LA VIE SPIRITUELLE

N° 348 Février 1950

SOMMAIRE

★

LA BIBLE ET LES PÈRES

. DELAMARE, P. S. S. LORSQUE SAINT AUGUSTIN EXPLIQUAIT LES PSAUMES 115

De pieuses personnes, surtout formées par les livres de piété des derniers ècles, sont toutes déconcertées lorsqu'elles abordent les psaumes : « Ce n'est as une prière chrétienne !... » « C'est contraire à l'Évangile... » Et elles eviennent vite aux « Élevations » que leur offre leur livre de prières. Voyons u contraire avec quelle aisance les anciens priaient avec les psaumes ! Ils 'éprouvaient pas que les psaumes les distrayaient du Christ, eux qui enten- aient le Christ lui-même prier dans leur cœur par les psaumes !

. J. KEARNS, O. P. LA VIE INTÉRIEURE A L'ÉCOLE DE L'ECCLÉSIASTIQUE 137

*L'*Ecclésiastique *est un livre sapientiel que la Bible attribue à Ben Sira et ui devrait s'appeler simplement le* Siracide *— comme on le désigne quel- uefois — s'il n'était devenu, dès les premiers temps de l'Église, le* Liber cclesiasticus, *le livre de l'Eglise : son code de morale, son livre de sagesse, doctrine de vie intérieure. Son enseignement, bien compris, fait toujours oi pour nous.*

. WINANDY, Abbé de Clervaux. LA CONTEMPLATION A L'ÉCOLE DES PÈRES : AMBROISE AUTPERT..... 147

Ambroise Autpert, Franc de naissance, entré jeune à l'abbaye de Saint- incent-au-Vulturne en Italie, puis Abbé de ce monastère, peut être considéré omme l'unique théologien de son époque. Il meurt en 784.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

NT. AMARGIER, O. P. LE PÈRE MARIE-BERNARD GEOFFROY... 158

Itinéraire mouvementé d'un tempérament de feu que Dieu appelle, con- ertit, et qui va donner toute la mesure de sa générosité.

NOTRE SANCTIFICATION

J.-M. PERRIN, O. P. SPIRITUALITÉ D'ÉGLISE.....

*Compromis par tant de particularismes affligeants, le mot même de spi*tualité *fait éprouver une gêne aux chrétiens de cette génération. Nous ne désapprouverons pas.*

Mais n'est-ce pas aussi en réaction contre ces petites dévotions que fleu aujourd'hui une spiritualité d'Église *dont tout chrétien peut faire son pro*

N. UNE ADAPTATION MODERNE DE LA VIE RELIGIEUSE : LE CARMEL SAINT-JOSEPH .....

Nous ne présentons pas cette adaptation comme un modèle, mais simp ment comme un des nombreux types d'évolution des formes institutionne dans l'Eglise. L'Esprit-Saint n'est-il pas à l'œuvre partout et n'est-ce apprendre de lui que de suivre son mouvement ?

CHRONIQUES

A.-M. HENRY, O. P. LA THÉOLOGIE ET LES LAÏCS 1

En quel sens peut-on dire qu'il y a une évolution de la culture religieu chez les laïcs ?

A TRAVERS LES REVUES

Témoignage chrétien. — Vers l'Unité chrétienne. — Osservato Romano. — La Croix. — La Revue Nouvelle. — Verbum Caro. Irénikon. — Cahiers sioniens. — Bulletin de la Fraternité Not Dame de la Merci, p. 196.

REVUES DE LANGUE ALLEMANDE

Frankfurter Hefte. — Nouvelle Revue théologique. — Anima. Évangéliser, p. 203.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés, p. 210.

Livres reçus, p. 222.

LORSQUE SAINT AUGUSTIN EXPLIQUAIT LES PSAUMES

Ecclesia unica, corpus Unici tui.
Confessions, VI, 5.

QUAND il expliquait les psaumes, saint Augustin, tel un bon professeur, revenait volontiers à des thèmes qu'il préférait, sur lesquels il aimait à insister et qui devaient à la longue se graver dans la mémoire de ses auditeurs. Et parmi ses idées chères, il y avait la role de saint Paul aux Corinthiens et aux Ephésiens : Vous êtes les membres du Christ... Le Christ est la tête de glise », deux paroles qui, comme tant d'autres du même ôtre, l'avaient saisi, ébloui. Alors, lui aussi, il annonçait e qu'il avait vu et entendu »... Et voilà pourquoi, lors- 'il commentait les psaumes, saint Augustin ne pouvait mpêcher de parler de ce corps que nous formons tous, et la vie des membres du Christ.

Oui, répète-t-il, le Christ et nous, les chrétiens, nous for- ns comme un seul Corps dont le Christ est la Tête et us les membres, dont l'ensemble est un unique vivant 'il ne cesse d'évoquer, d'appeler, d'interpeller, et auquel donne toutes sortes de noms (comme la mère ne cesse nventer des noms nouveaux pour désigner le petit qu'elle

chérit) : c'est « une seule âme », d' « un seul homme » « *unus vir* », « *una persona* », « un seul juste », « un s Christ », « un seul Fils de Dieu », « *universus Chris caput et membra* », « *Christus plenus totusque* », « *unus integer* », « *Christus totus et universalis* », « *pleniti Christi caput et membra* »... On n'en finirait pas de ci des références pour chacune de ces expressions... Chez fidèles, tout homme n'est pas seulement chrétien, attaché Christ, il est aussi membre du Christ, il fait partie de s Corps, « il est Christ », « *omnis homo Christus* » (de mê qu'il avait été Adam), « *Christi sumus* ». Dès lors, ce n pas par métaphore, c'est en réalité qu'il faut parler de l' semble des chrétiens unis au Christ comme d'un vivan « le Christ total », « *universus Christus totus integer vir* « *plenitudo Christi corpus et membra* ».

Sans doute on peut envisager le Christ comme Dieu, é et coéternel au Père; le Christ comme Sauveur et Chef l'Église; mais aussi le Christ total, Tête et membres; et de façons de penser, c'est la troisième qui retient surtout sa Augustin : puisqu' « Il n'a pas voulu être séparément Augustin ne va pas non plus parler de lui séparément, c'e à-dire indépendamment de son Corps qui est l'Église.

*

Comment cette doctrine se présente-t-elle ?

D'abord elle est diffuse partout — tantôt en de longu digressions où l'ensemble des textes nous est présenté à suite — tantôt en de courtes allusions que saint August répand partout, à la façon dont la liturgie de Pâques sèm partout des *Alleluias*. Mais cette pensée est tellement pr sente d'un bout à l'autre des sermons qu'elle arrive à donn de l'unité, une grande unité à ces quelque deux cents se mons qui, en apparence, en surface, sont si décousus.

Puis, il ne s'agit pas, dans sa pensée, d'un traité didac-
ue complet. De maints points de doctrine saint Augustin
a parlé qui, pourtant, nous auraient intéressés : l'ori-
ne de ce Corps, l'union spéciale de la personne du Verbe
'humanité dans le Christ, l'Église visible et son organisa-
n... Non, c'est un prédicateur qui parle, un pasteur, un
raîneur d'âmes qui ne cherche pas à tout dire, mais à
re pénétrer les grandes lignes de la pensée paulinienne
à y intéresser le cœur et la vie de ses paroissiens.

Cette doctrine, il ne la présente pas en termes abstraits;
st toujours sous une forme poétique et concrète qu'il
voque : cette union de la Tête au Corps ressemble à une
te d'union conjugale. Aussi chaque fois que dans l'Écri-
e il est question de mariage, de noces, d'époux, c'est pour
l'occasion de parler de cet autre Mariage et d'exposer sa
trine. Rencontrant tel ou tel mot du vocabulaire conju-
, il évoque aussitôt « les noces dans lesquelles le Verbe et
chair humaine se sont unies, et le lit de cette union a été
ein de la Vierge ». Au moment de l'Incarnation, le Verbe
chair a pris notre nature humaine, et désormais (saint
gustin emploie fréquemment ce verset en ce sens) « ils
ont deux dans une seule chair », c'est-à-dire que l'huma-
é, tout en restant elle-même, ne s'appartient plus, appar-
t au Christ, comme c'est à l'époux qu'appartiennent la
hesse de l'épouse, sa dot, sa réputation, et les attaques
on lui inflige (ainsi dans les mariages d'ici-bas, l'épouse
t bien qu'elle ne s'appartient plus, qu'elle n'agira plus
le et pour elle-même, mais qu'ils seront « nous » pour
jours; quand elle parlera, quand elle priera, ce sera
ous »... Isabelle Rivière nous a décrit cette transforma-
dans *Le Bouquet de roses rouges*)... Dès lors, chez saint
gustin, plus de termes abstraits pour désigner l'Incarna-
et les hommes fidèles au Christ, plus de nature hu-
ine, mais évocation de ce mariage mystérieux, et les

groupes de mots *Sponsus-Sponsa*, *Caput-Membra*, qui viendront toujours, avec plus ou moins de développeme mais répétés avec tant d'amour et tant d'insistance [1].

Rappelons enfin qu'elle était sa méthode pour expliq le psautier. Nous savions que l'Ancien Testament et les ps mes parlaient des œuvres du Père et aussi parfois du Ver du Fils de Dieu; que les Pères, interprétant ces text voyaient dans tous les versets la description de la vie Verbe et l'énoncé de ses mystères (ainsi *Eructavit cor meu Verbum bonum* évoquait la génération éternelle du Ver de Dieu; *dico ego opera mea regi*, l'éternelle médiation Verbe par qui toutes les créatures ont été faites; *exsurrexi adhuc sum tecum*, sa résurrection). Saint Augustin élar encore ce principe : pour lui, l'Écriture entière nous pa du Christ total, pas seulement du Christ Fils de Dieu Sauveur du monde... Une règle très simple lui permet d'é ter d'attribuer au même Christ les choses contradictoi qu'on trouve dans les versets, de sauver son principe d'e gèse et d'apporter des interprétations nouvelles et pittor ques de tous les versets : c'est que, dans les psaumes, Christ parle tantôt en tant que Tête du Corps, tantôt en ta que membres. Ainsi quand il dit : « Je suis saint », c'est Tête qui parle. Mais ce sont les membres qui parlent da les versets où il est question de péché, de vie mauvai d'anxiété, de faiblesse, bref de tout ce qui rappelle la f blesse des fils d'Adam, par exemple : « J'ai interdit à m pieds toute voie mauvaise », ou quand le verset implique u versalité dans l'espace ou dans le temps : « J'ai crié vers des extrémités de la terre. » Certes, les applications de

1. Saint Thomas, à propos de l'Annonciation, reprendra la même imag *Somme*, III[a] Pars, q. 30, a. 1 : « ... de façon qu'il y eut une sorte de mari entre le Verbe et la nature humaine », « ... *ut esset quoddam matrimoni inter Verbum et naturam humanam.* »

incipe peuvent paraître arbitraires, car voilà que dans le rset : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? », Christ ne parle pas en son nom propre, mais « au nom notre faiblesse et pour ceux qui craignent la mort et sont oublés par l'infirmité de leur nature, et cela les empêche se désespérer et de périr... » Mais peu importe; ce qui mpte c'est l'intuition d'ensemble; « que la Tête parle, que s membres parlent, c'est toujours le Christ qui parle », ujours lui et toujours nous; comme c'est la même voix i'on entend lorsque c'est notre pied qui souffre ou notre te; comme c'est la même voix de l'époux qui défend ses opres intérêts et ceux de l'épouse. Et alors ce qui n'était ie le récit d'un scribe inspiré devient dans la bouche d'Au-ıstin la voix d'une collectivité qui nous clame son histoire, s luttes, ses espérances... Quelques passages parmi beau-up d'autres :

> Nous vous disons souvent et nous ne craignons pas d'insister sur cette recommandation que le Christ parle dans les psaumes souvent en son nom personnel; en tant qu'il est notre tête, mais souvent aussi au nom de son Corps que nous sommes nous et son Église. Dans les deux cas les paroles sont dites comme sortant de la bouche d'un seul et même homme, afin de nous faire bien comprendre que tête et corps font partie d'un seul et même tout intégral et ne souffrent pas plus de séparation que le mariage dont il est écrit : « *Ils seront deux en une seule chair* » (début du ps. 40).
>
> Quand nous entendons la voix du Christ dans les psaumes, ne pensons pas au Christ en tant qu'il est tête et corps, le tout intégral d'une humaine unité. L'apôtre saint Paul nous dit en effet : « *Vous êtes corps et membres du Christ* », et le même Apôtre nous dit encore du Christ qu'il est la tête de l'Église (Eph., 1, 22). Si donc il est la tête et nous le corps, le Christ intégral est tête et corps. Vous trouverez parfois en effet dans les psaumes des passages qui ne conviennent pas à la tête. Si vous ne les appliquez pas au corps votre intelligence en sera déconcertée. Par contre, vous trouverez des paroles qui ne conviennent pas au corps, et c'est cependant le Christ qui parle. Mais il n'y a pas à craindre d'erreur,

car on comprend qu'il faut appliquer à la tête ce qui n convient pas au corps (début du ps. 58).

Ce n'est pas tant au principe d'exégèse qu'il faut s'appl quer dans tout cela qu'à cet autre principe fondamental incontestable de notre foi que nous sommes unis au Chri de façon extraordinaire et spéciale, que le Christ est à not place, que le Christ est en nous, et que nous formons Christ total, — et à la façon qu'a saint Augustin de le pr senter avec une expression aussi vigoureuse et aussi dram tique :

nous ne devons pas croire que nous sommes étrangers a Christ ni nous considérer comme un autre que lui... (ps. 54
car la tête et les membres ne font qu'un seul Christ; q le Christ parle, que les membres parlent, c'est toujours Christ qui parle;
ne dis rien sans le Christ et il ne dira rien sans toi (ps. 85

*

D'abord la Tête du Corps, le Christ.

Tout à sa grande idée de Christ total, saint Augustin n prend pas le temps de nous informer des mystères du Verb incarné : il le fera dans son commentaire de saint Jean Dans les psaumes, il insiste sur son rôle dans le Corp Retenons seulement ici un double rôle :

C'est la tête qui fait la dignité du corps; c'est le Chri qui nous sanctifie; par lui les membres sont saints, no sommes saints. Certes, si nous entendions par là une sai teté personnelle, acquise par nos propres forces, ce sera de l'orgueil, du mensonge, de l'ingratitude... Mais si no voulons parler d'une sainteté reçue, participée, découlant la tête sur les membres, alors nous pouvons dire en véri

vec le psalmiste : « Je suis saint »; nous devons même le ire :

> ... Oh ! que le Corps du Christ ose parler de la sorte. Ce n'est pas là l'orgueil de la folie, c'est le témoignage de la reconnaissance. Si tu disais que tu es saint par tes seules forces, ce serait folie. Mais fidèle, tu es incorporé au Christ, membre que tu es du Christ. Si tu disais que tu n'es pas saint, tu serais un ingrat. Tu as été baptisé dans le Christ, tu es devenu son membre, il est devenu ton chef. Si tu disais que tu n'es pas saint, tu ferais insulte à ton chef : ce serait dire alors que les membres d'un tel chef ne sont pas saints. Vois donc où tu es placé, et, de ton chef, reçois la dignité (début du ps. 85).

Certes, Augustin ne se faisait pas illusion sur la sainteté élle des hommes que nous sommes; Dieu sait s'il avait s yeux ouverts sur la présence du mal dans le monde, ême dans son âme à lui, en cette ville même de Carthage, ù il parlait et où on l'avait connu... il avait une telle expé- ence de cette chair misérable et pécheresse, des tiraille- ents auxquels elle nous livre, et auxquels il fait allusion; il tant parlé de l'ivraie qui est dans le champ et de la paille ui se mêle au bon grain, cette idée le hantait... Mais tout ela est la preuve que nous ne sommes pas tout à fait unis notre Chef, c'est ce qu'il reste du vieil homme; il 'en est pas moins vrai qu'en droit notre tête nous sanc- fie tous, que la sainteté du Christ est assez puissante et ssez pure pour demeurer immaculée en nous.

C'est la tête qui donne au corps l'unité. Car sans le Christ humanité serait une masse de dispersion et de multiplicité, le serait « un Adam répandu par le monde, tombé, et dont s morceaux ont en quelque sorte rempli la terre ». Mais vec le Christ, Adam est rassemblé, il redevient un ensem- le, une harmonie, une *congregatio*. — « Nous voudrions re un peuple, nous sommes une masse. » Camus met dans bouche d'un de ses héros cette apostrophe, mais on peut

dire que saint Augustin a passé tout son temps à annonce solennellement à son peuple qu'il n'était plus une mass (*massa peccati*, *massa perditionis*, dont il a souvent parlé) mais qu'il était réellement un, un organisme, un vivant – par le Christ.

> Il (le Christ) est unique, nous sommes multitude; il est u et nous, en lui, nous sommes un (ps. 88).
>
> Nous sommes un parce que le Christ est un et que nou sommes ses membres (ps. 60).
>
> Il ne faut donc pas dire que son unité se juxtapose notre multitude, mais que nous, la multitude, en lui qu est un, nous sommes un (ps. 127).

Voilà pourquoi, d'après lui, le psaume parle toujour d'un homme, un homme qui est heureux, ou qui prie, o qui souffre, ou qui obéit à Dieu, *Beatus vir*... Cet homme pour Augustin, n'est pas un homme quelconque : ce mo que nous lisons comme une abstraction désigne pour lu un vivant très réel, et même le seul être auquel il soit permi de s'arrêter, la seule personne digne d'intérêt, le Chris total, « un seul pauvre qui mendie dans le psaume ».

Et désormais Augustin peut lui parler comme à une pe sonne, l'interpeller, lui donner la parole : quelle joie, quell vie pour le prédicateur dans ces moments-là :

> O Corps du Christ, sainte Église (ps. 34).
>
> O peuple du Christ, ô Corps du Christ, ô saint voyageu tu n'es pas de la terre, tu es du ciel (ps. 136).
>
> O vous... ô toi, ô vous tous qui ne faites qu'un (ps. 127

Et même dans ses sermons, qui ne sont que des effusion cordiales, débarrassés de toute polémique, il ne peut s'en pêcher de faire allusion à ceux qu'il a toujours combattu pour les maudire encore, ces hérétiques, ceux qui brise l'unité, ceux qui osent dire : « Nous, Africains, les seu chrétiens »; les gens du parti de Donat, il les nomme rar

ment par leur nom, mais on voit que c'est à eux qu'il en veut. S'exposer à morceler l'Église du Christ ! alors que l'Écriture affirme cette unité avec une telle force, si fort que c'est comme un bruit de tonnerre et qu'à côté de cela ils sont comme des grenouilles qui coassent. En divisant le peuple chrétien, c'est le Christ qu'ils divisent, et alors ils sont plus criminels que les Juifs qui n'avaient pas osé briser les os du Christ. Contre eux, Augustin reprend les malédictions si virulentes que les vieux Juifs lançaient contre les ennemis d'Israël : « Qu'ils descendent vivants en enfer ! » « Dehors les chiens », dit-il.

*

Quel est le rôle du corps ?

D'abord le corps souffre. Saint Augustin attribue au corps tous les versets qui évoquent la détresse, la souffrance, et avec quelle insistance : « Délivre-moi dans ta justice, tu vois ma misère, tu vois les angoisses de mon âme... Je suis dans la détresse, j'ai le visage, l'âme et le corps usés par le chagrin, délivre-moi de mes ennemis et de mes persécuteurs... L'ennemi poursuit mon âme, il foule ma vie à terre... Ta main s'est appesantie sur moi, contre moi, et il n'y a rien de sain dans ma chair à cause de ta colère; je suis courbé, abattu jusqu'au dernier point... L'ennemi poursuit mon âme, il foule ma vie à terre, tous mes ennemis chuchotent contre moi; celui-là avec qui j'étais en paix, qui avait ma confiance et qui mangeait mon pain a levé le talon contre moi. » Ces textes-là expriment sans doute la détresse du Christ trahi par les siens, persécuté par les Juifs (et c'est ainsi que les interprète la liturgie des jours saints), mais saint Augustin pense surtout et plus souvent aux disciples de Jésus, à ceux qui vivent actuellement sur terre, qui sont persécutés à cause du Christ; belle occasion pour lui de se

servir de tous ces versets, de ces expressions si vives, si vigoureuses, de ces images si brutales pour évoquer les souffrances des Églises, les maux de la vie présente, la mortalité de notre race, les méchancetés et les injustices qu'il faut subir de la part des païens, même de ceux qui sont sous notre toit, la lutte de la vie quotidienne, la perversité qui va croissant chaque jour (on n'a jamais vu autant de voleurs, remarque-t-il). Il rappelle surtout l'exil de cette vie où nous sommes perdus parmi les gens de Babylone, moqueurs et méchants, perdus comme de petits poissons parmi les gros, écrasés comme des olives sous le pressoir. Oh ! ce thème du pressoir d'huile, comme il y revient souvent : justes et impies se touchant tellement qu'ils forment une masse unique, tassée dans une cuve, et progressivement pressés par une vis. Et voilà qu'Augustin trouve ce mot de pressoir dans le titre de certains psaumes; c'est une indication très nette, il saisit l'occasion, attaque immédiatement le sujet du psaume : oui, nous chrétiens, en ce monde, nous sommes sous le pressoir, mais on sait ce que cela doit rapporter (ps. 128; ps. 80, au début).

Alors s'offre à l'esprit de saint Augustin le texte de saint Paul : « Je supplée dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ. » Ce ne sont pas ses tourments, ce sont ceux du Christ; mais ce n'est pas dans la chair du Christ, c'est dans la chair de Paul qu'ils sont subis. « Le Christ endure donc encore des tourments, mais non plus dans la chair dans laquelle il est remonté au ciel, mais dans ma chair qui peine sur la terre » (ps. 142). Nos détresses, toutes ces souffrances dont parlent les versets de psaumes ne sont donc pas uniquement nos souffrances, ce sont les souffrances même du Christ, et sa Passion prend dans nos vies une extension et comme une amplification universelle :

> La Passion du Christ n'est donc pas seulement dans le Christ, ou plutôt elle n'est que dans le Christ. Si vous con-

sidérez dans le Christ la tête et le corps, la Passion du Christ n'est que dans la tête; si, dans le Christ vous ne pensez qu'à la tête, la Passion du Christ n'est pas seulement dans le Christ... Si donc tu es dans les membres du Christ, homme qui que tu sois qui m'entends, et même qui que tu sois qui ne m'entends pas maintenant (ou plutôt, non, tu m'entends si tu es uni aux membres du Christ), tout ce que tu souffres de la part de ceux qui ne sont pas membres du Christ manquait aux souffrances du Christ. Cela sera ajouté parce que cela manquait. Tu remplis la mesure, tu ne la fais pas déborder; tu souffriras exactement ce qui de tes souffrances doit être versé aux souffrances du Christ dans la Passion totale du Christ, qui a souffert en tant qu'il est notre chef, et qui souffre encore en ses membres, c'est-à-dire en nous. A ce trésor commun nous versons ce que nous devons et d'après nos forces nous apportons tous notre part. La mesure de la Passion ne sera pleine que quand le monde sera fini (ps. 61) [2].

Voilà ce que c'est que la souffrance chrétienne. Voilà comment souffre le Corps du Christ.

La preuve encore, c'est cette autre parole de Jésus à Paul, tant de fois commentée, et toujours prise à témoin de cette union mystérieuse et réelle des membres avec la tête : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Si lui qui est au ciel parle ainsi, c'est qu'il souffre réellement en nous, c'est que nos tourments sont siens, que nous sommes en lui, de lui, comme la douleur du pied qu'on écrase est traduite par la langue.

Vivre et souffrir, pour un chrétien, c'est donc s'insérer dans le Christ pour qu'il continue en nous sa Passion rédemptrice et sa lutte contre le mal et le péché.

---

2. Même image dans Péguy, qui n'avait pas lu Augustin : « Il y a un trésor de souffrances, un trésor éternel de souffrances. La Passion de Jésus l'a rempli d'un seul coup. Et pourtant il attend toujours que nous le remplissions, voilà ce que n'ont pas compris les Docteurs de la terre. »

(Péguy, *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.*)

Ces psaumes du juste persécuté, Augustin les a choisis l jour de la fête des martyrs, le jour où on célèbre le *dies na talis* de Cyprien, Félicité et Perpétue...; ayant demandé l codex des Écritures, il l'a déroulé jusqu'au psaume 30, o 35, ou 41. Mais oui, ce sont les épreuves, les supplices, le espoirs des martyrs que ces psaumes prédisaient, et ave précision et leur témoignage (et du coup voilà que les pas sages où il est écrit *Testimonium* se rapportent aux martyr — comme cela donne de la couleur et de la variété aux lon gueurs du psaume 118). Ce sont eux qui ont souffert dan le Christ, qui ont suivi le Christ : ils ont continué à chante (*succentor*) ce que le maître de chœur avait entonné (*prae centor*) (car ne voilà-t-il pas qu'il y a dans le titre de ce psaumes l'expression : au chef de chœur...); ils ont conti nué à mener la lutte qu'il avait entreprise, lui, « l'empereu des martyrs » et leur chef, *caput martyrum*.

Enfin, plus qu'un chef et qu'un maître de chœur, il est e eux, il est leur vie même, à l'intime d'eux-mêmes; c'est lui même qui lutte et rend témoignage en eux; il lutte en eu pour lui, pour sa vie personnelle; il se rend témoignage e eux. Et aussitôt la belle et sainte image qui achève tou cela : les martyrs sont la sueur de sang que le Christ con tinue à verser, la sueur de sang du Christ total.

Voilà comment souffre le Cōrps du Christ.

*

Et quand un homme souffre, il crie, il appelle.

Ainsi fit le Christ, il pria, et notre prière était dans l sienne, c'est-à-dire qu'il pria pour nous, à notre place, lors qu'il pria dans sa forme d'esclave :

> Aussitôt que notre tête se met à prier, sachons que nou sommes en lui afin d'unir à lui notre prière comme nou recevons notre part de ses épreuves (ps. 54).

Le corps prie aussi de son côté, mais non pas sans la tête; lors c'est le Christ qui prie en nous comme notre tête, otre plainte devient la sienne (à lui qui a pris notre nature). C'est pour cela que le psaume fait souvent intervenir un omme qui gémit d'un gémissement universel, aussi vaste ue la terre entière et aussi continu que la suite des siècles, t pourtant il le présente comme le cri d'un seul homme : Des extrémités de la terre j'ai crié vers toi. » Cet homme nnombrable et cependant un, cet homme dont les membres ont dispersés partout, mais dont la tête et la voix sont uniues, au ciel, c'est le Christ.

On a donc raison de dire que « sa voix est notre voix et ue notre voix est sa voix ».

C'est le Christ qui parle en cette prophétie (verset du ps. 118), mais il dit certaines choses en ses membres, en son corps où il est comme un homme unique, répandu par toute la terre et s'accroissant au cours des siècles : *tanquam in uno quodam homine diffuso toto orbe terrarum.* Et c'est ainsi qu'il dit : *particeps ego sum omnium timentium me.*

Partout où il y a des épreuves sur terre, tout le temps que s fidèles souffrent et gémissent, le Christ gémit comme n seul homme. Chacun de nous pour sa part crie dans le rps de cet homme-là :

Le Corps entier du Christ gémit dans les épreuves et jusqu'à la fin des siècles; jusqu'à ce que finissent les épreuves, cet homme gémit et crie vers Dieu, et chacun de nous, pour sa part, crie dans le corps de cet homme. Tu as crié durant les jours de ta vie et tes jours se sont écoulés. Un autre, alors, t'a remplacé, et il a crié durant ses jours à lui. Toi ici, lui là, un autre ailleurs; le Corps du Christ durant tout le jour n'a cessé de crier, un membre remplaçant l'autre quand le premier se taisait.

Il y a donc un homme unique qui dure jusqu'à la fin des temps, et ce sont toujours ses membres qui crient (ps. 85).

C'est ainsi que le psaume nous fait dire : « Aie pitié
moi, Seigneur, car je crie à toi tout le jour... Je glorifier
ton nom à perpétuité, je chanterai sans cesse ton nom
Moi, je crie à Dieu... le soir, le matin et à midi, je soup
et je gémis et il entendra ma voix » (ps. 54).

Ainsi toute prière que nous formulons dans l'Église pas
par la bouche même du Christ, il n'y a qu'une voix, la vo
de l'Épouse, *vox sponsae*, qui ne fait qu'un avec la vo
même de l'Époux. Ainsi, la « Catholique » (car c'est ain
qu'il appelle l'Église le plus souvent) n'est plus qu'un se
suppliant immense et universel.

Malheur à celui qui, s'étant séparé de l'unité de l'Égli
des chrétiens, se sépare par le fait même de cette prière-
Il n'est plus dans le vrai temple, ce temple dans lequel il fa
prier pour être exaucé, le temple que nous formions par
charité, nous, pierres vivantes de l'édifice en nous attacha
au Christ. C'est par la prière faite dans ce temple-là que Di
exauce (ps. 130).

Nous pouvons relire alors cet admirable début de co
mentaire du psaume 85 qui forme un vrai traité de la priè
chrétienne :

> ... Quand donc nous présentons à Dieu nos supplicatio
> ne nous séparons pas du Fils, et quand prie le corps du Fi
> qu'il ne se sépare pas de la tête. Que lui-même, l'uniq
> sauveur de son corps, Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils
> Dieu, en même temps, et prie pour nous, et prie en no
> et soit prié par nous.
>
> Il prie pour nous comme notre prêtre; il prie en no
> comme notre tête; il est prié par nous comme notre Die
> Reconnaissons donc, et en lui nos paroles, et ses paroles
> nous.
>
> On le prie quand il est dans la forme de Dieu; il prie da
> la forme de l'esclave. Là il est le créateur; là, dans la cr
> ture, prenant en lui la créature, pour la changer sans chang
> lui-même, et nous faisant devenir, avec lui, un seul

unique homme, la tête et le corps : *secum nos faciens unum hominem, caput et corpus...*

Nos prières sont donc vers lui, et par lui, et en lui. Nous les disons avec lui, et il les dit avec nous, nous disons en lui et il dit en nous la prière du psaume.

Que ne pouvons-nous citer et relire le premier paragraphe entier...

On comprend que le cœur de saint Augustin s'enthousme et qu'il invite son peuple à prier et à chanter dans Christ :

> *Accendat ergo iste cantator.* Qu'il se lève donc ce chantre unique, que de notre cœur à chacun cet homme se mette à chanter, et que chacun de nous soit cet homme. Quand chacun vous chantez un verset puisque chacun vous êtes un dans le Christ, c'est le Christ qui chante... cet homme unique parle qui est répandu sur la terre entière, *qui etiam diffusus est toto orbe terrarum* (ps. 122).

Et dire que des chrétiens ont chanté le psaume de l'offerre après avoir entendu des sermons comme ceux-là...

Encore une dernière évocation : saint Augustin aime à oclamer souvent le dernier chant, l'hymne final que le rist chantera quand il sera tout entier à la droite du Père, nme à la fin de la journée les moissonneurs et vendanrs se réunissent pour un dernier hymne de joie. Que t-il pas dit de cet *Alleluia* définitif, cette exultation comnautaire des élus dont il semblait jouir déjà en espérance, voix du Christ total au ciel !

Ces visions grandioses sont aussi les règles les plus praues pour former notre prière. Nous lirons notre office et s psaumes *in Christo Jesu* et comme les paroles du Christ il. Nous dirons et entendrons chaque verset comme la x du Christ parlant au nom de ses membres, de tous ses mbres, même du plus lointain et du plus déshérité, si que nous l'enseignait par ailleurs récemment Dom Mar-

mion. Quel que soit le niveau de nos connaissances philo
giques et linguistiques, c'est encore ce principe qui n
apportera le plus de lumière dans la lecture des psaum
qui nous donnera le sens le plus vrai et le plus lumin
de notre office, et donnera une ampleur et une profond
infinies à chacune de nos prières.

*

Comme tout organisme, le corps se développe et se div
sifie; ainsi le Corps du Christ; et si le Christ nous do
d'être un, on peut dire que nous lui donnons d'être n
breux et d'être répandu partout. L'universalité de l'Égl
comme saint Augustin en a parlé avec amour, comme il
a scruté les dimensions : elle est partout, dit-il un peu
cipitamment..., elle atteint toutes les régions connues, *t*
orbe terrarum diffusa, *ubique diffusa*, il a plein la b
che de ces expressions.

Ce Corps parle toutes les langues, puisqu'il comporte
hommes de toutes langues et de toutes nations : « Je pa
toutes les langues... Je suis dans le Corps du Christ...
grec est ma langue, le syrien aussi, l'hébreu aussi, la lan
de toutes les nations aussi, car je suis dans l'unité de tou
les nations » (ps. 18). C'est cette profonde unité dans
diversité que signifie la robe de la Reine, ce « vêtement d
aux couleurs variées » dont parle le psaume 44.

Et l'unité entre nous est telle que chaque membre se s
intégré à tous les autres membres. Si nous savons rester d
le Corps, la sainteté des autres est à nous, la langue
autres est à nous, comme il vient de le dire... Ainsi les g
mariés peuvent avoir en quelque sorte les mérites de la v
ginité. Ainsi, puisque saint Pierre a fait des miracles, n
aussi, d'une certaine façon, je suis un thaumaturge, pa
que je fais partie du Corps dans lequel Pierre a fait

iracles; il a vu le Christ; moi aussi, je l'ai vu, par ses ux. Si je suis empêché de faire une chose bonne, je n'ai à aimer celui qui l'accomplit, et alors je l'accomplis moi-ême (ce que je ne fais pas, d'autres le feront, dit l'a-tre...).

C'est la main de sa grâce, la main de sa miséricorde qui a modelé les cœurs, qui a modelé nos cœurs, qui les a modelés tous un à un, nous donnant à chacun notre cœur à nous, mais des cœurs qui restent dans l'unité. Ainsi les membres sont formés chacun de leur côté, ils ont, chacun de leur côté, leur fonction, et cependant ils vivent dans l'unité du corps; la main fait ce que ne fait pas l'œil, l'oreille fait ce que l'œil ni la main ne peuvent faire; mais ils le font tous dans l'unité, et, tout en faisant des choses différentes, la main et l'œil et l'oreille ne se combattent pas.

De la même façon dans le Corps du Christ : tous les hommes, comme autant de membres, y ont leur don propre, parce que celui qui a choisi le peuple pour en faire son héritage a modelé nos cœurs un à un. « Tous sont-ils apôtres ? tous sont-ils prophètes ? tous sont-ils docteurs ?... A l'un, par l'Esprit, est donné un discours de sagesse; à l'autre un discours de science... » (1 Cor., 12, 8). Pourquoi? Parce que Dieu a modelé un à un le cœur de chacun d'eux. De même que, dans nos membres, il y a diversité d'offices, mais unité de santé; ainsi y a-t-il dans tous les membres du Christ, diversité de grâces, mais unité de charité (ps. 32, 3e sermon) [3].

Augustin s'avise même de poursuivre la comparaison et nsister sur cette diversité. Au hasard des rencontres des pressions bibliques, il évoque le rôle des genoux dans le rps du Christ, ce sont les forts qui succombent au mo-

---

. Comment ne pas évoquer les pages où Claudel décrit de façon si vigou-se la vie « à la fois infiniment multiple et intensément une » du Corps stique... « Nous ne disposons pas seulement de nos propres forces pour ner Dieu, comprendre et servir Dieu, mais de tout à la fois, depuis la Vierge ie à la cime de tous les cieux jusqu'à ce pauvre lépreux... Tous les saints, s les anges sont à nous... » Cf. *Un poète regarde la Croix*, pp. 98-101; *es de prose*, p. 314.

ment de l'épreuve (car « mes genoux sont affaiblis par le jeûne et mes membres sont épuisés de maigreur »); le rôle des os : ce sont les forts, les robustes (« mais le Seigneur garde tous mes os, aucun d'eux n'est brisé »); les chairs qui sont les chrétiens affaiblis; les pieds qui sont les apôtres...

Cette union dans la diversité nous oblige aussi à l'entr'aide, à la charité. Oh ! ici, ce sont tous ces textes sur la charité qui viennent à la mémoire. Signalons seulement cette belle image : pour expliquer que tout membre du Christ doit se pencher sur un autre membre pour l'aider quand il le faut :

> Quand le pied a marché sur une épine, est-ce que les yeux s'en désintéressent ? Bien au contraire, comme nous le voyons, tout le corps en frémit; l'homme s'assied, il plie l'épine dorsale pour chercher l'épine demeuré dans le pied (ps. 130).

*

Chaque fois que, dans un verset, il est question de s'éveiller, de monter, de se lever, l'idée qui vient immédiatement à l'esprit d'Augustin est celle de résurrection. Ainsi dans ce verset : « Lorsque Dieu s'est levé pour faire justice, pour sauver tous les malheureux de la terre », du psaume 7[illegible] Mais s'agit-il de résurrection, alors ce n'est pas seulement celle du Christ qu'il pense, mais à la nôtre aussi, car la résurrection de la tête est un peu la nôtre, elle est le commencement de celle de tout le Corps. — Nous voici devant la phase la plus importante de la vie du Corps du Christ, c'en est pour ainsi dire la dernière étape et l'apogée; et c'est l'achèvement du plan de Dieu sur nous.

Certes, il avait déjà été question de résurrection : le Christ en avait opéré trois. Mais qu'ont-ils gagné, le fils de la veuve, la fille de Jaïre et Lazare ? Ils ont gagné de mou-

eux fois, et voilà tout. Vivre quelques jours de plus, on est pas difficile si on n'attend que cela de Celui qui peut ut et aime infiniment. Non, le Christ a voulu bien autre ose pour les siens.

Qu'a-t-il fait lors de sa résurrection?... — Augustin ne ttarde pas à rechercher le mode et le comment de ce phéomène extraordinaire, à savoir si le corps du Christ dans u-delà est encore un corps physique, une chair, s'il a des mensions... Mais ce qu'il affirme avant tout, c'est que ce ur-là, la mort a reçu un coup mortel et définitif : la Tête i a échappé; désormais la Tête est montée au ciel, elle est haut, *sursum*. Tel est l'aspect principal du mystère; que s questions secondaires ne nous cachent pas celle-là.

Par ailleurs, le Corps ne peut rester mutilé. Il est donc rmal que la Tête et les membres soient unis, et ils le ront de deux façons.

D'abord le Christ a une telle condescendance pour nous t'à chacune de nos souffrances, à chacune de nos joies, à acune de nos louanges, c'est lui qui est en nous, lui qui uffre, gémit, loue, chante en nous; lui qui peut dire en rité, lorsque Saul s'attaque aux chrétiens de Damas : Pourquoi me persécutes-tu? » La séparation n'est donc s si nette qu'il le semble.

Ensuite, il doit y avoir un attachement réciproque des mbres pour la Tête; ils doivent se rattacher à elle par un n de vivante charité, « *ratione caritatis* », « pour que le rps ne soit pas coupé »; ils doivent adhérer à la Tête, ait-on en style bérullien : « *Caput nostrum sursum est... haeramus illi per dilectionem* » (ps. 30). Qu'ils ne s'attaent donc pas outre mesure à cette terre périssable — pas s qu'au logement provisoire de l'auberge dans laquelle passe une mauvaise nuit (« car j'ai dit : je médite sur toi ndant les veilles de la nuit », est-il écrit au psaume 62 et psaume 93). Oh ! la belle image (à laquelle s'attachait tant

saint François de Sales). Oui, cette vie est une nuit, « nuit de ce siècle », comme redit souvent Augustin; passo la en hôtes et en pèlerins, n'oublions pas Jérusalem, ne n attachons pas aux fleuves de Babylone (que n'a-t-il pas sur ce thème, *de peregrinatione hujus vitae*, et avec q charme !...). Que l'Église de la terre n'oublie pas non p qu'elle est épouse, épouse du Christ, et même veuve, *qu sponsa absente sponso* (et dès que le psaume parle d'u veuve, lorsqu'il est écrit : « Le Seigneur soutient l'orphe et la veuve », c'est toujours de cette veuve-là qu'il s'agit.

Ainsi, on peut dire que d'une certaine façon, par le m tère de cette mutuelle charité, « il est encore en bas, et n sommes déjà en haut... C'est comme si c'était fait ».

Quand on a lu ces pages frémissantes sur l'Église Christ, ces commentaires si souvent repris, comme on co prend nos beaux vieux chants liturgiques qui en étai inspirés : *Sponsa Christi quae per orbem Militas, ecclesi*

Mais cette condition de l'Église ici-bas, si belle soit-el n'est encore qu'un avant-goût d'autre chose. Elle est enc trop imparfaite pour être définitive; il reste encore trop séparation entre la Tête qui est en haut, *sursum*, et le co qui est en bas, *deorsum*. — Eh bien ! nous savons que la Tête nous a précédés, le corps la suivra. La Tête est r suscitée en réalité, le corps ne l'est qu'en espérance, m il le sera bientôt en réalité, car la Tête attend les memb qui vont suivre, « afin que le Christ soit intact pour t jours », dit saint Augustin. Voilà ce que rappelle le pré cateur toutes les fois qu'il est question dans un psaume cet homme qui s'est levé et qui est monté avant nous...

Il n'y a donc plus qu'une vertu pour nous : l'espérance Oui, tenons bon, persévérons au milieu des misères et méchancetés du monde, consolés que nous sommes par l' pérance jusqu'à ce que cette espérance se change en réali

Pour illustrer ces idées, ce sont des images, des expr

ns bibliques qui jaillissent spontanément. Ainsi dans son
au commentaire du *De profundis* : *a custodia*... cette veille
matin, c'est l'aurore de Pâques qui a vu le Christ sortir
tombeau et de la nuit de ce monde — *usque ad noctem*,
st-à-dire jusqu'à la fin de ce siècle de ténèbres — « que
tre âme espère », qu'elle attende avec certitude ce qu'elle
ssède déjà en espérance avant de l'avoir en réalité, car,
ien que ce soit encore à venir, c'est comme si c'était fait »
! toutes ces élévations sur une interprétation fantaisiste
texte, ou une expression étrange, ou même un contre-
ns, comme elles sont déconcertantes parfois à la première
ture; mais, au contraire, comme on est heureux de les
uver, de les sentir venir quand une grande familiarité
ec l'auteur nous a habitués à ses procédés, à ses thèmes
oris, et surtout à sa vision des choses !...).

C'est cette attente qui soutenait les martyrs au milieu de
rs tourments; ils subissaient les mêmes supplices que les
leurs et les criminels, mais ils avaient sous les yeux de
r cœur cet horizon grandiose, cette « veille du matin »
notre Tête était montée au ciel pour nous précéder et
us y attendre.

Qu'il est donc nécessaire, pour vivre dans le détachement
l'espérance, de se remettre devant la réalité : ce grand
rps humano-divin, dont la Tête est là-haut, et les mem-
s ici-bas qui attendent...; de rester « sous cette Tête »,
l'adhérer à elle par la charité ».

*

De nos jours, d'excellents instruments de travail[4] nous

---

[4] Pontet, *L'Exégèse de saint Augustin*, chez Aubier; Humeau, *Les plus
es homélies de saint Augustin*, chez Beauchesne; bientôt Perrodon, *Le
me à l'école de saint Augustin*, fascicule III, « Le Christ total », chez
ui.

permettent de prendre contact avec les pages même de sa
Augustin; non plus un résumé sec et froid comme dans
lignes, mais les développements du vieil évêque, avec l
verve, leur profondeur, leur fantaisie, leur spontanéité,
barrassés des longueurs et des bavardages qui les enc
brent.

Nous y trouverons cette doctrine :

doctrine si ample, si grandiose, auprès de laquelle
divisions de manuels font piètre figure;

doctrine si haute en couleur, si enivrante pour l'âme
pour le poète qui sommeille en nous;

doctrine si profonde qui est partout présente dans les
mons de saint Augustin, ainsi que l'écrit le P. Ponte
« Saint Augustin s'empare du psautier, et son coup de gé
est d'y découvrir une idée de fond, une seule, mais ra
fiée, sociale, universelle. A travers la diversité de tous
siècles, un seul homme, tête et membres, apparaît, se co
truit. Jésus-Christ agrège un à un les prédestinés de
Corps mystique. »

Certes, en récitant notre bréviaire, nous ne pouvons
avoir présentes à l'esprit toutes ces interprétations fantai
tes et ces applications inattendues qui ravissaient les fid
de Carthage... Mais nous devons garder la grande vis
augustinienne du Christ et de son Corps, de l'Époux et
l'Épouse, le souffle et l'enthousiasme du vieil évêque.

Et nous veillerons, tant dans nos paroles que dans
actes, à ne jamais séparer « ce que Dieu a uni ».

J. Delamare, P. S. S.

La vie intérieure
à l'école de l'Ecclésiastique

L'Ecclésiastique fut écrit environ cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ. Son auteur, Yesua (en grec, Iesous), fils d'Eleazar, fils de Sira, plus fréquemment désigné en hébreu sous le nom de Ben Sira (fils de Sira), enseignait la Bible à Jérusalem. Ayant reçu du Seigneur une abondante sagesse divine en étudiant les Écritures et réfléchissant sur la vie, il se propose, dans son livre, de la communiquer dans la ligne traditionnelle des sages qui l'ont précédé. Il s'adresse aux hommes soucieux de penser, leur demandant de méditer son enseignement et de le mettre en pratique. Ce faisant, ils trouveront la même sagesse qu'il a trouvée lui-même et les mêmes richesses spirituelles : une vie agréable à Dieu et la paix intérieure qui en est la conséquence et, à la fin, une récompense divine.

Son dessein est donc éthique et moral plutôt que dogmatique. Il le réalisa si bien que son travail rencontra un succès remarquable non seulement parmi les écrivains juifs, comme une réserve de sagesse, même après la venue du Christ, mais aussi dans l'Église chrétienne des premiers siècles, tant l'orientale que la latine, qui l'utilisait comme manuel d'église pour la formation morale des néophytes. D'ailleurs, le titre sous lequel le connaissaient les chrétiens était : (*Liber*) *Ecclesiasticus* : le livre de l'Église.

L'enseignement de Ben Sira est essentiellement basé sur l
révélation divine. Pour lui, la révélation est contenue fondamen
talement dans la Loi de Moïse. De cette Loi, comme d'une puis
sante rivière, les hommes peuvent puiser la sagesse sous tous se
aspects et la prendre pour guide de la vie humaine (24, 32-39)
Le profit fondamental de la Loi est qu'elle enseigne aux hom
mes comment *craindre le Seigneur*, c'est-à-dire comment le ser
vir, avec les dispositions, les rites et le sacrifice prescrits par l
et, par conséquent, lui étant infailliblement agréables. En ce
sens, « la crainte du Seigneur est le commencement de la sa
gesse » (1, 16).
Mais la pensée profonde de l'ouvrage est qu'une rectitude d
conduite est encore plus fondamentale. La Loi est essentiellemen
une loi morale. Les observances rituelles non accompagnées ch
l'adorateur d'une vie vertueuse et de bonnes dispositions int
rieures sont sans valeur.

> Qui fait le sacrifice d'un bien mal acquis fait une oblati
> moqueuse, et elles ne plaisent point à Dieu les offrandes d
> hommes iniques. Le Seigneur ne différera pas longtemps, ma
> il prendra la défense des justes et leur fera justice. C'est u
> sacrifice salutaire que d'être attentif aux commandements
> de s'éloigner de toute iniquité. Ceux qui craignent le Seigneu
> ne sont pas indociles à ses paroles, et ceux qu'il aime conserve
> ses voies; ceux qui craignent le Seigneur tiennent leur cœu
> prêt et sanctifient leur âme en sa présence[2].

De ce principe radical s'élancent, comme un luxuriant feui
lage, de vigoureux conseils et un savoir formulé en proverbes qu
s'épanouissent largement à travers tout le livre. Remettant e
œuvre le riche filon exploité par ses prédécesseurs, Ben Sira mo
en valeur chaque partie du vaste champ moral dans lequel « l
sagesse des anciens » avait déjà finement œuvré (33, 16-19; 3

---

1. Les divergences sont nombreuses au point de vue de la numérotation d
versets entre le grec, sur lequel est traduite par exemple la Bible de Crampon
et le latin de la Vulgate. Les références de cet article se rapportent aux ch
pitres et versets de la Vulgate.
2. 34, 21; 25, 22; 35, 2; 2, 18, 20.

-3). Depuis la connaissance du temps et la sagesse selon le monde jusqu'aux vertus — intellectuelles, morales et théologales —, il touche à tous les aspects de la vie éthique et sociale des hommes : les richesses, la pauvreté et l'aumône; la langue, son bon et son mauvais usage; l'amitié, la vraie et la fausse; les précautions à prendre au sujet des femmes; le prêt, l'emprunt et la caution; la vie de famille, l'étiquette et la bienséance à table; la santé et la maladie, la vie et la mort. Tels sont, parmi les sujets traditionnels, ceux qu'il aborde et traite.

Mais en de telles matières la sage conduite est à la portée de tout homme prudent, qu'il soit ou non israélite. Or il y a pour Ben Sira un fruit de choix de la sagesse, propre au peuple choisi, parmi lequel la sagesse habite comme dans sa terre d'élection (24, 12, 16). C'est la grâce spéciale que Dieu dispense à ceux dont il fait ses amis (33, 12); c'est l'intimité spéciale avec lui dont ils jouissent, c'est la sensibilité spéciale à ses désirs entraînant la consécration de soi à ses buts — même au prix de l'effort et du sacrifice. Voilà la forme de leur zèle pour atteindre la perfection.

Cette sagesse de la vie intérieure est puisée à plusieurs sources. Tout d'abord, elle provient des Livres sacrés. Celui qui veut acquérir la Sagesse doit appliquer son âme à l'étude de la Loi du Très-Haut, retrouver la sagesse de tous les anciens et se consacrer à l'étude des écrits des Prophètes (38, 39 *b*; 39, 1; 24, 32-47). Ce n'est pas par un amoncellement des paroles de Dieu que le texte sacré instruit : annales des entretiens de Dieu avec les Pères de son peuple et du commentaire qu'en constitue leur vie modelée par la sagesse, l'Écriture est pleine d'indications et de suggestions précieuses pour tous ceux qui voudraient acquérir la sagesse pour leur propre compte. C'est le point de vue qui domine les chapitres 44-50 :

> Faisons donc l'éloge des hommes illustres et de nos pères par [génération.
> Le Seigneur a créé en eux beaucoup de gloire,
> La manifestation de sa grandeur depuis des siècles...
> Les peuples racontent leur sagesse, et l'assemblée célèbre leur [éloge [3].

3. 44, 1, 2, 15.

L'étude persévérante des Écritures que cela comporte exige renoncement sur une grande échelle aux autres occupations. I sagesse du scribe s'acquiert dans un indispensable recueillemen et celui-là qui est le moins absorbé par les affaires du mond trouvera la sagesse (38, 25).

Mais il faut faire un pas de plus que de se consacrer à l'étud et à la réflexion, il faut monter plus haut. La sagesse s'acquie au cours de ce long cheminement uniquement par la communio d'esprit à Esprit. Le penseur doit s'épanouir en contemplati L'esprit de l'homme doit se fondre dans l'Esprit de Dieu, com munier avec lui dans les échanges d'une conversation amoureus devenir un avec lui et avec sa sagesse en s'abandonnant à l'exta de son embrassement.

> Il mettra tout son cœur à aller dès le matin
> Auprès du Seigneur qui l'a fait...
> Si le Seigneur, le Grand, le veut,
> Il sera rempli d'un esprit d'intelligence...
> Le Seigneur dirigera son conseil et sa science.
> Venez à moi, vous qui me désirez,
> Et de mes fruits rassasiez-vous.
> Car se souvenir de moi est plus doux que le miel,
> Et me posséder plus doux qu'un rayon de miel.
> Ceux qui me mangent auront encore faim,
> Et ceux qui me boivent auront encore soif[4].

Cette douce familiarité avec Dieu n'est pas donnée avant qu le chercheur ait été purifié par l'épreuve des sens et de l'esprit Sa recherche comporte à la fois une lutte de l'âme et un tourmen du cœur (51, 25, 29). Au dedans, le sens de la fragilité et d péché (22, 23; 23, 6); au dehors, une lutte contre l'abandon pa les amis, la traîtrise et la violence des ennemis, « du piège de l langue calomniatrice, des lèvres qui forgent le mensonge, d

4. 39, 6, 8, 10; 24, 26, 27, 29.

eux qui grincent des dents pour dévorer, de l'environnement des
ammes de tous côtés » (51, 3-10).

Mon fils, si tu viens servir le Seigneur,
Prépare-toi à l'épreuve.
Rectifie ton cœur et sois constant,
Et ne te trouble pas au temps de la provocation.
Car c'est dans le feu que l'or est éprouvé, [tion.
Et les hommes agréables à Dieu dans la fournaise de l'humilia-

Car dans les débuts la sagesse passera avec lui dans des chemins [tortueux;
Elle amènera sur lui crainte et effroi,
Elle le tourmentera par ses inspirations
Jusqu'à ce qu'il ait confiance en son âme,
Et qu'elle l'ait éprouvé par ses ordres.
Puis elle reviendra à lui par le droit chemin, elle le charmera,
Et lui dévoilera ce qu'elle a de caché.
Et elle entassera sur lui science et intelligence.
Introduis tes pieds dans ses ceps,
Et ton cou dans son carcan.
Fléchis ton épaule et porte son fardeau
Et ne t'irrite pas de ses liens...
Car au terme tu trouveras en elle le repos...
Ses entraves seront pour toi une protection puissante
Et son carcan un vêtement de gloire.
Car elle a sur elle des étoiles d'or
Et les tresses de ses liens sont en fils d'azur[5].

Ce fut en Israël que la sagesse habita comme dans sa propre
emeure (24, 12-13). Là, dans une mesure fixée par Dieu, elle fut
pandue depuis le commencement sur toute créature humaine
, 10; 24, 9-11). L'homme fut créé à l'image de Dieu, être spiri-
el pourvu d'intelligence et de volonté, détenant la suprématie
r toutes les choses créées et portant dans sa conscience la loi
orale que Dieu lui avait donnée pour guide de sa conduite (17,

---

5. 2, 1, 2, 5; 4, 18, 21; 6, 25, 26, 29, 30, 31-32.

1-12). D'un côté, la responsabilité morale lui était imposée, c l'autre il recevait la dot d'un vouloir libre.

> Dieu, dès le commencement, a fait l'homme,
> Et il l'a laissé aller dans la main de son conseil.
> Il a placé près de toi du feu et de l'eau,
> Du côté où tu veux tu étendras la main.
> Devant l'homme sont la mort et la vie,
> Et ce qu'il aura jugé bon lui sera donné [6].

Ainsi, ce n'est pas Dieu le responsable du péché. L'homme e responsable par l'abus qu'il fait de sa libre volonté. En ce ca qui est responsable de l'abus que l'homme fait de cette dotatio divine? Ben Sira ne remonte pas jusqu'à la chute de l'homm pour le rechercher. Sa paraphrase de Genèse, 2, s'arrête à chute. Il se contente d'expliquer que le péché est dû au mauva usage que l'homme fait d'une bonne chose que Dieu lui a donné et, pour expliquer ce mauvais usage lui-même, il le mont comme une conséquence d'une défaillance morale et, plus e core, d'un désordre moral dans l'âme du pécheur. Il appel *yeser* cette propension au péché (17, 30; 18, 10; 21, 12. Syr., 3 3. Hébr.). Mais pourquoi ce désordre se retrouve-t-il en to homme? Il ne l'explique pas. Le triste fait demeure :

> Tous, nous méritons le châtiment. Le lion guette constamme sa proie; ainsi font les péchés pour ceux qui commettent l'in quité. Lorsque l'impie maudit le diable, il se maudit lui-mêm Ne dis pas « c'est par la faute du Seigneur que j'ai fait défe tion », car ce qu'il déteste, tu ne dois pas le faire [7].

Tout ce que Dieu fait est bon et même, hors de la malice d péché — qu'il n'a pas faite —, il tire le bien de tout. La fragili du pécheur est par elle-même un appel à la miséricorde de Dieu Dieu est patient avec les hommes et continue de les inonder d sa miséricorde. Il les prend en compassion, les enseigne et l

---

6. 15, 14, 17, 18.
7. 8, 6; 27, 11, 21, 30; 15, 11.

orrige, comme le berger son troupeau (18, 9-14). Dans la Loi, l donne des indications pour éviter le péché, et la mise en prati- ue de la Loi donne la force morale nécessaire pour garder sous ontrôle les attaches au péché (11, 15, 17; 15, 15 ; 21, 12). La rise de conscience de la propension au péché est une occasion e prière, et la prière obtient la grâce de le dominer de telle sorte u'avec l'aide de Dieu l'homme peut « fuir devant le péché omme devant la face du serpent » (21, 2) :

Qui mettra une garde à ma bouche et un sceau inviolable sur [mes lèvres ?...
Seigneur, Père et Maître de ma vie, ne m'abandonne pas à leur [conseil
Et ne permets pas qu'ils me fassent tomber. Qui imposera la [verge sur mes pensées
Et l'enseignement de la sagesse sur mon cœur
Afin de ne pas m'épargner dans mes égarements
Et que mes péchés n'abondent pas,
De peur que ne se multiplient mes erreurs
Et que je tombe en présence de mon adversaire.
Seigneur, Père et Maître de ma vie,
Ne me donne pas l'excitation des yeux
Et détourne de moi la convoitise,
Ne me livre pas à une âme impudique [8].

Ainsi l'épreuve imposée par l'inclination au mal est également ne occasion de mérite.

Heureux le riche qui a été trouvé sans tache,
Qui n'a pas couru après l'or.
Éprouvé et trouvé parfait, il aura une gloire éternelle.
Il a pu violer la loi et ne l'a pas violée...
C'est pourquoi ses liens ont été affermis dans le Seigneur
Et l'assemblée des saints publie ses aumônes [9].

Bien plus, quand le péché a été pardonné, le repentir de l'a-

---

3. 22, 33; 23, 1-6.
). 31, 8; 10, 11.

voir commis rapproche l'homme de Dieu et la contrition opèr
ses effets :

> Qui donne au pénitent la voie de la justice... Retourne vers l
> et quitte tes péchés. Prie devant sa face et diminue tes offense
> Reviens au Seigneur. Détourne-toi de l'injustice, aies en horre
> ce qui est exécrable... Grande est la miséricorde du Seigneur
> sa compassion envers ceux qui se convertissent à lui [10].

L'homme, image de Dieu, a le pouvoir de dominer sur tout
les autres créatures animées (17, 1-4). Le monde plus grand
la nature a le sens d'une parabole et d'un instrument des rel
tions de Dieu avec l'humanité (33, 7-15; 30, 26-27). Mais le mon
a également une valeur propre (17, 31). Le déploiement du po
voir de Dieu à travers le firmament, la pénétration de son rega
au cœur de l'abîme, le reflet de sa beauté et l'empreinte de so
génie dans les innombrables armées d'êtres qui remplissent
terre, le ciel et la mer, l'irrésistible énergie avec laquelle il mai
tient toutes choses ensemble et les achemine vers leur but so
des manifestations du Seigneur que l'homme, dans sa petitess
ne peut suivre ni même comprendre. Il était donc normal qu
Dieu, depuis le commencement, ait déversé sa sagesse sur *tout*
ses œuvres (1, 10), et la sagesse parle d'elle-même comme éta
le témoin de son action créant, soutenant et animant tout l'u
nivers.

> C'est moi qui ai fait lever dans le ciel une lumière inexti
> guible et qui ai couvert toute la terre comme une nuée. J'
> habité les lieux les plus élevés et mon trône était sur une colon
> de nuées. J'ai fait seule le tour du ciel; j'ai pénétré la profo
> deur de l'abîme; j'ai marché sur les flots de la mer [11].

Variété harmonieuse, force ordonnée et indéfectible sont l
caractères que la sagesse imprime aux œuvres de Dieu.

> En même temps qu'il les a créées, il a distingué leurs parts,

---

10. 17, 20, 21, 22, 23, 28.
11. 24, 6-8.

a mis l'ordre dans ses œuvres. Elles n'ont ressenti ni faim ni fatigue. Elles n'ont point interrompu leur travail. Jamais l'une d'elles n'a dérangé l'autre ni désobéi au commandement du Seigneur [12].

Pour recueillir quelque chose de ce que la révélation que Dieu t de lui-même dans la nature signifiait pour les sages d'Israël, faut lire et méditer l'hymne au Créateur (42, 15; 43, 37); elle toute vibrante de sensibilité spirituelle et esthétique, de inte respectueuse et d'adoration, animée par un amour qui fforce à aller au delà, à la recherche du Verbe qui n'a pas ore été donné.

> Le Seigneur n'a-t-il pas fait publier par ses saints toutes ses merveilles?... Comme toutes ses œuvres sont aimables! Et, pourtant, nous ne pouvons en considérer qu'une étincelle. Nous pourrions dire beaucoup de choses, et la parole nous manquerait, car lui-même dépasse toutes les paroles... Glorifiez le Seigneur autant que vous le pourrez; il sera encore au-dessus de vos louanges. Qui pourra le voir et le décrire? Qui dira sa grandeur telle qu'elle est dès le commencement! [13]

Qu'est-ce, alors, que cette Sagesse qui, au-dessous de Dieu, a si vastes et si vitales relations avec l'humanité et avec le nde? « Seul le Seigneur sur son trône est sage » (1, 8, Grec), sage *per se*. La sagesse est *avec* lui (1, 1), et quand on la con- re comme distincte de lui on s'aperçoit d'abord qu'elle s'ori- e en lui, jaillissant de lui (1, 1; 24, 5). Mais une fois qu'elle té créée, elle doit durer toujours (24, 14). Il a réalisé cette ition de la sagesse distincte de lui en prononçant une parole. parole créatrice qui amena toutes les autres créatures à l'être, la première « sortit de la bouche du Très-Haut » (24, 5), était -même une extériorisation de cette sagesse qui, jusque-là, t été identifiée avec Dieu lui-même. Désormais, la sagesse te, distincte de Dieu, et elle est l'intermédiaire de ses rela- s avec le monde (42, 15; 43, 28; 39, 37).

. 16, 27, 28.
. 42, 17, 23; 43, 29, 32.

Mais, plus qu'une simple « parole », l'intermédiaire des opéra
tions *ad extra* de Dieu, la sagesse est-elle une personne ? Le
textes montrent une gradation dans cette acception (6, 25-32; 1
23-27; 15, 1-8; 4, 16-22 Hébr.), mais le passage crucial est 24,
31, où la sagesse parle en son propre nom, décrivant qui elle e
et ce qu'elle fait. Nous avons dans ce passage une unité de co
cept et non seulement d'image. C'est le concept du don qu
Dieu fait de lui-même dans et au monde qu'il a fait. La sages
est présentée comme la révélation que Dieu fait de lui-même da
la nature, son propre ouvrage, et, dans l'homme, son image. El
est aussi sa révélation de lui-même dans l'enseignement qu
donne dans les saintes Écritures et dans la loi morale qu'il in
plante en chaque cœur.

Elle est aussi son don intérieur de lui-même à ceux qu'il aim
son don de lui-même sous la forme de la lumière qui les fait
connaître comme un ami, et dans la forme de grâce qui les fa
correspondre à ses avances dans la prière, lui rendant leurs hom
mages et lui donnant leur amitié en retour.

Ainsi, la sagesse n'est ni une abstraction ni un simple attrib
de Dieu. Elle est le don multiforme qu'il fait de lui-même, pe
sonnifié pour être rendu compréhensible. Mais elle n'est pas un
personne. Elle n'est pas présentée par Ben Sira comme une h
postase de Dieu venant apporter le divin aux hommes. Pas d
tout. Mais dans la lumière grandissante de la Révélation, ces r
flexions inspirées sur ce que Dieu a commencé de faire pour le
hommes et sur ce à quoi il les appelle apparaîtront bientôt comm
l'esquisse d'un accomplissement ineffable. Encore un tout pet
pas, et les sages de l'Ancien Testament se trouveront sur le seu
du Nouveau. Où le Fils de Sira écrivait que « la sagesse sortit d
la bouche du Très-Haut » (24, 5), le Fils du Tonnerre écrira qu
« le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, plein de grâc
et de vérité; et (que) c'est de sa plénitude que nous avons tou
reçu ».

Conleth J. Kearns, O. P.
Trad. F. Roret.

La contemplation à l'école des Pères

AMBROISE AUTPERT

Le VIII^e^ siècle a vu se produire un événement capital pour l'Ordre monastique : la restauration du Mont-Cassin. Détruit en 581 par les Lombards, le monastère fondé un demi-siècle auparavant par saint Benoît était demeuré à l'état de ruine pendant près de nt trente ans. C'est seulement en 717 qu'un noble Bresan, Pétronax, vint s'y établir pour y vivre, semble-t-il, peu près en ermite. Des compagnons cependant se joignint à lui. Quand vint à passer par là le moine anglais illibald, de retour de Jérusalem, le souvenir du fondateur était si bien effacé que les nouveaux habitants du Cassin urent se mettre à l'école de cet étranger pour s'instruire s vraies traditions monastiques. Vers 745, le pape Zacha- envoyait à Pétronax un exemplaire de la sainte Règle ns lequel on voyait l'autographe même de saint Benoît. s lors, l'abbaye ressuscitée s'efforça de modeler son observnce le plus exactement possible sur les prescriptions de ce de vénérable. A la fin du siècle, elle passera pour un odèle à ce point de vue : de partout l'on viendra y cher- er les normes authentiques de la vie bénédictine. Il est

même probable que la grande œuvre réformatrice de sai
Benoît d'Aniane a dû au rayonnement spirituel du Mon
Cassin à cette époque une bonne partie au moins de s
inspiration.

Or il se fait que, parallèlement à cette restauration
grosse de conséquences, naissait et grandissait non loin
là un autre monastère, qui ne devait guère connaître d'au
gloire que de donner au VIII[e] siècle latin son unique thé
logien.

L'abbaye de Saint-Vincent-au-Vulturne est aujourd'h
bien oubliée. C'est là un sort qui lui est commun avec u
foule de maisons monastiques du moyen âge. Il est p
surprenant que son huitième Abbé, Ambroise Autpert, n'
cupe pas beaucoup plus de place dans la mémoire d
hommes, voire dans celle des moines.

C'est une curieuse figure que celle de ce Franc en
jeune dans un monastère italien. A vrai dire, il ne nous
guère connu que par ses écrits. La notice que lui a co
sacrée au XII[e] siècle l'auteur de la chronique de Sai
Vincent ne mérite à peu près aucun crédit; et, parmi s
contemporains, seul Paul Warnefried l'a nommé incide
ment dans son *Histoire des Lombards*[1], en le qualifia
d'ailleurs de *vir eruditissimus*.

La liste de ses ouvrages n'est pas encore définitiveme
arrêtée. A qui voudrait se faire une première idée de
manière, il n'est pas à conseiller d'ouvrir l'énorme in-fo
dans lequel sommeille son *Commentaire de l'Apocalypse*
C'est là sans doute qu'il trouverait le plus de traits révé
teurs de sa personnalité. Mais il serait bientôt rebuté par
longueurs, les redites et les faiblesses de son exégèse.
Conflit des vertus et des vices[3], la *Vie des saints Paldo*

1. L. VI, ch. XL (M. G. H., *Script. rer. lang.*, p. 179).
2. *Maxima Bibliotheca Patrum*, Lyon, 1677, t. XIII, pp. 403-657.
3. *P. L.*, 40, 1091-1106.

ason et Taton[4], le *Sermon* ou *Traité sur la cupidité*[5] ris-uent, eux aussi, de décevoir par leur caractère un peu arti-ciel et la couleur assez terne de leur style.

Il en va autrement des *Sermons sur la Purification*[6], *la ransfiguration*[7], *l'Assomption*[8], *la Nativité de la Vierge*[9], surtout, peut-être, de la très belle *Prière contre les sept ois sept vices*[10]. Plus courtes que les précédentes, ces com-ositions reflètent excellemment l'âme qui les a inspirées; et ette âme est celle d'un théologien et d'un spirituel.

Faut-il ici dissocier ces deux termes? Moins que partout illeurs. Chez Autpert, la théologie est vraiment sagesse; lle ne fait qu'un avec sa spiritualité. Toute sa formation ntellectuelle, il l'a reçue dans son monastère; et elle fut, omme bien on pense, exclusivement biblique et patristi-ue : « C'est, dit-il lui-même, sans le moindre bagage que e suis sorti d'Égypte, car jamais je n'ai fréquenté une cole de sagesse séculière. Je n'ai rien reçu de Platon, rien e Cicéron, ni d'Homère, ni de Virgile. Donat, Pompéius, ervius, Sergius, Priscien ne m'ont rien enseigné. S'il sem-le que je possède quelque chose, c'est au grenier du Christ ue je l'ai puisé[11]. » L'heure n'avait pas sonné où la cour e Charlemagne allait remettre à la mode les auteurs de antiquité classique. Quant à la dialectique, elle était encore lus loin des esprits. Autpert ne parle des philosophes u'avec dédain, les logeant à la même enseigne que les uifs et les hérétiques.

---

4. *P. L.*, 89, 1319-1332.
5. *Ibid.*, 1277-1292.
6. *Ibid.*, 1291-1304.
7. *Ibid.*, 1305-1320.
8. *P. L.*, 39, 2129-2134.
9. *P. L.*, 101, 1300-1308.
10. *P. L.*, 17, 755-762.
11. *In Apoc.*, p. 587 A.

Faut-il parler d'anti-intellectualisme ? Qu'on ne se press pas de le faire. Non seulement les écrits d'Autpert, fût-c les plus simples de ton, n'ont rien de sentimental, ma leur doctrine est d'une netteté et d'une fermeté remarqua bles, presque austère à force de se limiter à l'essentiel. Il aurait peu à glaner chez lui si on voulait l'étudier du point d vue de la tradition ascétique. Loin de se borner à des consid rations moralisantes, il ne se lasse pas de méditer le Chris l'Église et la Vierge. En chacun de ces grands objets, voit circuler la vie qui alimente sa propre âme et celle d ses frères. Il ne s'analyse pas : il contemple.

Nul effort, d'ailleurs, dans cette contemplation. Les même thèmes reviennent sans cesse, et ce sont les plus fondamen taux, maintenus sans défaillance au centre de la perspe tive par une théologie sûre d'elle-même. Le mystère d deux natures en une personne, la rédemption par la croi le baptême et l'Eucharistie, l'Église Corps mystique d Christ, participant à tous les états de son Chef, la materni divine de Marie, source de toutes ses gloires, sa materni à l'égard des élus et de toute l'Église, dont elle reste cepen dant un membre, le plus excellent : tels sont les objet habituels de la contemplation d'Ambroise Autpert.

Rien dans tout cela qui sente la simple curiosité de l'es prit en quête d'un butin nouveau. Les récits apocryphe concernant l'enfance du Sauveur et la vie de sa Mère, qu commencent alors à circuler en Occident, n'excitent que de l méfiance dans l'âme de ce contemplatif à qui sa foi suffi et qui en respecte la pureté.

La vérité est donnée par l'Écriture et par les Pères; ell est définie avec précision par l'Église : Autpert — qui sa pourtant, à l'occasion, revendiquer pour lui-même le dro de penser et d'écrire librement, dans les limites de l'ortho doxie — ne songe même pas à chercher autre chose. Plac à mi-chemin entre les Pères et les scolastiques, il exploit

s premiers sans soupçonner les autres et sans utiliser, omme ils le feront, les ressources de la dialectique.

Nous n'avons pas affaire pourtant à un simple compila-ur. Il sait être personnel; mais son œuvre propre consiste repenser à sa manière, et avec toute son âme, ce qu'il reçu de la tradition. On sent d'ailleurs chez lui, et jusque ns ses œuvres les plus touffues, le souci constant de met-e le dogme à la portée des simples, des *parvuli*, comme les appelle [12]. Il ne parle ni pour combattre les hérétiques, i pour échanger des idées avec les théologiens, mais pour clairer les âmes et nourrir leur dévotion, quand ce n'est pas mplement pour épancher son cœur.

Devant le mystère du Verbe incarné, il ne sait que s'hu-ilier et adorer :

> Si nous voulons maintenant chercher à deviner ce que peut être ce cantique de l'Agneau, voici que nous en perdons pour ainsi dire la parole. Eussions-nous la langue des anges, nous ne dirions rien qui en approche. Qui pourrait mesurer la grandeur de ces admirables mystères? Dieu devient homme, le Créateur se fait créature, la vie des anges, de peur que nous ne mourrions de faim, est nourrie du lait d'une femme, celui qui soutient le monde est porté dans les bras d'une vierge, la force de Dieu ressent les fatigues de la faiblesse humaine, celui qui donne la vie est mis à mort... Qui serait de taille à dire, qui le serait à méditer ces choses comme elles méritent de l'être? [13]

La présence actuelle du Christ parmi ses fidèles ne fait pas ez lui l'objet d'une analyse précise; mais elle le ravit admiration, et l'expression qu'il donne à ce sentiment

---

12. *Ibid.*, pp. 551 A, 566 F, 595 C, 629 B.
13. *Ibid.*, p. 571 D-E.

suppose une conception fortement spirituelle des relatio du Sauveur avec les siens :

> *Et mes délices sont d'être avec les enfants des homm* Qui ne s'en réjouirait, Seigneur, force et douceur, vie pain des Anges ? Vous regardez comme vos délices de d meurer avec nous. Oui certes, vous demeurez avec les vôtr et pour toujours, selon votre bienheureuse promesse : *Voi je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation siècle*. Et vous ne restez pas sans plaisir, car vous vo nourrissez des bonnes œuvres de vos élus. Ce qui vous co ble de délices, c'est de savoir qu'ils accomplissent la volon du Père. N'est-ce pas là pour vous un repas ? N'avez-vo pas dit : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui q m'a envoyé* ? Cette sorte d'aliments vous est préparée à table où, vous asseyant avec les vôtres, vous célébrez très sainte Cène [14].

Et plus loin il explique que ce repas divin se prend da la demeure de l'âme, là où la volonté s'immole au servi du Père, comme Jésus sur la croix [15].

C'est sans doute dans la contemplation assidue de s Seigneur qu'Autpert a puisé cet amour de l'humilité et la pauvreté qui semble la dominante de sa physionom morale. Il appelle le Christ « le prince de l'humilité, régna sur les humbles [16] » ; et ailleurs il représente les apôtr partageant « la bienheureuse pauvreté du Médiateur [17] ».

C'est presque toujours aussi par rapport au Sauveur qu parle de la Vierge et de l'Église. Et la Vierge et l'Église n sont pas séparées l'une de l'autre. Le sermon sur la Puri cation est significatif à ce point de vue. Après avoir chant en termes pleins de lyrisme, les gloires de Marie, Mère d

14. *Ibid.*, p. 457 B.
15. *Ibid.*, p. 460 F-G.
16. *Ibid.*, p. 421 E.
17. *P. L.*, 17, 762 C.

Dieu, son auteur démontre que la Vierge est la figure de l'Église issue du judaïsme. Cette idée l'amène à faire à l'Église, dans un sens mystique, l'application des divers détails de la scène du Temple.

Citons encore ces passages du Commentaire de l'Apocalypse :

> La femme revêtue du soleil, c'est la bienheureuse Marie toujours vierge, enveloppée comme d'une ombre de la vertu du Très-Haut... Et parce que bien souvent le genre se trouve dans l'espèce, la bienheureuse et pieuse Vierge représente ici l'Église. Celle-ci en effet engendre chaque jour de nouveaux peuples, dont se forme peu à peu le corps *général* du Médiateur [18].
>
> Il n'est pas étonnant qu'elle présente le type de l'Église, elle dans le sein de qui cette même Église s'est unie à son Chef [19]. L'Église, en effet, qui monte maintenant à pas d'amour vers la vision de paix, est descendue jadis avec le Seigneur dans le sein de la Vierge : cela, par la prédestination qui faisait d'elle le Corps du Christ [20].

La morale d'Autpert est aussi une morale du Corps mystique. Certes, le moine de Saint-Vincent sait se livrer à des analyses qui, toutes traditionnelles qu'elles soient dans l'ensemble, ne laissent pas de trahir l'observation personnelle. Mais la vie des chrétiens est pour lui sublimée par son identification à celle de leur Chef. Le Christ et l'Église ne forment qu'une seule et même personne. Aussi les actions du Sauveur sont-elles les nôtres, et les nôtres les siennes.

> Chaque jour il naît en nous, chaque jour il meurt, il ressuscite et nous fait asseoir avec lui dans les cieux, par la foi et la charité [21].

---

18. *In Apoc.*, p. 530 H
19. *Ibid.*, p. 534 A.
20. *Ibid.*, p. 458 A.
21. *Ibid.*, p. 462 D.

Nous sommes « incorporés à ses souffrances[22] », soit par le témoignage du sang, soit par le martyre caché de l'ascèse.

On dira, si l'on veut, que cette doctrine ne présente rien de proprement original. Elle est pourtant haute et pure théologie, sans aucun élément profane ou de valeur douteuse, sans nulle superfétation. C'est une théologie encore vierge, et cela a bien son prix.

Le 4 octobre 777, Ambroise Autpert avait le malheur d'être élu Abbé. Il ne devait pas exercer longtemps cette charge si contraire, semble-t-il, à ses goûts. A la fin de l'année suivante, il donnait sa démission. Des motifs d'ordre politique, entraînant dans son monastère des dissensions intestines, ne furent peut-être pas étrangers à cette détermination. On était à l'époque où Charlemagne étendait peu à peu sa domination sur l'Italie. Les Francs et les Lombards qui se mêlaient dans la communauté de Saint-Vincent ne devaient pas voir du même œil ce changement de régime. Le fait est qu'en 783 le deuxième successeur d'Autpert, Pothon, Lombard de naissance, fut déposé par le roi des Francs. Ayant recouru contre sa disgrâce, il fut renvoyé par Charlemagne au tribunal du pape. Peu après, Hadrien Ier le convoquait à Rome, en même temps que dix de ses moines, cinq Lombards et cinq Francs, et, on ne sait à quel titre, Autpert lui-même. Celui-ci toutefois fut surpris par la mort en cours de route, le 30 janvier 784.

Sur la foi du chroniqueur, Mabillon a fait de lui un bienheureux. Les martyrologes ne ratifient pas ce jugement. Saint ou non, Ambroise Autpert a écrit en homme épris du Christ, dévot à la Vierge, regardant l'Église comme la colonne et le fondement de la vérité, cherchant tout l'aliment de son esprit dans la Bible et dans les Pères. Son œu

22. *Ibid.*, p. 460 H.

re représente excellemment cette théologie traditionnelle les cloîtres, dont on a dit que son seul but était de « contempler le dogme, admirer les mystères, et en mieux vivre [23] ». Il y a une sorte de lien congénital entre la science sacré entendue de cette façon et la vie de retraite et de prière ouée par le moine. Aussi ne faut-il pas s'étonner de constater dans le monde chrétien d'aujourd'hui, avec une aspiration générale à retrouver la pureté des sources, un intérêt enouvelé pour les choses monastiques.

fr. Jacques Winandy, O. S. B.,
Abbé de Clervaux.

Dans un article remarquable de Biblica [24], *le R. P. Vaccari demandait il n'y a pas bien longtemps si l'on trouverait eaucoup d'auteurs anciens qui, comme Cassiodore, conluent habituellement leurs ouvrages ou parties de leurs ourages sur une prière. On pourrait répondre en citant Amroise Autpert : ses écrits sont littéralement parsemés d'élélations vers Dieu. Voici, à titre d'exemple, celle qui termine on commentaire de l'Apocalypse.*

Prière du théologien

Rien ne sert de bien enseigner si l'on vit mal. Combien, élas ! enseignèrent de grandes et pures vérités, qui ne les irent pas en pratique ! Pour moi, je vous en prie, mon Sei-

23. Dom J. Leclercq, *Analecta monastica*, 1re série, Rome, 1948, Introd., . 15.
24. (1948), p. 326.

gneur, vous, le docteur des anges et des hommes, ne comptez pas parmi eux celui qui désire avec une égale ardeur l'amendement de sa vie et la doctrine du salut. Ce but, il ne peut l'atteindre s'il n'en reçoit de vous la grâce. Vous donc qui m'avez donné la science, accordez-moi avec elle la volonté généreuse et la force de faire le bien. Si cette volonté, ce zèle, cette force ne devaient pas accompagner la science, mieux vaudrait pour moi, Seigneur, n'être qu'un sot et un esprit obtus. Ce n'est pas en vue de briller par ma science que j'ai quitté parents et patrie — je ne voudrais certes pas d'un pareil échange ! — mais pour être conduit par vous à la vie éternelle moyennant la perfection des vertus. Et si je ne mérite pas de recevoir en même temps l'une et l'autre, je veux dire la science et la pratique, ôtez-moi, je vous prie, la doctrine pour me donner la vertu.

. . . . . .

Sainte et immuable Trinité, bienheureuse et inséparable Unité, vraie et adorable paternité, clarté suprême et inaccessible, charité lumineuse et aimable, Père, Fils et Saint-Esprit, unique, vrai, Dieu non pas triple, mais Trinité un en nature, Trinité en personnes : quant à l'unité de substance, Père dans le Fils, Fils dans le Père, Esprit-Saint dans le Père et le Fils; quant à la propriété des personnes, autre le Père, autre le Fils, autre le Saint-Esprit : cherchons-nous à vous comprendre, vous ne vous révélez pas tel que vous êtes : c'est par l'amour qu'on vous saisit.

Vous remplissez le ciel et la terre, et on ne découvre en vous aucune quantité, ni corporelle ni spirituelle. Vous êtes tout entier en toutes choses et tout entier en chacune d'elles, ni plus grand dans les grandes, ni plus petit dans les petites, mais grand dans les grandes et grand dans les petites, ce qui n'entraîne en vous aucune division : qu'on n'imagine pas une partie de vous-même dans les cieux, une autre sur la terre; tout entier vous êtes dans les cieux, et tout entier

sur la terre. Vous gouvernez le cours du temps, et le temps n'a pas accès auprès de votre éternité; vous réglez tout ce qui change, et vous ne changez pas; vous n'aimez pas de la même manière tous ceux que vous aimez, et il n'y a en vous aucune variété; ceux qui vous prêchent ne parlent pas tous le même langage, et vous êtes l'unique objet de leur enseignement.

C'est vous, mon Dieu, que j'invoque; mon Créateur, que je prie; mon Rédempteur, que j'implore; prenez garde à moi, écoutez-moi, accueillez-moi. Je vous en supplie, Seigneur, ma miséricorde, ma rédemption, mon amour; vous qui avez chassé les ténèbres intérieures de mon ignorance devant la lumière de la science, répandez encore autour de moi la clarté des bonnes œuvres.

Faites en outre, Seigneur, que cet ouvrage, fruit de tant de peines, reçoive de votre Église un accueil favorable et ne rebute aucun de ceux qui pourraient en tirer quelque profit. Par moi-même je n'ai rien qui puisse attirer la bienveillance de personne; donnez-moi donc vous-même de quoi me rendre agréable, et à vous, et à ceux qui sont vôtres.

Il me reste une dernière demande à formuler : c'est que quiconque aura lu ce livre achève, sous l'impulsion de votre grâce, ma prière et dise : « Seigneur, qu'il en soit ainsi ! Seigneur, qu'il en soit ainsi ! *Amen, amen !* »

Le Père Marie-Bernard GEOFFROY

« Puis, quand le grain est mûr,
Il y met la faucille
Parce que la moisson est là. »
(Marc, 4, 29.)

L'émouvant document que constitue le journal du groupe de reconnaissance 2/33, immortalisé par *Pilote de guerre*, entre autres pages poignantes, contient celles-ci :

24 octobre 1939. Le lieutenant Geoffroy est affecté à la troisième escadrille.

31 octobre. Trentième mission du groupe. Équipage : lieutenant Geoffroy (observateur); adjudant Bernard Michel (pilote); adjudant Robert (mitrailleur). Potez 63/7, n° 3. Reconnaissance photographique à haute altitude (Aix-la-Chapelle, Cologne, Trèves). 1 h. 25 de vol à 8.000 mètres... S'égare et rentre au terrain.

5 novembre. Trente et unième mission (même équipage, même appareil, même genre de mission). Aix-la-Chapelle, Bergheim, Cologne, Euskirchen; particulièrement vallées de la Roen, la Vicht et l'Erft. Cet équipage parti vers quatorze heures trente n'est pas encore rentré le soir à dix-neuf heures. Aucune nouvelle de lui n'est parvenue au groupe. Attente angoissante, mais espérons tout de même. Peut-être demain apportera-t-il du nouveau... Équipage non rentré...

6 novembre. Nous sommes toujours sans nouvelles de l'équipage qui, hier soir, n'est pas rentré. Deux hypothèses sont admissibles : 1° l'avion a eu son itinéraire de retour coupé par

la chasse ennemie, a fui cap vers l'ouest et a atterri en Belgique; 2° l'avion a été descendu.

7 novembre. Toujours aucune nouvelle de l'équipage non rentré. Au fur et à mesure que les heures passent, l'espoir de les voir revenir disparaît. Déjà on parle de cet équipage au passé. Comme cela va vite dans l'aviation !

3 décembre. Le capitaine A. de Saint-Exupéry est affecté à la troisième escadrille.

Quelques semaines plus tard, les dominicains aux armées reçoivent les ultimes et laconiques détails : parti volontaire à la place d'un camarade père de famille, a été descendu au sud de Trèves au cours d'un combat avec la chasse allemande, renouvelant ainsi le geste de son frère aîné, vingt ans après, dans des circonstances identiques.

Il ne leur est pas indifférent que cette mort livre une image vraie de leur frère : ce geste vigoureux et sans réplique par lequel il prend le bras du capitaine pour l'arrêter en disant : « Il ne faut pas que les coups durs soient pour ceux qui laissent des petits derrière eux ! » Tous savent qu'au cours des dernières années la mort était pour lui la pensée familière, bien que toujours mystérieuse et dramatique, qui détache de tout et transfigure. Dès 1932 il écrit : « Si Dieu me rappelle à lui, obtenez que ma mort soit vraiment la grande et suprême expiation d'une vie misérable et que je l'unisse pleinement à la Passion bénie du Fils de Dieu. » Maintenant que c'est fait, voyant en une telle fin comme l'approbation de Dieu, il ne s'en trouve pas un pour ne dire : « C'est ainsi qu'il devait mourir... A corps perdu! »

Comme son patron en vie religieuse, passionnément aimé, saint Bernard, il fut l'homme tout d'une pièce, ignorant la demi-mesure.

Encore garçonnet, il plonge pour repêcher au péril de sa vie un camarade qui se noyait. Plus tard, ce fut un homme qu'il sauvait... A l'armée, on le verra tenir à une fenêtre du quatrième étage, au-dessus du vide, un magasinier récalcitrant... faire de la voltige sur le cheval du commandant dans la cour du quartier... et bien sûr coucher au bloc. Encore était-il fils de général, ce qui en maintes occasions arrangea bien des choses.

Plus que par des détails anecdotiques, ce caractère entier nou est révélé par une ligne de destinée toute en brisures.

Le rêve de sa jeunesse fut la mer. Mais un échec à Navale cabr son orgueil et le décide à quitter la France pour le Canada et so Far-West. Là-bas, il mène la vie de cow-boy au hasard des ranch jusqu'en 1922, où son service militaire le ramène au pays.

Dans l'aviation l'on vit dangereusement, c'est ce qui lui co vient. Aussi arbore-t-il bientôt les galons de lieutenant aviateu Mais ce splendide jeune homme n'est pas satisfait. Un jour racontera comment, rentrant dans sa chambre au petit mat après une nuit joyeuse, il se jetait sur les livres de sainte Thérès qu'on lui avait prêtés, pour pleurer tout son content. C'est à cet époque que, flânant dans Lyon, il s'arrête à la devanture d'u armurier pour choisir l'arme avec laquelle il va se suicider.

Durant cette longue crise, son admirable mère prie. El avouera : « Ce n'est pas de mettre au monde des enfants qui e difficile, c'est de leur gagner le ciel. » Au moment du dépa pour Québec, elle a glissé dans la valise l'*Imitation*, et nou savons que le petit livre a été soigneusement médité; de plus, jeune Louis ne s'est jamais séparé de son chapelet de premi communiant, et chaque soir il est fidèle à la récitation de tro *Ave Maria*, même lorsque « sur les lèvres ils lui paraissent u blasphème... ».

L'heure enfin arrive où la Mère des hommes va montrer qu'el est là.

Une carte reçue d'un ami novice à Saint-Maximin détermin une visite au vieux couvent dominicain. Il part avec « un charg ment de bouquins et une livre de tabac », assurant qu'il n'y mo sira pas.

Par un beau matin de l'automne 1923, c'est l'arrivée sous l cloître, le coup de la grâce...

> Les grands cèdres verts se dressent puissamment vers le ci bleu. Les arcades et les voûtes évoquent des siècles de conten plation et de prière. Sur le jardin les cellules sont ouvertes, ré pirant le silence et la paix. La Vierge de pierre, dans un mou vement joyeux, tend son enfant. A ses pieds un puits profon contient une inépuisable fraîcheur. Le jeune officier est soudai saisi comme par une main puissante à laquelle on ne résiste pa

Il est tout entier retourné et va devenir le Frère Bernard (R. P. M.-J. Nicolas).

Trois mois plus tard, avec la même fougue que saint Bernard 1112 à Cîteaux, comme lui âgé de vingt-deux ans, il commence son noviciat sous la direction du P. Lacomme. Il est émouant de feuilleter le carnet datant de ce noviciat où, après les ophes du Cantique des cantiques, frère Marie-Bernard a copié son écriture menue tous les beaux passages où le docteur melliflue » chante sa Dame Marie. Lui aussi s'essaye à balbuer sa louange en prêchant, avec une rare maîtrise pour un débunt, sur ce texte : *Et erat Mater Jesu ibi* — la Mère de Jésus était Il n'a pas de peine à être éloquent celui qui parle d'expénce.

L'année de probation avec ses douceurs se termine. La longue riode d'études s'ouvre. Étrange novice qui ne veut rien savoir, mme Savonarole, il prétend n'être pas venu au couvent « pour hanger l'Aristote du siècle contre celui du cloître ». Le choc t douloureux, suffisamment pour provoquer dans cette âme tene une crise de vocation qui durera. Un carême à Sept-Fonds près de Dom Chautard lui prouve que sa place n'est pas chez s fils de celui qu'il appellera toujours son père saint Bernard. A la Trappe, j'ai senti que je ne pouvais pas quitter mon Roire! » Une retraite à la Chartreuse l'année suivante achève de ssiper les derniers doutes. Il lui en restera la salutaire nostalgie une vie toute de silence et de pure contemplation.

Aux côtés de celle du P. Lacomme, religieux à la forte personlité toute nourrie de saint Paul, c'est la figure du P. Vayssière 'il nous faut maintenant évoquer.

Débrouiller l'écheveau des influences est tâche difficile où se isse souvent l'arbitraire. C'est à coup sûr qu'ici l'on peut souner celle toujours continuée de ces deux spirituels de grande ce sur le P. Geoffroy.

Du second il tiendra sa dévotion mariale toute simple, en même mps que cette doctrine du *nunc* que l'ermite de la Sainteume ne cessait d'inculquer à ses fils. « Pour l'âme religieuse, pétait-il, le passé et l'avenir ne comptent pas. Seul compte le

moment présent, où elle est en communion avec l'Infini « Dieu. »

On retrouve l'écho de cet enseignement dans une lettre écrite par le frère Bernard à la veille de sa profession solennelle :

> Pour moi, après avoir parcouru bien des pays, traversé l'océan, circulé dans les airs, je me demande comment j'ai pu vivre si longtemps à l'étroit, maintenant que je vois se dérouler à l'infini au regard de mon âme les horizons infinis du cloître et de ma petite cellule de moine, toute pleine de Dieu et de Marie. Et je me sens parfois comme la nostalgie, la hantise d'une solitude plus complète, d'un silence plus profond, d'une vie plus séparée du monde, toute consacrée à chanter éperdument les louanges du Créateur en plein ciel divin.

Profession et ordination se succèdent au rythme des années scolaires.

Finie la troisième année de théologie, il lui faut, en 1930, quitter « le bercail où il dormit agneau » pour Rome et ses grades.

Comment ce vigoureux contempteur de la science est-il devenu homme d'études ? C'est là un des secrets de sa nature riche de contradictions. Un soir, écoutant au chœur ses frères chanter le *Tantum Ergo*, il est subitement arrêté par ce *Ergo* qui en un éclair lui révéla tout ce que le génie thomiste peut apporter de force à une vie d'âme [1].

Quelques années plus tard, nous le trouvons brillant professeur à l'Institut pontifical « Angelico » à Rome. Et il n'y a là en définitive rien de très étonnant. Lui-même a beau écrire à une moniale bénédictine : « Depuis quelque temps, mon âme est emportée dans un mouvement très fort vers votre Père » (11 février 1935), celle-ci a bien su lire, qui plus tard écrit à son tour

---

1. De lentes maturations avaient préparé ce choc soudain. En particulier la lecture de l'ouvrage du P. Gardeil sur la *Structure de l'âme* — qui restera jusqu'à la fin son livre de chevet — fut le facteur décisif dans son évolution vers la théologie spéculative.

Ainsi orientée, la réflexion du P. Geoffroy ne pouvait qu'aboutir rapidement à la découverte de saint Jean de la Croix, qui lui communiqua une belle ardeur pour les choses de la mystique.

S'il jetait parfois un regard d'envie sur le *Pax* monastique, le *ritas* dominicain le retenait toujours victorieusement et pou- it seul le satisfaire. » Il est en effet dominicain par ce qu'a de is propre cet idéal : le goût pour la Vérité. Ce qui lui importe chaque chose, c'est son « pourquoi ». Visitant, bambin, un isée, ses parents le voient s'approcher, intrigué, d'un tableau montrant un coin de la toile, demander impérieux : « Pour- oi cette tache de peinture là? » Réponse à obtenir dans les oses de Dieu au bout d'un long effort d'intelligence, auquel il livre parfois rageusement. Car n'allons pas nous l'imaginer venu petit intellectuel aux gestes étriqués, aux lèvres sèches. ssionné, il le reste jusque dans les rigueurs de la quête scienti- ue. L'on conserve le souvenir à l'Angelicum d'un cours sur la nité, à la fin duquel l'amphithéâtre enthousiasmé éclata en gs applaudissements.

Le meilleur de lui-même ne nous paraît cependant pas résider is cette tâche d'enseignement à laquelle il se donna jusqu'au it avec une vigoureuse conscience. Ici ou là dans ses lettres soupir le trahit : « Quelle croix, ce professorat! »

Vivre, pour lui, c'est chercher le contact avec Dieu dans la , le cœur plein de nostalgie pour la vraie patrie; en quoi il se ntre théologien total. « *Satiabor cum apparuerit Gloria tua!*... serai seulement satisfait lors de l'apparition de ta Gloire », ète-t-il à ses correspondants. Où trouver la Vérité en gloire, on aux pages du texte sacré? Aussi l'habite-t-il, et, comme ir son patron saint Bernard ici encore, c'est la Bible qui lui t à comprendre la Bible. Sa façon de l'aborder est celle de elqu'un qui vient y chercher une nourriture savoureuse, la contre avec l'Esprit.

'un des éléments essentiels de son avance au sein du mystère la souffrance. Mis plusieurs fois aux portes de la mort par ncessantes interventions chirurgicales toutes plus ou moins ves (deux en 1932, deux en 1934, une en 1936, trois en 1937, en 1938), il se crée chez lui une psychologie d'*homo viator* rêmement vive. « Heureux ceux qui vivent en voyageurs et étrangers de ce monde », clamait saint Bernard (Sermon 7 de ême).

u lendemain d'une de ces opérations il écrit : « Quelle bien-

heureuse année d'anéantissement ! La tourmente a passé sur tout, le corps et l'âme. A certaines heures j'ai médité le mot sainte Thérèse : « Mon Père Jean de la Croix est rassasié de so frir », et mieux compris celui de saint Paul : « *Gravati sumus su virtutem.* » Mais, dans le vide de l'âme, le Verbe résonne a des échos magnifiques. Et entre deux autres : « Je réalise Dieu nous offre des flots de paix. Comme on se sent « de p sage » sur la terre à certaines heures! » (Av. Ju., 37.)

Ceux qui l'ont bien connu ont noté dans sa vie ces cinq ou circonstances « déterminantes » où ils eurent l'impression d' tendre quelqu'un parler à sa place[2].

L'éternité dans ces perspectives devient pour lui la grande r lité :

> Nous vivons trop avec Dieu comme avec un être lointain, n méditons trop l'éternité comme des gens bien portants qui parviennent pas à réaliser que tout à l'heure ils vont y entre Je sens parfois comme des appels d'éternité en mon âme.

Ce sont là les grands thèmes de sa réflexion continue, et qu'ils auraient de trop accablant pour une pauvre âme huma se trouve tempéré par le centre polarisateur de sa vie : la mes-

Une religieuse bénédictine témoigne : « C'est à l'autel que je vis pour la première fois. Cette messe m'a bouleversée profondément. Elle fut pour moi comme une révélation, je compren enfin qu'il se passait là devant moi quelque chose de vivant. » lui-même :

> J'ai toujours un profond tremblement de tout mon être lo que, au bas de l'autel, je confesse que je suis pécheur, et D seul sait à quel point je le suis; et puis c'est mon Christ qui relève pour me faire entrer dans le mystère saint dont je s par une espèce de nouveau contact avec moi-même, étonné d'ê ici-bas, navré d'être toujours tellement moi et si peu *lui*.

---

2. En particulier, la veille du départ pour l'Amérique, quand après avoir dit : « Il ne me reste plus qu'à prier pour vous », sa mère s'enter répondre sur ce ton étrange : « Ne le faites pas trop, car le jour où j'au la foi je serai moine. »

Pour cet homme dont la conversion prend la forme de réponse
in appel, celui de sa vocation sacerdotale, la messe était le tout
la vie. C'est peut-être par là qu'il ressemble le plus à son Père
minique, « le saint prêtre de Dieu ».
En même temps qu'elle l'amenait à Dieu, sa messe le poussait
s les âmes :

Chaque jour, en présence des anges qui assistent invisibles au saint Sacrifice, je les prends avec moi, toutes ces âmes inconnues, et je les emporte bien loin de cette pauvre terre, en ces profondeurs du mystère où la foi et la charité nous font pénétrer.

es âmes ! Son attitude à leur égard est toute de respect, de
icatesse :

Je ne puis les approcher sans me sentir remué au fond de moi-même... Lorsque je m'approche de certaines, je me fais l'effet d'un charbonnier qui avec de gros doigts noirs voudrait toucher de fins bibelots de porcelaine au risque de les abîmer et salir.

es doctrines qu'il leur prêche, monnayées au cours de retrai-
qui, entre deux interventions chirurgicales, occupent les va-
ces et contribuent à peupler certains couvents du midi de la
nce, ont pour prix inappréciable d'être au plus proche de son
érience. Diverses correspondances de direction nous permet-
t de nous faire une idée assez nette de ce qu'il faut appeler :
s constantes de spiritualité ».
va de soi qu'ici quelques passages « discriminants », recueil-
au hasard de pages venues de lui, mieux que de longs com-
ntaires, évoqueront le tracé de sa physionomie d'âme.

Je me sens toujours incliné à rattacher le temps à l'unique instant de l'immobile éternité qui englobe toute durée.

Je demande à Notre-Seigneur, depuis le jour de ma première messe, la grâce de m'abîmer de plus en plus dans ce mystère de la messe, et il me l'a accordée.

Vous avez l'obsession de monter très haut : je préférerais que vous ayez l'obsession de descendre très bas en votre néant, — alors Dieu fera le reste.

Il faudrait, par un retournement d'âme complet, ne plus s'é
niser en ces débats où l'âme aboutit toujours à soi, mais s'ou
tout grand à l'amour de Dieu, aboutir toujours à lui.

Et le principe qui donna le branle à toute sa vie profonde
en livrait le secret lorsque, dans la campagne romaine, par
de ces brusques mouvements dont il était coutumier, il plan
ses yeux dans ceux de l'ami qui nous l'a rapporté : « Et p
voyez-vous, frère, Dieu m'a fait la grâce de ne jamais douter
sa miséricorde. »

Qui ne voit que Marie est à la source de cette grâce, en mê
temps que la dévotion du P. Marie-Bernard à son égard en es
fruit exquis ?

Ma conviction est désormais totale, j'ai vu trop de choses p
ne pas le crier sur les toits : avec Marie tout est possible, s
elle, rien. Tôt ou tard, tout ce qui ne vient pas par elle s'ef
dre. Il n'y a qu'une voie, celle que Dieu a suivie pour se don
à nous (27 décembre 1938).

Pour lui, elle est la Vierge-Mère, la Mère de la Divine Grâ
ce sont là les titres dont il use pour la désigner. Il aime la v
dans son attitude de Mère douloureuse. Chaque jour, à trois h
res de l'après-midi, il récite le *Stabat* en l'honneur de sa comp
sion. C'est elle qui lui enseigne :

... Le grand secret de notre vie : s'ensevelir dans le cœur d
loureux de notre Mère bien-aimée, dans ces profondeurs où l
ne trouve plus que les saintes plaies de Jésus, son trop gr
amour (janvier 1928).

Plus que jamais le *vivo jam non ego, vivit in me vero Chris*
de saint Paul me paraît le résumé de toute sainteté, et pour
réaliser, son *quotidie morior* est la seule voie, la voie royale
la Croix (12 novembre 1933).

Nous ne sommes vraiment à l'aise que dans le divin voulo
là nous sommes chez nous; là il fait bon demeurer au sein
l'Amour qui est l'origine et le terme de notre voyage. Ce voy
se fait par la voie de la sainte Croix.

Cette dernière citation, datée du 6 janvier 1938, comparé

utes celles qui précèdent, montre que nous avions raison d'em-loyer le terme : « constantes de spiritualité ». Ces grands thè-es classiques qu'il s'efforce de vivre dans la ligne la plus pure-ent traditionnelle :

> Comme nos grands moines savaient aller à Dieu simplement et se livrer en plénitude, sans s'enfermer dans les cadres étroits des « méthodes » où on ne peut que limiter l'Infini (15 mai 1934).

Façon de faire lui assurant une originalité d'autant plus pleine i'il pratique ces moyens « à la dominicaine », c'est-à-dire avec ne nuance spéciale, facile à percevoir, impossible à mettre en rmules, foncièrement respectueuse de toute personnalité. Les spagnols, dont il aimait tant le génie, ont peut-être trouvé la eilleure expression du sien, eux qui disaient de lui, émerveil-s : « *Mira de frente !* » (Il regarde droit en face.) Et qui, pour ualifier son caractère affectueux, ne trouvent que leur intraduis-ble *carinoso.*

Comment ne pas reconnaître dans une telle juxtaposition le ortrait d'un Frère Prêcheur au regard à la fois inflexible et ten-e? Signe d'une âme apte en même temps au dur combat avec nge : « Je voudrais vous convaincre qu'il ne peut y avoir de ai progrès spirituel que dans la lutte. » Et d'autre part aux plus aves tournois d'amitié. Dans le *suavissimum amandi certamen*, ur parler comme saint François de Sales (*Œuvres complètes*, , 21), il est en effet jouteur infatigable. La confidence de ses niliarités avec l'invisible (il récitait chaque jour l'office en ion d'âme avec son Père saint Bernard) nous permettra de devi-r ce qu'il faut faire de ses tendresses fraternelles :

> Comme je les aime ces esprits angéliques qui, chaque matin, entourent l'autel où je vais immoler le Géant du monde;

core :

> l'intimité de saint Bernard et de Marie est un émerveillement pour le cœur qui contemple ce doux spectacle; c'est en elle que je voudrais établir ma demeure.

Il n'était pas cependant que « miel et fleurs ». Le Docteur de

Clairvaux le fut-il toujours lui-même ? Et si son train de
quasi inhumain à certaines époques (il s'évanouit une fois
chœur parce que trois jours auparavant il venait de subir u
« éventration ») fait songer au mot du chroniqueur parlant
« la grande vigueur de sainteté » des premiers frères (*De initi*
n° 27), cette vigueur lui jouait parfois de vilains tours. Ainsi
voyait-on venir s'excuser auprès d'un frère, sans platitude m
humblement, de ne lui avoir pas adressé la parole de plusie
semaines. Plongeant leurs racines à une certaine profonde
commandées qu'elles étaient le plus souvent par une divergen
initiale au plan intellectuel, ses antipathies n'avaient rien de s
dide. Elles n'en étaient parfois que plus violentes, son interlo
teur arrivant à ne lui apparaître que comme le symbole d'u
idée, d'où des écarts de langage dont le regret le plongeait da
des crises de remords pénibles. Ne prenant pas son parti de tel
déficiences, il menait alors contre sa nature excessive [3] de b
rudes batailles.

C'est au plus fort d'une de ces luttes périodiques avec lui-mê
que les événements de 1939 viennent le surprendre.

> Ma chère cellule de l'Angelico ! Elle est un peu un champ
> bataille, cette pauvre cellule ! *Militia est vita hominis* = La vie
> l'homme est un combat (avril 1939).

Dès les premiers bruits de la mobilisation, on lui offre de
postes d'ambassade au choix : Madrid ou Rome. Il refuse et me
die, malgré sa santé très compromise, la faveur d'une place
danger. Lorsqu'il l'a obtenue, il est fixé sur son sort; il sait qu
n'en reviendra pas. Selon son propre mot,

> il entre dans ce grand drame de la guerre, comme le Chr
> entrant dans sa Passion, en rédempteur... afin que cette épreu

3. Tempérament excessif! certes. Capable, avant son entrée dans la vie re
gieuse, d'avaler un poulet entier pour son repas; on le verra, une fois étudia
à Saint-Maximin, dormir sur la planche nue avec en guise d'oreiller u
pierre, remplacée il est vrai les jours de fête par un gros volume d'une vén
rable édition de Cajetan.

soit vraiment purificatrice... pour qu'un reste soit sauvé, comme autrefois le peuple élu.

Sur les deux derniers mois, nous ne savons presque rien. Le ilence déjà se fait. Cette âme sans un pli, toute pleine de foi, lepuis longtemps certaine « qu'il lui reste peu de vie », se pré- are à faire son entrée dans « l'impressionnante Éternité » qu'elle tant désirée.

La pauvre nature se révolte à la pensée de l'arrachement. Son onfesseur, qui sait combien chez le P. Marie-Bernard l'angoisse le la mort devenait envahissante au fur et à mesure de son appro- he, nous dit l'héroïsme que dut lui demander le premier pas ait à sa rencontre.

Dans son éloge de la Nouvelle Milice, saint Bernard a un pas- age que, peut-être, son fils avait rencontré, en tout cas qu'il nous st bon de transcrire ici en guise d'épitaphe : « Sans doute la mort l'un saint est toujours précieuse aux yeux de Dieu, où qu'elle urvienne; mais ne semble-t-elle pas plus particulièrement belle ur un champ de bataille où elle est plus grande ? »

Et quand ce champ de bataille est le plein ciel ?

L'avion plafonne haut. Ainsi qu'il en a coutume en vol, le ieutenant, accroupi à l'avant de la carlingue, chante à tue-tête n *Salve Regina*, accompagné par le tonnerre des moteurs... Tout l'un coup, c'est l'attaque... la claire vision de la fin... Le piqué... n un éclair, l'offrande de sa pauvre vie par une grande âme...

Maintenant, « passé de l'autre côté du voile, dans le secret de a Vérité », c'est par sa foi que désormais vivant il nous parle ncore.

Saint-Maximin.

Fr. Antonin Amargier, O. P.

Spiritualité d'Église

Il y a des mots qui, à certaines époques, font choc tant i semblent chargés d'aspirations profondes, de pensée et vie; on dirait même du souffle de l'Esprit-Saint, quand s'agit de la Chrétienté. Telles sont de nos jours des expre sions comme celles-ci : « se faire une âme d'Église « acquérir une mentalité d'Église », etc. Un courant puissa entraîne les âmes fidèles dans ce sens, et il est trop général, tr vivifiant pour ne pas se révéler comme une action divine. Maître n'a-t-il pas demandé pour nous cette grâce que nous soyo un comme lui-même et son Père sont un? Une unité plus lum neuse, plus étroite, plus totale que toutes les unions terrestr exerce sur les consciences chrétiennes une attirance invincibl

En même temps, un contre-courant travaille à détacher l hommes de l'Église. Que de fois on entend des professions de f comme celle-ci : « Je crois en Dieu, mais la religion n'est qu'u pure invention des hommes. » « J'admets le Christ, mais l'Égli jamais. » Etc., etc. Et l'on repense à la proposition de Bonald « Un déiste, c'est quelqu'un qui n'a pas vécu assez longtem pour devenir athée. » Celui pour qui Dieu n'est pas un Ét vivant, objet de relations personnelles, un Père vigilant, en fe bientôt une abstraction lointaine, un mot vide de sens, plus ri enfin. Ces menées anti-ecclésiastiques doivent donc préoccuper chrétien soucieux du salut du monde.

Si l'Église est ainsi calomniée, pour une certaine part, n'est- pas notre faute? Ne la défigurons-nous pas? Ne la montron nous pas trop comme une administration?

VIVRE DANS ET POUR L'ÉGLISE

Une spiritualité, c'est au fond une manière d'envisager la perfection; une spiritualité d'Église sera donc une manière de chercher la perfection en s'éclairant dans cet effort à la lumière du mystère de l'Église.

En se plaçant à ce point de vue, l'âme chrétienne acquerra le sens de l'Église et la charité prendra ses dimensions vraies de dépossession absolue de soi et d'élargissement universel. Saint Augustin le dit dans une admirable formule qui exprime ce que doit être un amour catholique : *Si tu n'aimes qu'une portion de l'univers, ton amour est partagé; s'il est partagé, tu ne fais pas partie du Corps de Jésus-Christ, et si tu es en dehors de son Corps, il n'est point ton Chef*[1].

Cet élargissement doit de toute nécessité exclure l'égoïsme et l'esprit de parti pour nous faire prendre en tout le point de vue du Christ. De ce vrai catholique, on dira cet éloge magnifique que saint Paul fait de Timothée : *Je n'ai personne qui fasse à ce point une seule âme avec moi... tous cherchent ce qui est à eux, non ce qui est de Jésus-Christ*[2].

Aucun sentiment n'est aussi contraire au cœur de Dieu que l'envie, d'abord parce qu'aucune tristesse ne peut entrer en contact avec la Joie vivante et éternelle, mais plus encore parce que tout bien vient de lui et retourne à lui, le glorifie, et donc lui est joie. Cette largeur, ou mieux cette immensité bienveillante, s'installera en qui se placera définitivement à ce point de vue de l'Église, point de vue du Bien universel, et l'amour qu'il inspire ne se bornera jamais aux frontières de la société visible des chrétiens. Tout ce qui est catholique est nôtre, mais tout ce qui est nôtre est catholique. C'est sans doute l'un des sens de la réponse divine aux apôtres ayant empêché les prodiges accomplis par quelqu'un qui n'était pas avec eux : *Laissez-le. Qui n'est pas contre vous est avec vous*[3].

---

1. In 1 Jn., 10, 8.
2. Phil., 2, 21.
3. Mc., 9, 39.

Cette attitude d'ouverture universelle bannira tout esprit de sectarisme et le penchant au dénigrement; elle créera le véritable esprit missionnaire, attentif à se naturaliser dans chaque pays et dans chaque milieu, préoccupé d'y découvrir les valeurs humaines qui sont comme les pierres d'attente de la Maison du Père ici-bas.

Ainsi, quand le vrai disciple dit « nous », il pense sans doute à ceux qui partagent avec lui la foi au même amour, mais ce « nous », bien loin de le séparer des autres hommes, l'ouvre à eux; c'est un nous de plénitude débordante qui est ouvert pour les embrasser tous dans son esprit de fraternité.

En même temps, cet élargissement ne l'empêchera jamais de penser d'une manière toute spéciale à ceux qui sont *de la maison de la foi*[4], comme dit saint Paul, ou mieux, comme dit le même apôtre, *concitoyens des saints et familiers de Dieu*. C'est ce aspect, aspect essentiel, qu'il nous faudrait envisager maintenant.

Pourtant, il y a dans cette spiritualité quelque chose qu'il est impossible de passer sous silence : il y a des chrétiens, nos frères par le baptême, et qui pourtant sont séparés de nous. Nous sommes désunis, hélas! Ce fait doit être, dans l'âme qui veut vivre le mystère de l'Église, une véritable déchirure ne lui laissant pas de repos. Elle mettra tout en œuvre et elle voudrait s'épuiser pour réaliser cette unité voulue par le Seigneur et annoncée par lui comme le signe qui révélerait au monde sa divinité. Mais elle sait que cette construction se fait dans l'Esprit-Saint et que la prière — la prière où *plusieurs se sont mis d'accord* —, une vie s'efforçant d'être évangélique, l'estime de toutes les valeurs chrétiennes et la volonté de les exploiter toutes sont les outils de cette édification.

Et maintenant, il reste à considérer le mystère de l'Église dans son centre que saint Augustin nommait avec enthousiasme : la « catholica ». L'Église est « le corps et l'achèvement du Seigneur[5] », selon le mot de saint Paul, ce qui nous donne à com-

4. Gal., 6, 10.
5. Eph., 1, 23.

prendre la complexité de cette mystérieuse et vivante réalité. Elle est à la fois la société des fidèles groupés sous la houlette de ses pasteurs et l'institution créée par le Christ et chargée de continuer son œuvre de rédemption par son triple pouvoir d'enseignement, d'ordre et de gouvernement. Les conséquences de vie eront autres selon qu'on envisagera tel ou tel aspect. En tant que l'Église est le Corps du Christ, formé par la multitude de es membres, je devrai de toute mon âme souhaiter son achèvement, y travailler sans compter. Mais le « Christ total » exige une ariété infinie de membres pour exprimer la richesse de sa plénitude divine : d'où une multitude d'activités et de fonctions, ne floraison de spiritualités et de dévotions diverses qui, toutes nsemble, restent infiniment au-dessous du Christ. A cette lumière, on comprend la merveilleuse fécondité de l'Église en euvres de toutes sortes, son perpétuel renouvellement et son mmortelle jeunesse.

Face à cette réalité, comment le chrétien ne se sentirait-il pas oulevé par l'enthousiasme, débordant de fierté, arraché à lui-même et infiniment élargi, d'autant que l'Église visible est une artie seulement de l'ensemble ? En arrière et au-dessus, il y a ous ceux qui règnent et triomphent dans les cieux ou se purifient u seuil de cette gloire ; devant lui il y a cette durée et cette xtension victorieuse des portes de l'enfer dont la garantie divine ait une évidence émerveillée.

Pourtant, chacun de nous ne peut s'empêcher de voir ses limis et de reconnaître la petitesse infime de sa tâche quand il la eplace dans ces perspectives. Ce n'est pas un mal, au contraire, 'est un bien et une nécessité si cette vue lui inspire l'amour des ères qui travaillent à côté de lui, la compréhension des diverences et ce sens profond qu'il se rattache à un tout, qui est le orps mystique du Seigneur.

La variété ne devrait jamais devenir opposition ou rivalité : on ait de quels accents l'apôtre Paul flagelle ces conflits : *Vous êtes membres les uns des autres*[6]. *Le Christ serait-il divisé ?*[7], et l'on

6. 1 Cor., 12, 27.
7. *Ibid.*, 1, 13.

sent son âme blessée par ces querelles et ces discussions. Au reste, quand il ouvre la voie de la charité, il a bien l'intention de faire entendre qu'il ne s'agit pas seulement de n'être pas opposés, mais aussi d'être positivement unis dans le même amour. Au point de vue pratique de la vie quotidienne et de la fécondité apostolique, c'est peut-être le plus important de cette spiritualité d'Église. Rien n'est plus néfaste à une spiritualité que de s'isoler de l'ensemble. Durcissement et matérialisation, esprit de critique et hypocrisie sont aux portes; pharisaïme ne signifie-t-il pas « séparé » ? Rien n'est plus stérilisant pour une œuvre que de devenir un parti humain, avec ses ambitions, ses intrigues ; la sève divine n'y circule plus. Rien n'est plus mortel pour une âme que de se faire centre et de rapporter à soi l'univers, sur tout l'univers spirituel, au lieu de se sacrifier pour lui, se plaire à se sentir vivre et aimer dans le tout. Et pourtant rien n'est plus facile à une nature portée au repliement et à l'égoïsme, à la domination sous le couvert des plus belles intentions, et rien n'est plus fréquent : nous entendions tout à l'heure ce cri amer de saint Paul : *Tous cherchent leurs intérêts, non ceux de Jésus-Christ.*

La vierge qui parle sans respect du grand sacrement qu'est le mariage, les époux qui n'estiment pas la virginité, les bourgeois qui ne se sentent pas profondément unis aux mouvements ouvriers, et ceux-ci quand ils se méfient d'autres mouvements, la paroisse qui s'oppose à la paroisse, le diocésain et le régulier qui ne font pas équipe selon leurs vocations, les rivalités personnelles ou collectives sont autant d'exemples où se fait trop voir ce manque de sens de l'Église.

Au contraire, compréhension bienveillante des autres, entr'aide effective et collaboration, esprit d'unité sont autant de manifestations de l'esprit d'Église. Qui ne voit ce qu'y gagnent la charité et le règne de Dieu!

L'idéal de la charité est plus haut même que celui des membres unis entre eux pour former un corps vivant; c'est l'unité même de la bienheureuse Trinité qui lui est proposée. Dans le silence et l'adoration seulement, l'âme pourra entrevoir et goûter les exigences de dépassement de soi et d'union aux autres, les enri-

issements, les joies d'un don total et d'une ouverture sans plis qui sont devant elle comme un abîme de sainteté.

En tant que l'Église se montre comme l'institution fondée par Christ avec mission de poursuivre son action, le fidèle doit aimer, l'estimer, lui obéir et aussi la servir, mais en ayant conscience qu'elle est toute pour la charité, qu'elle porte la vie et qu'elle est dans son ensemble et dans ses détails animée par le désir de celui qui a apporté le feu à la terre et ne désire que le voir gagner de proche en proche. C'est un fils de la Russie qui a remarqué que l'anagramme de Roma est moins « mora » : retard ou retard, comme on le dit souvent, que « amor » : amour. Oui, l'Église n'est qu'amour, et une spiritualité d'Église doit se tenir à cette profondeur pour comprendre le sens et découvrir la beauté de toutes les institutions ecclésiastiques.

Encore faut-il observer que parmi ces institutions, les unes sont essentielles, établies par le Christ et immuables ; d'autres sont accidentelles, changeantes; elles sont de création humaine et traduisent en une langue et dans des gestes adaptés aux civilisations éphémères les biens que Dieu veut leur transmettre; tels sont les rites des sacrements, la langue liturgique, certaines lois et même certaines formulations théologiques.

Les premières — la chose est évidente — tiendront une place de choix dans toute spiritualité d'Église : docilité aux enseignements divins, compréhension et avidité des sacrements, de l'Eucharistie surtout, qui est l'âme et la vie de l'Église, etc. Rien ne donne comme la messe le sens de l'Église. Quant aux autres, se placer au point de vue de l'Église, ce sera les estimer, les aimer, se rattacher avec préférence selon les possibilités et la vocation de chacun, en cherchant toutefois l'esprit par la lettre. Et parce que cette forme extérieure se renouvelle sans cesse, cette spiritualité inspirera aux initiateurs leurs plus belles hardiesses, comme d'autres se passionneront pour les origines afin d'y retrouver la pureté première du jaillissement.

Le même esprit, qui est un esprit d'Église, travaille dans les spécialistes préoccupés à découvrir les liturgies les plus antiques et dans les missionnaires hantés par le souci d'adapter nos prières aux masses païennes des terres lointaines ou de nos grandes

villes déchristianisées. Tout devra se faire dans l'obéissance au autorités qui représentent le Christ parmi nous.

Et cette remarque nous ramène à un autre trait essentiel d cette spiritualité : toute société s'incarne dans ses chefs. C'e plus vrai encore de la société ecclésiastique à cause des pouvoi immenses que le Seigneur a confiés aux siens, à ses représentant Ce qui touche au sacerdoce sera sacré pour l'âme qui vit à cet lumière. Mais surtout ce qui touche à l'évêque et au pape, « t nant lieu de l'Amour du Christ », dont cette lumière mettra relief le rôle et les responsabilités, inspirant aussi à l'égard leurs personnes un attachement filial et un respectueux dévou ment qui s'exprimeront tout naturellement en prières.

Cette remarque sur le caractère instinctif d'un tel sentimen nous aurions pu la faire à chaque page; la spiritualité d'Église n peut pas être une spécialité, non plus qu'une spiritualité trin taire. Toute âme chrétienne baigne dans l'Église et puise en el sa vie comme un enfant dans le sein de sa mère. « Il n'a p Dieu pour Père, celui qui n'a pas l'Église pour mère », disait ce propos saint Cyprien. Et de même toute âme a été baptisée nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, elle est leur temple elle est destinée à les posséder éternellement. Il semble mên qu'il y aurait présomption et ridicule à se croire plus « trin taire » ou plus « d'Église » que d'autres; cette attitude semb aussi malvenue que de se croire plus de charité. Sans doute, ce taines âmes, certaines familles d'âmes peuvent méditer plu attentivement tel ou tel mystère de l'immense réalité divine, ma les aspects essentiels ne sauraient être un monopole ou une sp cialité. Ils sont une nécessité, une loi de vie pour tous; aucu chrétien ne peut s'en détourner, en outre ils sont trop vastes trop profonds pour qu'on puisse les posséder.

En un mot et pour conclure, la spiritualité d'Église est un nécessité de la vie de la charité en nous; notre vie chrétienn doit être menée « en Église », comme elle est « dans le Chri Jésus ».

Chacun de nous, qu'il le veuille ou non, qu'il en ait conscien ou non, reste limité à un très petit secteur de l'immense réalit et il se pourrait bien que la limite soit d'autant plus étroite qu de beaux mots les masquent. Alors, n'est-ce pas contradictoire

it être, tout groupe se spiritualisent, alors que la spiritualité
glise est obligatoire pour tous et universelle.
faut-il avouer qu'il y a souvent « bien de l'imperfection dans
discussions sur la perfection »? comme disait le bon saint
nçois de Sales, et trop de raffinement dans ces questions éloi-
du jaillissement de la source chrétienne. La spiritualité d'É-
se ne s'oppose pas aux spiritualités particulières, comme celles-
ne peuvent s'opposer entre elles. Si chaque âme n'a qu'une
cation et une mission particulière, infime dans l'immense
lise, elle sait que la fidélité à sa grâce lui permet de servir
nsemble beaucoup mieux que des rêves impossibles qui lui
aient déserter son poste; la charité résout le problème; elle
accomplir vaillamment et joyeusement la tâche fixée par
u, si humble soit-elle, mais elle élargit l'âme au point de lui
e aimer autant que soi-même tout ce que Dieu aime. Saint
rnard le dit magnifiquement dans une de ses lettres de discus-
ns avec les clunisiens : « Si je n'ai qu'une voie par la profes-
n, je les embrasse toutes par la charité. » Cet esprit ne s'op-
e à aucune des diverses fonctions dont est constitué « le Corps
Christ »; bien au contraire, il y anime et pousse à se dépasser;
eut tout envahir pour tout élargir aux dimensions du cœur de
u. Il faut tendre en effet *à aimer l'Église comme le Christ l'a*
ée et s'est livré pour elle[8]. La sainte siennoise, épuisée jusqu'à
dernière goutte pour la douce épouse et pour « le Christ de la
re », le dit avec sa fougue : « Passionnez-vous pour la sainte
lise par amour de Jésus crucifié. »

VIVRE DE ET PAR L'ÉGLISE

Une spiritualité d'Église doit en un sens aller plus loin, surtout
ur des âmes appelées à vivre plus consciemment le mystère de
glise. Il leur faut vivre *de* et *par* l'Église : c'est-à-dire que leur
spirituelle soit profondément modifiée et dominée par ce mys-

8. Eph., 5, 21.

tère, aussi bien dans ses réflexions et ses manières de voir
dans ses attitudes profondes et ses réactions de vie.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer tout d'abord
cette lumière de vie ne peut venir de l'Église considérée
dehors, de l'extérieur, comme le fait l'apologétique, mais
cette réalité portée intérieurement et goûtée du dedans par
don de l'Esprit-Saint.

Si l'on ne regarde cet ensemble de dogmes que comme
matière à controverses ou comme le miracle capable de prou
la divinité de son fondateur, on reste à la surface des chose
on est loin de cette découverte intime promise par le Maître
siens : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et
je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, p
qu'il demeure toujours avec vous; c'est l'Esprit de Vérité qu
monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le c
naît point; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure
milieu de vous; et il sera en vous. Je ne vous laisserai point orp
lins; je viendrai à vous. Encore un peu de temps et le monde
me verra plus, mais vous vous me verrez, parce que je vis et
vous vivrez. En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en n
Père, et vous en moi, et moi en vous[9]. »

L'Église ainsi considérée, c'est le Christ vivant, ne cessant
s'agréger et de vivifier de nouveaux membres, c'est le tronc p
tant de nouveaux rameaux et par eux donnant du fruit. Or, ce
action divinisante du Seigneur s'accomplit par la révélation, n
faisant partager les secrets mêmes de Dieu par la direction q
donne à notre vie, enfin par cette influence sanctifiante que n
appelons la grâce. Et nous retrouvons les trois grands pouv
que la théologie se plaît à envisager dans l'Église : d'enseig
ment, de gouvernement et d'ordre. Quelle attitude vont-ils i
pirer à l'âme qui veut vivre le mystère de l'Église?

La première dominante de cette spiritualité va donc être
goût de la Vérité révélée confiée au magistère de l'Église : ce g
se manifestera par la préoccupation de connaître la pensée
l'Église, de s'en remettre à ses jugements, non d'une mani

9. Joan., 14, 15-20.

ıtérielle comme un juriste recourt à la lettre du code, mais mme un enfant qui veut pénétrer la pensée aimée de sa mère qui veut en approfondir le sens. Il se manifestera par une cerne réserve à l'égard des révélations privées et une je ne sais elle délicatesse qui ne voudra pas les prendre pour bases de sa ôté ou de sa vie, même si elles sont utilisées discrètement.

Est-il besoin de dire que parmi tout ce qu'il reçoit de l'Église cet ordre il y a au premier rang : l'Écriture et l'Évangile surıt dont l'Église nourrit ses enfants ? Spiritualité d'Église doit e synonyme de « sainteté dans la vérité », de docilité attentive a parole de Dieu confiée à ses apôtres : la chose est si claire 'il n'est pas besoin d'y insister.

Les conséquences du pouvoir de gouvernement devront nous enir davantage : qui dit spiritualité d'Église dit soumission à glise, mais il est bon de préciser. L'autorité de l'Église est diıe : *Il nous a semblé bon, au Saint-Esprit et à nous*, disent les ôtres réunis [10], et pourraient redire après eux papes et conci. La soumission doit donc avoir ce caractère de totalité et proıdeur qui anime tout acte religieux. Mais il faut bien compren cette totalité; elle ne saurait être celle d'une contrainte ou ıne obligation imposée de l'extérieur, l'âme doit y entrer pour ondre pleinement aux intentions du Législateur; or, il n'exige e par amour, selon la remarque heureuse de Vernon-Johnson : 'amour et l'autorité sont inséparables dans l'Évangile »; il doit être de même dans notre obéissance.

De plus, et c'est la conséquence de cette intériorité, une telle ımission comporte l'apport de tout l'être; obéir doit être, pour s chrétiens, engager tout leur être, leur intelligence, leurs éners et leur cœur dans l'œuvre de la Rédemption, apporter tout qu'ils savent et tout ce qu'ils sont à l'œuvre de l'Église. Fût-il ıple laïc, et le dernier d'entre eux, tout chrétien est un resnsable et il doit en avoir conscience dans son obéissance qui ndra de ce fait un caractère de noblesse et d'intelligence.

Me permettra-t-on une remarque peut-être relative et personlle : le différend entre saint Pierre et saint Paul a donné bien

---

o. Act., 15, 28.

des tracas aux commentateurs. Comment Paul a-t-il pu *résis*
en face[11] au prince des apôtres? Ce n'est pas le lieu de redire
qui a été si bien dit par tant d'exégètes, mais au lieu de disser
là-dessus n'aurions-nous pas à apprendre quelle doit être l'hu
lité du chef qui se laisse reprendre, quelle doit être l'attitude
subordonné qui ne critique pas insidieusement, qui ne murm
pas en-dessous, mais qui apporte toute sa pensée, toute sa fou
même à celui qui a finalement la responsabilité de la décisi

Il est d'ailleurs trop clair pour qu'il soit besoin de le dével
per que cette autorité de l'Église totale dans le pape et les c
ciles devient relative dans un évêque particulier, plus rela
encore dans ses délégués, et une vraie spiritualité d'Église
pourra être dans la vérité que si elle tient compte de toutes
nuances.

Enfin, au pouvoir d'ordre répondront dans l'enfant de l'Égl
la conscience de l'importance et de la valeur des sacrements
l'assiduité à en profiter. Il ne s'agit pas d'une matérialisation
d'une conception mécanique qui envisagerait la seule fréquen
il faut voir surtout une attitude profonde de l'âme qui, à trav
les gestes de l'Église, se livre intimement à l'étreinte du Chr
Spiritualité d'Église signifiera donc une vie intensément sac
mentelle, lumineusement sacramentelle; cela va de soi et ce
indication suffit pour le rappeler : la messe, nous le disions, d
en être le centre.

Ces brèves indications montrent déjà la richesse d'une te
spiritualité. Il y a un autre aspect qui va nous ouvrir des profo
deurs plus riches encore. Plus une âme voudra être d'Église
plus elle devra porter en elle et exprimer dans sa vie les trai
essentiels de l'Église[12].

On sait que depuis plus de seize siècles la foi chrétienne a d
cerné quatre traits dominants de l'Église du Christ; elle les rec
chaque fois qu'elle chante le symbole de Nicée : « Je crois
l'Église, une, sainte, catholique et apostolique. » Ces traits so

---

11. Gal., 2, 2.

12. Cette idée très profonde et très neuve a inspiré le rapport de S. E
Mgr Chollet à l'Assemblée des cardinaux et archevêques de 1937.

essentiels à l'Église du Christ qu'ils sont son privilège et son nopole au point qu'aucune autre société ne peut les revendier et qu'on peut, grâce à eux, la reconnaître parmi toutes les res. A force de méditer le mystère de l'Église et de fixer son gard aimant sur ces traits du visage de sa mère, l'âme fidèle va n laisser imprégner et se les assimiler par une sorte de mimène; ils devraient être l'air de famille auquel se reconnaissent enfants de l'Église.

L'Église est une non seulement parce qu'elle est unique, mais is profondément parce qu'elle est tout entière vivifiée, dans ı ensemble et dans ses moindres éléments, par le Saint-Esprit, sprit de Celui qui est son chef unique et qui, en s'y achevant, *mplit tout en tous*[13]. Vivre l'unité de l'Église sera donc entrer plus en plus en ce qui fait l'unité de l'Église, communion au rist, et, dans l'Esprit-Saint, Esprit du Christ, communion à s ses membres : *Celui qui adhère au Seigneur est un seul rit avec lui*[14]. *Vous êtes tous une seule personne dans le Christ us*[15]. C'est la réalisation de la promesse divine : *En ce jour-là is saurez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en is*[16].

L'Église est sainte parce que tout en elle vient de Dieu et que, te de membres pécheurs, elle ne cesse de les remplir de Dieu ır les ramener vers lui. Ainsi entrerons-nous dans le courant sa vie profonde dans la mesure même où, de toutes nos forces, ıs tendrons à cette sainteté qui est l'effacement devant l'enissement du Christ au point qu'il prenne la vie de ses mems : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.* La catholicité, c'est-à-dire l'universalité de l'Église, son aptie à porter la « totalité » des mystères de Dieu et des vocations l'homme, doit ouvrir notre intelligence, notre cœur et notre aux dimensions mêmes du mystère de l'Amour qui veut tout rer à soi. Catholicité : aptitude à tout comprendre, à tout

---

. Eph., 1, 23.
. 1 Cor., 6, 17.
. Gal., 3, 28.
. Jn., 14, 20.

assimiler; appel à tous les hommes et à tout ce qu'il y a da
l'homme. Ni conditions sociales, ni races, ni distances n'ont
sens au regard du zèle missionnaire qui sait que le Christ d
tout remplir et qu'il est mort pour chaque âme. Peut-être
savons-nous pas assez à quel point cet esprit nous videra de
préjugés et de nos égoïsmes. Se souvient-on de la vision
Joppé[17] : Pierre qui se voit préparer par le ciel un festin étra
répugnant à son éducation juive et comprenant enfin que D
appelait aussi les païens à la grâce de la foi.

La spiritualité d'Église s'enrichira enfin à méditer l'apost
cité; c'est la fierté de descendre sans interruption de ceux à
le Christ a confié son œuvre ; c'est l'amour de la tradition
l'Église et je ne sais quelle victoire sur le temps qui nous r
contemporains et amis des premiers chrétiens, mais c'est surt
la joie de retrouver dans le pape et les évêques les successe
légitimes des apôtres, et par conséquent d'avoir en eux les vic
res de l'Amour; c'est la sécurité enfin d'être gardés par eux
mal et menés au royaume dont ils détiennent les clés.

L'apostolicité, c'est donc à la fois le sens du pape qui n
fait reconnaître « l'Église là où est Pierre », et cet attachem
filial à l'évêque diocésain qui doit nous unir à lui « comme
cordes à la lyre » et nous faire dépendre de lui.

CONCLUSIONS

Cette simple esquisse peut faire entrevoir ce que le mystère
l'Église médité et vécu apporterait d'élargissement et d'appr
fondissement à notre vie spirituelle et nous révèle la beauté et
vérité d'une spiritualité d'Église. Aussi ne sera-t-il pas nécessai
d'insister beaucoup pour en dénoncer quelques contrefaçons.

Une de ces contrefaçons serait de considérer l'Église comm
un parti et les condamnations doctrinales comme un jugeme
contre les individus; selon la belle expression de S. Ém. le car

17. Act., 10, 11-47.

l Suhard : « L'Église n'est pas un parti, elle est une famille », de ce fait, elle reste toujours ouverte et appelante pour tous; e n'a point d'ennemis, elle n'a que des enfants.

La fidélité doctrinale ne sera jamais sectarisme ou étroitesse; l faut condamner, dénoncer l'erreur, ce devra être comme nt Paul : en pleurant[18]. Plus il faudra combattre les doctrines réfuter les erreurs, plus il faudra respecter les hommes et c une tendre délicatesse « laver leurs pieds ». Une spiritualité Église doit signifier effacement du moi et transparence parfaite 'amour qui l'a fondée et jamais n'être prétexte aux duretés du oi et à l'esprit de domination.

Autre contrefaçon que d'opposer spiritualité d'Église à spiri-ılité particulière et de penser qu'une telle conception de la vie irituelle va surclasser certaines formes de vie chrétienne. Quelle range aberration et quelle méconnaissance des réalités surna-relles ce serait d'exclure d'une spiritualité d'Église saint Domi-ique et saint Ignace de Loyola, ces réalisateurs des desseins de papauté! Sainte Catherine de Sienne patronne, avec saint Pierre, la ville des papes! Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus patronne s Missions de l'Église universelle; saint François de Sales, le de Foucauld et saint Vincent de Paul, parce qu'ils ont fondé s congrégations particulières...

Spiritualité d'Église ne s'oppose pas à spiritualité particulière, e doit éclairer toute spiritualité authentique tout en reconnais-ıt d'ailleurs que certaines âmes ont la vocation et la mission s'attacher plus particulièrement à ce mystère : ce n'est pas négatif qui se priverait de quoi que ce soit d'Église; c'est un sitif qui tend au meilleur et au plus vrai.

Ce serait enfin une autre déformation que d'identifier le Corps stique du Seigneur et son prolongement parmi nous avec telle s formes ou des institutions dont elle se revêt transitoirement ur accomplir plus efficacement sa mission dans le monde.

Quelle étroitesse que de se buter, de s'arrêter sur tel ou tel ment extérieur de la vie de l'Église et de ne pas comprendre jeunesse toujours capable de renouvellement et la profondeur

---

8. Phil., 4, 18.

de vie divine qui circulent en elle! Je repense à une bonne âm qui, sans y être tenue et sans faire effort pour les comprendre récitait de longues prières en latin, comme si la langue de l'É glise n'était pas d'abord celle de l'amour et de la sagesse, comm si l'Église romaine ne parlait pas une dizaine de langues liturg ques et n'avait pas l'Esprit-Saint pour en créer de nouvelles c comme si saint Pierre n'avait pas écrit en grec vulgaire se épîtres !

Spiritualité d'Église signifie non routine ou formalisme, mai puissance de renouvellement, ouverture au progrès, comme l'É glise elle-même à qui il appartient de guider et de nourrir se enfants.

Au moment de conclure, je voudrais pouvoir exprimer toute l beauté d'une telle spiritualité et plus encore sa valeur de vie elle transforme le chrétien et le fait entrer dans le cœur de Dieu en donnant à la charité ses dimensions et sa vérité ; mais en même temps je me sens assailli par le regret de tout ce qu'il aurait fallu dire, depuis l'importance de la communauté parois siale ou diocésaine qui a été à peine insinuée jusqu'à ce souc *d'achever la Passion du Christ pour son Corps qui est l'Église*[19] qui n'a même pas été mentionné. Ces regrets et l'impossibilité de tout dire font à nouveau sentir que toute spiritualité d'indi vidu ou de groupement ne saurait être que particulière. Il est impossible à qui que ce soit d'embrasser l'étendue du mystère de l'Église; personne donc ne saurait se glorifier d'avoir comme un monopole « la spiritualité d'Église ».

Est-ce à dire que cette spiritualité d'Église est une chimère, puisque, ayant rêvé de mettre notre vie à cette lumière, nous sommes forcés d'avouer n'en avoir reçu que quelques rayons ? Non, certes, mais nous comprenons que spiritualité d'Église ne doit pas s'opposer à telle spiritualité particulière, non plus d'ailleurs que les spiritualités authentiques ne s'opposent entre elles.

En bref, pour conclure avec saint Paul et reprendre ces mots de l'Esprit-Saint qui surpassent et éclairent nos pauvres idées, nous sommes « membres du Christ »; cela revient à dire que nous

19. Col., 1, 24

ne sommes ni ne pouvons être pour personne centre ou fin; que nous ne sommes pas davantage suffisants pour nous-mêmes : un membre est essentiellement relatif et incomplet.

Nous sommes *membres les uns des autres*[20], nous n'avons donc pas d'intérêts opposés ; nous ne pouvons pas avoir de conflits réels, ni de droits qui nous séparent les uns des autres. Non seulement les injustices ou les rivalités, mais les mensonges eux-mêmes ou les dissimulations sont exclus : *Parlez selon la vérité, chacun dans ses rapports avec son prochain, car nous sommes membres les uns des autres*[21]. A moins d'être malades, des membres d'un même corps ne peuvent s'opposer : ils se complètent.

Surtout, chacun des membres et tous les membres d'un même corps ne peuvent se comprendre et ne doivent vivre que par rapport à lui; ils vivent en fonction de lui, se réfèrent à lui et dépendent de lui, et en même temps de *l'Église qui est son corps et son achèvement, celui qui remplit tout en tous*[22]. Ici, nous nous abîmons dans le mystère : l'Église unie au Seigneur et ne faisant qu'un avec lui, l'Église le continuant et le manifestant, étant sa gloire dans le déroulement des siècles et la plénitude de l'Éternité.

L'âme fidèle répond : *Amen*, cet amen qui la fait communier à tout le mystère de l'amour infini et lui en ouvre les écluses. *Et l'Esprit et l'Épouse disent : venez !*[23]

J.-M. Perrin, O. P.

---

20. Rom., 12, 5.
21. Eph., 4, 25.
22. *Ibid.*, 1, 23.
23. Apoc., 22, 17.

Une adaptation moderne de la vie religieuse

LE CARMEL SAINT-JOSEPH

Lorsqu'on passe en revue les congrégations qui se sont fondées en cette première moitié du XX^e^ siècle, on remarque qu'elles peuvent se diviser en deux groupes : celles qui sont tout à fait nouvelles et ne se réclament d'aucune parenté spirituelle dans l'Église, telles, par exemple, les familles religieuses issues de la pensée de Charles de Foucauld et celles qui, au contraire, se rattachent à l'un des grands Ordres religieux. Les unes et les autres ont été suscitées par les besoins de notre époque; les secondes — ou du moins plusieurs d'entre elles — ont en outre le souci de parer aux difficultés qui, actuellement, ferment la porte du cloître à des âmes qui pourtant se croient appelées à tel ou tel Ordre. Ces nouveaux instituts leur offrent des adaptations qui ne sont ni des mitigations, ni des « ersatz » de la vie des grands Ordres dont ils entendent bien garder l'esprit tout en ayant chacun sa physionomie propre, originale.

Le Carmel n'est pas demeuré en dehors de ce grand courant qui parcourt l'Église. Si vénérable qu'il soit par son antiquité, si représentatif d'une vie bien caractérisée, sa richesse même a permis de penser qu'il n'est pas impossible de l'adapter aux diffi-

cultés et nécessités actuelles. De quelle manière et dans quelle mesure est-ce faisable ? On peut s'en rendre compte si l'on retrace succinctement les grandes lignes de force qui dessinent sa spiritualité et son mode de vie.

Érémitique par ses origines, le Carmel est tout entier tourné vers la recherche de Dieu. Parvenir à cette union d'amour qui transforme l'âme en Dieu comme la flamme transforme en feu la bûche qu'elle a tout entière embrasée, tel est le but qui demeure sans cesse sous les yeux du carme et de la carmélite.

Seule la grâce toute-puissante et gratuite de Dieu permet d'atteindre ce but. Saint Jean de la Croix le rappelle : « Dieu n'élève pas à cette contemplation tous ceux qui désirent l'atteindre en suivant le chemin de l'esprit, il n'en prend pas même la moitié : la cause, il la sait[1]. » Cependant, l'âme doit se préparer par un effort généreux à recevoir cette grâce, car « le désir de Dieu est plutôt que la haute perfection soit commune à tous; ce qu'il cherche trop souvent en vain, ce sont des vases capables de contenir une telle perfection[2] ». Une austère pénitence et mortification, une totale abnégation de soi, la retraite et le silence, l'office divin psalmodié en commun et, par-dessus tout, la vie d'oraison, telles sont les exigences de la Règle primitive; l'on sait comment sainte Thérèse et saint Jean de la Croix les ont embrassées dans toute leur rigueur et comment ces maîtres de la vie spirituelle ont tracé l'itinéraire de l'âme vers les sommets du Carmel.

Mais l'âme élevée à une vie mystique, si haute soit-elle, ne saurait se désintéresser du prochain, puisque, dit Dieu à sainte Catherine de Sienne, « l'amour qu'on a pour moi et l'amour du prochain sont une seule et même chose ». Point de mystique, même sévèrement reclus, qui ne porte sur ses épaules, avec tous les saints, la « navicella ». Cependant, le Carmel si essentiellement contemplatif ne l'est point à la manière de la Chartreuse : la vie du Carmel est mixte. Le caractère essentiel de cette vie mixte est que l'action soit le débordement de la contemplation et tende à communiquer au prochain le bien même dont Dieu a

1. Saint Jean de la Croix, *Nuit Obscure*, livre I, str. 1.
2. Saint Jean de la Croix, *La Vive Flamme d'amour*, str. 1.

enrichi l'âme de l'apôtre. *Contemplari et contemplationem aliis tradere*, a-t-on pu dire en ajustant la formule chère aux Prêcheurs; telle est la vie du carme.

Les missions elles-mêmes ne sont point exclues de son champ d'action. Saint Jean de la Croix, bien qu'il ait freiné une expansion missionnaire prématurée qui aurait pu nuire à la Réforme naissante, devait plus tard accepter de se rendre lui-même aux Indes. « Il faisait sienne la merveilleuse sentence de saint Denys l'Aréopagite : de toutes les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes[3]. » De son côté, « au chapitre premier de ses *Fondations*, la Mère Thérèse nous conte qu'elle a toujours porté envie à ceux qui pouvaient se dévouer aux âmes, fût-ce au prix de mille morts[4] ».

Si nous envisageons maintenant les tendances de notre époque il est aisé de voir que l'idéal mystique du Carmel satisfait beaucoup d'âmes en quête d'absolu. Celles-ci sont séduites par les formules les plus abruptes du Docteur mystique. Leur générosité va droit à l'essentiel et s'inquiète assez peu — trop peu parfois — des formes extérieures et des apparentes minuties qui encadrent toute vie religieuse.

D'autre part, bien des jeunes qui ont été formées dans les mouvements spécialisés et entraînées à l'Action Catholique ont compris que l'apostolat fait partie intégrante d'une vie chrétienne authentique et quels enrichissements spirituels il lui apporte. Dans cette pensée, des jeunes filles qui ont fait des études universitaires ou se sont préparées au service social peuvent désirer légitimement employer leur acquis. Pourtant, ayant compris que l'amour prime l'action, elles sont comme tiraillées entre leur désir de vie contemplative et leur zèle pour les âmes. On sait comment sainte Thérèse d'Avila et sa très authentique fille, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, ont résolu le problème pour elles-mêmes.

Il n'en reste pas moins que la solution n'est pas toujours pos-

---

3. R. P. Bruno de Jésus-Marie, *Vie de saint Jean de la Croix*, Plon, 1929, p. 299.
4. *Ibid.*, p. 94.

ible, certains tempéraments ayant besoin de quelque activité xtérieure pour maintenir leur équilibre psychologique. Pour ces natures, l'épanouissement humain et surnaturel est dans la vie nixte. Elles y sont appelées par une vocation spéciale. Le Carmel eur restera-t-il donc fermé ?

Il y a encore celles — nombreuses actuellement — dont la anté ne pourrait supporter les jeûnes et les veilles sévères du rand Ordre. Faut-il que les unes et les autres renoncent à leur déal ? Il ne le semble pas.

Répondre aux besoins de ces âmes n'est pas impossible à con- ition que l'on veuille bien distinguer le fond et la forme, l'es- entiel et le secondaire.

L'âme d'un Ordre, c'est évidemment son but, sa doctrine et sa piritualité. C'est là un bien sacré et intangible.

La forme de vie, les moyens employés pour atteindre la fin ont partie, eux aussi, du patrimoine de l'Ordre; de ce fait, ils ne euvent être sous-estimés et on ne saurait les déclarer périmés. Iais leur raison d'être est essentiellement de servir un idéal. Le our donc où, en raison des circonstances, ils cessent d'être le- iers pour devenir difficultés ou obstacles, il convient non de les upprimer, mais de les réviser pour les adapter de nouveau à leur n. Le principe doit demeurer, mais sa forme est d'autant plus ujette à modifications qu'elle est plus extériorisée, plus matéria- sée, si l'on peut ainsi s'exprimer.

Le Carmel, comme il a été dit plus haut, a ses moyens propres e perfection parmi lesquels le principal, en ce qui concerne extérieur, est sans doute la vie de retraite en cellule. Il faut onc la maintenir dans une mesure aussi large que possible sans u'il soit pour autant nécessaire de vivre retranché du monde ar la grande clôture. Il faut surtout que, de ce climat érémitique ui est le sien, l'âme carmélitaine garde la nostalgie.

Vie de pénitence aussi. Supprimer purement et simplement les ûnes et les veilles du grand Ordre aboutirait à une mitigation l'on risquerait d'affadir, d'énerver la vie religieuse. C'est ici ue la vie apostolique apporte une très large compensation aux oncessions que l'on a pu faire sur le terrain de l'austérité. Il ut avoir pratiqué l'apostolat — sous une forme ou une autre —

pour savoir à quelle sévère ascèse, même corporelle, il oblige, à quels renoncements, à quel oubli de soi. Inutile d'y insister.

Il y a encore le souci des âmes qui taraude constamment l'apôtre. Bien loin qu'il affaiblisse en lui l'amour de l'oraison, il lui en fait comme toucher du doigt l'impérieuse, l'absolue nécessité.

Ainsi, comme le remarque saint Thomas, « ceux qui sont plus aptes à la vie contemplative peuvent néanmoins subir les exercices de la vie active pour y trouver un surcroît de préparation à la vie contemplative [5] ».

A une condition toutefois : que l'on veille dans la pratique à maintenir la subordination de l'action à la contemplation; que l'on sauvegarde à tout prix, sans jamais le laisser grignoter par les œuvres, le temps consacré à l'oraison ou à l'office divin. C'est affaire de prévoyance, d'organisation précise du côté de l'autorité et de générosité de la part des religieuses.

Il faut enfin que les œuvres visent, à travers les activités les plus diverses, à mettre les âmes en contact avec Dieu par la connaissance et l'amour, à leur communiquer le sens et le besoin de la prière contemplative. C'est là, du reste, répondre à l'une des plus urgentes nécessités de notre époque; le cardinal Suhard le rappelait dans sa lettre pastorale sur « Le Sens de Dieu ». Il avait su lui-même « prononcer le mot qui délivre : retour à la contemplation », et cela pour toute âme chrétienne.

Le champ reste donc largement ouvert à l'apostolat, y compris l'apostolat missionnaire. Il est cependant certaines formes d'action qui seraient difficilement conciliables, semble-t-il, avec les exigences que nous avons rappelées. On ne voit pas très bien, par exemple, une carmélite allant travailler en usine, bien que, *in abstracto*, la chose ne paraisse pas absolument impossible.

Il était normal que les tendances et les besoins que nous venons de dire trouvent leur réalisation concrète dans de nouvelles formules de vie religieuse carmélitaine. Le Carmel Saint-Joseph, assez souvent appelé — improprement — Carmel Apostolique, est l'une d'entre elles.

---

5. Saint Thomas, IIa-IIae, q. 182, a. 4, ad 3um.

Cette congrégation de droit pontifical a reçu l'approbation définitive de l'Église en 1936. Sa législation emprunte, dans toute la mesure du possible, le texte des Constitutions que sainte Thérèse élabora avec le P. Gratien et saint Jean de la Croix et qui furent données aux Carmes Déchaussés au Chapitre d'Alcala. La forme mixte de l'institut est ainsi précisée : « La congrégation... se propose un double but de contemplation et d'action, mais en donnant à l'esprit de contemplation la plus grande part. Son but général est de procurer la gloire de Dieu et la sanctification de ses membres par l'observance des vœux simples d'obéissance, chasteté, pauvreté, de la Règle des Carmes Déchaussés et des présentes Constitutions.

« Son but spécial est de se dévouer à la formation morale des jeunes filles par des œuvres de retraites carmélitaines, et à l'éducation chrétienne des enfants par des œuvres de zèle (patronages, ouvroirs, catéchismes, orphelinats, écoles ménagères). Les religieuses pourront dans ce but fonder dans les pays de mission des communautés avec annexes pour écoles, dispensaires, orphelinats et autres œuvres nécessaires à la mission, mais ne s'opposant en rien à la vie prescrite par les Constitutions. »

La vie contemplative est assurée par trois quarts d'heure d'oraison matin et soir et la psalmodie au chœur du Bréviaire romain avec le propre de l'Ordre. On a adopté le chant grégorien pour l'office et la messe aux jours de fête.

La demi-clôture, le travail en cellule maintiennent l'atmosphère de recueillement nécessaire.

Jeûnes, veilles et abstinence ont été réduits, étant compensés, comme on l'a dit plus haut, par le labeur de l'apostolat.

La congrégation, dont la maison généralice est à Saint-Martin-Belle-Roche (Saône-et-Loire), compte vingt-deux maisons, dont neuf en pays de mission : Proche-Orient, Maroc et Congo belge.

* * *

Chroniques

LA THÉOLOGIE ET LES LAICS

Quelles qu'en soient les causes et les valeurs diverses, le fait existe : depuis cinq ou six ans se sont multipliés en France et en Belgique ce que l'on appelle les « cours ». Inaugurés à Paris en 1941 au couvent des Dominicains de Saint-Jacques, ils ont connu rapidement succès et imitateurs. A côté des *cours Saint-Jacques* on a vu les *cours Albert-le-Grand* chez les Dominicains de l'autre rive, les *cours de l'École d'Oraison carmélitaine* organisés par les Pères Carmes et dont les Éditions du Seuil ont publié déjà des témoignages de valeur dans *La Vigne du Carmel*, les *cours Saint-Bonaventure* des Franciscains, les *cours de l'Institut Catholique*, les *cours des Dominicains de Bruxelles*, ceux de *l'Institut supérieur de Sciences religieuses* de Liége, etc. Aujourd'hui, les *cours Saint-Jacques* ont quitté le trop modeste couvent des Prêcheurs et se donnent dans la grande salle des Sociétés savantes en plein carre four des écoles et des faculté étudiants et laïcs de toute prov nance y viennent si nombreu que certains cours sur la foi, d P. Carré, par exemple, doivent donner trois fois. Quant à l'In titut Catholique, il s'est depu peu enrichi d'un *Institut d'étu des spirituelles* qui attire jeune prêtres, séminaristes, religieuse et laïcs.

Pour prendre toute la mesu du mouvement que nous voulo décrire, il ne faut pas mentio ner que les cours, bien que ceu ci en soient l'expression la plu nette. Il faut penser aussi à l'ac tivité intellectuelle qui gravit autour du Centre catholique d Intellectuels français et qui, so au *Cloître Saint-Séverin*, soit a foyer des étudiants, rue Madame soit dans l'amphithéâtre de l Sorbonne, soit dans la crypte d Sainte-Odile, groupe un nombr imposant de laïcs qui ne sont pa

ulement des professeurs. Il faut nser aux conférences organisées ar le *Cercle Richelieu*, aux cours e religion des Hautes-Études ui attirent une élite qui n'est as petite sur des sujets pour- nt très spécialisés. Il faut onsidérer les nombreux cercles, omme, par exemple, le *Cercle aint-Jean-Baptiste*, les salons pri- és où s'organisent régulièrement es conférences, les sessions de ouvements, de religieuses, etc. t enfin, pour mémoire, les pro- rammes maintenant si nette- ent définis que les mouvements 'Action catholique, de la Route, u Scoutisme, imposent à leurs embres.

La caractéristique des « cours » t leur sérieux et leur conti- uité. Ce ne sont plus des « con- rences » que l'on va suivre par obisme ou par éclectisme. On y inscrit pour un sujet déter- iné et pour la « série » qu'il mporte. On y prend des notes mme en classe.

Aussi faut-il retenir ce que ces urs aujourd'hui manifestent : ne élite de plus en plus nom- reuse désire être instruite de sa i. Non pas être exhortée, en- uragée, non pas entendre un xcellent sermon de dix mi- utes, mais être instruite, à n cours qui soit un cours et ui utilise systématiquement les chniques d'un cours : pré- ntant le sujet traité, mon- ant les difficultés, donnant la bliographie, avançant lentement avec une clarté et une sûreté telles que l'auditeur puisse se dire si- non en possession du sujet, du moins initié, et convenablement outillé pour l'étudier lui-même. Le mouvement d'émancipation du laïcat qui s'était déjà exprimé en un certain sens dans l'Action ca- tholique prend ici une dimension nouvelle : celle de la culture. On voit des laïcs de plus en plus nombreux dont les connaissan- ces théologiques en certains do- maines n'ont rien à envier à cel- les des clercs. Ils ont acquis une compétence publique.

Cette émancipation culturelle se manifeste d'ailleurs à d'autres signes. Malgré la crise qui pèse sur l'édition et le journalisme, avons- nous eu jamais une presse catho- lique aussi féconde et d'aussi belle qualité ? *Témoignage chré- tien*, *La Vie catholique illustrée*, *France-Magazine*, dont les équi- pes rédactionnelles sont en ma- jorité laïques, sont des hebdoma- daires de fort tirage qui n'avaient pas d'analogue avant guerre. *Sept* ou *Temps présent* ensuite, mal- gré leur succès, tiraient moins que *Témoignage chrétien* aujourd'hui. Aucun illustré mensuel n'était comparable en qualité doctrinale et en tirage avec ce qu'est au- jourd'hui, par exemple, *Fêtes et Saisons* dont la moindre livraison tourne autour des 100.000. Et je ne parle pas des livres et des col- lections.

Si nous comparons ce qui se fait et se donne actuellement avec

les publications et même les conférences du siècle dernier, on n'aura aucune peine dans l'ensemble à plaider en faveur des années de ce milieu de siècle. La différence est telle qu'à part de rarissimes exceptions, les catholiques de notre génération ne « peuvent » plus lire les « livres de piété » de leurs grands ou arrière-grands-parents. Ils entrent au contraire de plain-pied dans les écrits des Pères de l'Église ou dans les vieux textes monastiques, ou même dans une certaine théologie médiévale, ce qui montre la vraie signification du jugement porté sur le siècle passé. Peut-être faudrait-il même en dire autant, en matière de piété, des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Si beau que soit le renouveau culturel de ces dernières années, il y a cependant une ombre au tableau.

La connaissance de foi est en progrès chez beaucoup, avons-nous dit. Mais « beaucoup » ne représente encore qu'une élite. La masse des fidèles ne suit pas ces cours. L'enfance, la jeunesse des lycées et collèges, ne semble pas mieux instruite — ce serait peut-être le contraire qui est vrai — qu'au siècle dernier. Enfin, malgré des initiatives fort intéressantes, soit à l'intérieur d'une congrégation, soit dans un diocèse, soit dans une des quelques *Unions* de religieuses en France, le succès de certaines révélations particulières ou de certains livr de piété d'un sentimentalisn affligeant montre bien que mouvement d'émancipation cu turelle dont nous parlons n'a p encore franchi la clôture de bea coup de couvents. Cela reste po la vie spirituelle de beaucoup religieuses un handicap d'auta plus regrettable qu'elles sont d passées dans leurs connaissanc de foi par certaines de leu sœurs du siècle.

Aussi y a-t-il lieu, en term nant, de définir la zone et l moyens d'influence de ce mouv ment d'émancipation culturel du laïcat. Ce mouvement, ind niable, touche une élite. Et l'atteint par un enseignement c type scolaire : les cours; et mên d'un type scolaire assez fort, puis qu'il s'agit de cours pour adulte et en partie pour étudiants d facultés. La masse n'a pas le lo sir de suivre ces cours; elle n'e a pas la formation nécessair et elle n'en a pas le goût. Rie ne servirait de transporter ce cours dans les églises, où ils n'or guère leur place et où ils n'att reraient probablement pas un autre clientèle.

Que manque-t-il alors ? Il ma que un enseignement « popu laire », adapté au peuple san culture (profane). Car il n'est pa normal que l'ignorance religieus des pauvres se généralise tandi que se développe ce mouvemer culturel dans l'élite.

Or il y a — ou il y eut — tr

tionnellement dans l'Église un
pe d'enseignement tout à fait
opulaire : l'image, le geste, le
ant, la célébration commune
la participation active de tous
tenaient une place importante
côté ou autour des homélies et
plications de rites. La catéchèse,
est-à-dire l'initiation chrétienne
la préparation des adultes au
ptême, se faisait sur ce type.
s catéchèses mystagogiques de
int Cyrille ne sont pas autre
ose que des explications des ri-
s sacrés qui se donnaient au
urs de la célébration. La messe
le-même, encore qu'elle soit
en autre chose qu'un simple
seignement, comporte *aussi* ce
pe d'enseignement. Lorsque les
res du Concile de Trente, pour
s raisons qui tenaient surtout
climat de la « Réforme », jugè-
nt bon de maintenir la litur-
e en langue latine, ils insistè-
nt pour qu'en même temps
s fidèles ne cessassent pas d'être
struits :

Bien que la messe contienne un
and enseignement pour le peuple
dèle, les Pères du Concile n'ont
urtant pas jugé expédient l'usage
néral de la langue vulgaire dans sa
lébration. Chaque Église conservera
nc son usage ancien, approuvé de
Église romaine, mère et maîtresse
toutes les Églises. Mais, craignant
e les brebis du Christ ne souffrent
faim et que les enfants réclament
pain sans trouver personne pour
leur rompre, le saint Concile ordonne aux pasteurs et à tous ceux qui ont la charge des âmes, d'expliquer souvent, par eux-mêmes ou par d'autres, au cours de la célébration de la messe, principalement les dimanches et les fêtes, quelqu'une de ses lectures et d'y éclairer le sens de l'un ou l'autre des rites de ce sacrifice très saint [1].

Là où ces « explications » ne sont plus données, nos rites sont bientôt réduits à être protocoles extérieurs, sans âme, et le peuple en vient à honorer Dieu des lèvres — voire d'une simple présence corporelle — tandis que son cœur est loin de Dieu. Il faut au peuple fidèle un enseignement populaire, fondé authentiquement, et non artificiellement, sur le cadre, le geste, le symbole compris de tous; exprimé et vécu par l'assemblée chrétienne tout entière; clairement présenté par le pasteur des brebis.

N'est-il pas vrai que si nous assistons aujourd'hui à une magnifique mise en valeur de la théologie sur tous les plans, si l'élite de nos laïcs entre elle-même dans la connaissance théologique grâce aux « cours » qui lui sont donnés, nous ne voyons que peu de symptômes d'un renouveau doctrinal vraiment populaire ?

Fr. A.-M. Henry, O. P.

1. D. B. 946. Traduction Martimort, *La Maison-Dieu*, n° 11, p. 128.

A travers les revues

UNITÉ ET PARDON

Dans son message de Noël qui ouvre l'année jubilaire, le Saint-Père invite le monde entier à faire de cette année une « année de retour » et une « année de pardon ». Cette double intention a guidé, ce mois-ci, notre choix dans les revues.

Voici d'abord en quels termes le Saint-Père souhaite le retour de nos frères séparés :

Oh! si cette année sainte pouvait saluer aussi le retour vraiment grand et attendu depuis des siècles de nombreux croyants en Jésus-Christ, séparés de l'unique Église véritable pour divers motifs! Avec des gémissements indicibles, l'Esprit qui est dans le cœur des hommes de bien élève aujourd'hui comme le cri d'imploration la prière même du Seigneur : « Qu'ils soient Un! »

Justement soucieux de l'audace avec laquelle se meut le front unique de l'athéisme militant, les hommes expriment aujourd'hui à haute voix ce qu'ils se demandaient depuis longtemps : « Pourquoi encore des séparations ? Pourquoi encore des schismes ? A quand l'union concordante de toutes les forces de l'Esprit et de l'Amour ? »

Si d'autres fois est partie du Saint-Siège l'invitation à l'unité, en cette occasion Nous la répétons, plus chaude et plus paternelle, Nous sentant poussé par les invocations et les supplications de tant et de tant de croyants répandus sur toute la terre qui après les tragiques et déplorables événements soufferts, tournent les yeux vers le Saint-Siège comme vers l'ancre de salut du monde entier. Pour tous les adorateurs du Christ, sans exclure ceux qui donnent une sincère mais vaine attente l'accord comme promis dans les prédications des Prophètes mais n'est encore venu, Nous ouvrons la Porte sainte et, devenu le Père de tous par un inscrutable dessein de Jésus Rédempteur, Nous ouvrons aussi à tous nos bras et notre cœur (texte dans *Témoignage chrétien*, 30 décembre 1949).

Répondant à l'appel du pape comme aussi aux invitations de la *Semaine de l'Unité*, les prières pour la réunion n'ont pas ma

é en ce mois de janvier. Et
:c les prières se sont prolon-
:s dans les conférences, les ren-
ıtres, les livres et les revues,
méditation du mystère de
nité et la confrontation des
:trines.

L'éditorial du bulletin *Vers nité chrétienne* de novembre 19 présente l'aspect moral du blème et nous invite à un men de conscience. Il y a en et, déclare-t-il, une morale du nportement collectif comme il une morale du comportement lividuel. Lorsqu'elle entre en ıtact avec d'autres collectivi-, la collectivité a des devoirs emplir, des vertus à respecter, conseils évangéliques à met- en pratique, même si, finale- nt, devoirs, vertus, conseils ne sont pas attribués de la même nière qu'aux individus. Or,

t au ciel qu'entre les confes- ns chrétiennes, la simple morale urelle ait toujours été sauvée! e dire des préceptes et à plus le raison des conseils évangéli- es! Comment, par exemple, ne entendre sans rougir cette pa- : *Si tu es à offrir ton présent à tel, et que là tu te souviennes ton frère a quelque chose con- toi, laisse là ton présent au pied l'autel et va d'abord te réconci- avec ton frère; alors seulement reviendras offrir ton présent* , 5, 23-24). Certes, pour les grou- pas plus que pour les individus e s'agit de faire de ces préceptes application simpliste, d'autant la notion de groupe appliquée à l'ensemble d'une confession chrétienne recouvre une réalité singulièrement complexe; c'est pourquoi nous avons dès l'abord fait appel au travail du théologien. Mais n'en avons-nous pas dit assez pour faire comprendre l'importance de l'examen auquel nous sommes conviés par l'Esprit de Dieu ?

Voilà un examen de conscience difficile à faire. Ce n'est pas une raison pour nous y dérober. Peut-être sommes-nous coupables de quelque chose, ne serait-ce que d'accepter pour notre compte une attitude d'esprit non chrétienne généralement partagée par l'ensemble de la chrétienté dont nous faisons partie ? Comment, par exemple, ne pas considérer sans rougir encore que, même s'ils ne sont pas catholiques romains, ce sont des chrétiens — ou au moins des hommes d'un peuple qui s'est déclaré déjà officiellement chrétien — qui ont récemment imposé au Japon cette « loi pour la limitation des naissances » qui « légalise la stérilisation obligatoire et l'interruption volontaire de la grossesse » (*Osservatore Romano*, éd. franç., 16 décembre 1949). Si les États-Unis portent la honte d'une telle loi, tous les chrétiens, s'ils ne réagissaient pas, n'auraient-ils pas à en partager la responsabilité devant ceux que la mission japonaise s'efforce d'atteindre ?

Sans aller jusqu'aux pays du Soleil Levant, en France aussi nous avons un « témoignage de

vie » (comme l'on s'exprime dans l'Action catholique) à porter. Chaque jour, en effet, écrit Mgr Chappoulie,

> sont plus nombreux parmi nous garçons et filles venus de ces pays d'outre-mer qui sont pour nous, catholiques, des terres de mission : étudiants noirs de l'Afrique française, avides d'apprendre en une génération ce que nous avons mis, nous autres, des siècles à acquérir; étudiants vietnamiens et chinois, discrets et appliqués, férus de culture et de diplômes. Avec ces jeunes hommes et ces jeunes filles installés parmi nous, Paris missionnaire se découvre un rôle nouveau : prendre en main l'initiation chrétienne de ces jeunes qui, demain, revenus chez eux, nantis de titres universitaires, constitueront l'élite ou les cadres de la société africaine, chinoise ou vietnamienne (*La Croix*, 8 décembre 1949).

Le défilé de nations que croise sans arrêt l'étudiant français le force à prendre une responsabilité mondiale. Demain, ce garçon, cette fille, retourneront en Afrique ou en Asie. Les titres qu'ils se sont acquis donneront au témoignage de leur foi vis-à-vis de leurs compatriotes une valeur accrue. Ou au contraire, s'ils quittent notre pays « n'ayant plus au cœur, pour l'Église catholique, que suspicion ou mépris », quel drame pour leur chrétienté natale! C'est aux Français qu'il appartient, en les accueillant comme des frères, de leur montrer le Christ. *J'étais étranger et vous m'avez recueilli* (Mt., 25, 35).

Le même examen de conscien[ce] s'impose — il va sans dire — v[is] à-vis de nos frères séparés [du] protestantisme. Ne nous arriv[ons]-t-il pas d'être pharisiens? De no[us] enorgueillir de posséder la véri[té] à la manière dont les Juifs [se] glorifiaient d'être enfants d'Ab[ra]ham (Mt.. 3, 9) ?

Dans *La Revue Nouvelle* (15 d[é]cembre 1949), le P. Hamer, pr[e]nant occasion de ce qui a été éc[rit] sur la condition faite par l[es] catholiques espagnols aux pr[o]testants de ce pays, engage [un] nouveau *Dialogue sans polém[i]que* avec M. le pasteur Dum[as] qui donnait récemment dans *Ve[ni] bum caro* de *simples explicatio[ns] aux catholiques*. La question [est] de savoir si on peut allier la f[oi] en une *vérité* objective avec [la] *liberté* de croire. M. Dumas pen[se] que l'Église catholique, poss[é]dant la vérité et se disant infa[il]lible, se doit d'être intolérant[e]. Il lui faut user de « tous l[es] moyens dont elle peut disposer [...] pour éviter aux hommes l'égar[e]ment. Le P. Hamer, reprenant [...] l'argumentation du P. Conga[r] répond que pour nous catho[li]ques « la valeur suprême n'e[st] pas la liberté comme faculté [de] faire n'importe quoi, mais [le] bien, la vérité ». Peut-être fa[u]drait-il préciser ici que l'attach[e]ment à la Vérité comporte lu[i] même le respect de cette liber[té]

laquelle Dieu, Objet de notre
i, a voulu créer l'homme. Une
i qui pour se transmettre ne
specterait pas la liberté d'au-
ui serait-elle conséquente avec
le-même ?

Mais précisément, répond le
rte-parole du « chrétien into-
rant », est-ce respecter la con-
ience d'autrui que de la laisser
tromper ? Ne doit-on pas lui
nir en aide et la redresser,
ur la vérité et pour le bien ?
oyez plutôt l'histoire : l'Inqui-
ion, les tribunaux ecclésiasti-
es et toutes les mesures prises
r les chrétientés du moyen
e contre les hérétiques. Qu'en
nsent les chrétiens d'aujour-
hui ? A cette objection, le P. Ha-
er pense pouvoir répondre (et
us ne le contredirons pas) :

L'homme a changé. Il s'est passé
ns nos pays comme dans tout
)ccident une évolution de la psy-
ologie humaine et ce processus
réellement irréversible. L'homme
pris conscience de sa liberté et des
sponsabilités qu'elle lui impose, il
pris personnellement en main les
oix majeurs qui décident de sa
stinée. Cette évolution est nor-
ale, elle est une maturation de
personnalité.

Ainsi l'enfant, tant qu'il est
ineur, est-il au pouvoir de ses
rents; et ceux-ci ont le devoir
éduquer sa liberté, de la met-
e en garde contre l'erreur qu'il
sait pas voir ou contre le mal
nt il ignore la puissance no-
ve. Mais lorsqu'il est devenu majeur, lorsqu'il a pris conscience de son autonomie, au nom de quoi acceptera-t-il de soumettre à un autre ce qu'il a de plus précieux en son cœur : sa croyance et sa liberté de jugement ? Au nom de quoi, sinon justement au nom de cette lumière intérieure qui lui permet de « se conduire » lui-même et qui est le guide de sa liberté ? L'homme ne peut faire un acte libre sans un minimum de lumière intérieure. A plus forte raison ne peut-il adhérer librement à la Vérité qui le dépasse, ou se renoncer librement, sans le secours d'une lumière — de cette Lumière qui est venue *habiter parmi nous* (In., I, 14). On ne fera pas plier la volonté du païen si on ne commence, avec l'aide de Dieu, par éclairer son intelligence et par respecter sa personne et sa liberté.

Et s'il est vrai que l'homme est devenu majeur et exige le respect de sa liberté, les reproches que catholiques et protestants s'adressent aujourd'hui (les protestants rappellent la mentalité, d'ailleurs vivement combattue par l'épiscopat, de la chrétienté actuelle d'Espagne; les catholiques montrent la situation concrète des catholiques en Suède; l'intolérance légale de certains pays : défense de manifestations extérieures, interdiction de l'habit ecclésiastique, accès aux premières fonctions publiques fermé aux catholiques, etc.), ne ressemblent-ils pas à des

disputes d'enfants « retardés », dépassés par les événements et par leur propre génération ? Ils ne voient pas qu'à côté d'eux, « dans les pays de l'Est comme la Hongrie ou la Bulgarie », les uns et les autres, les catholiques comme les protestants, « se retrouvent fréquemment dans les mêmes prisons ».

N'ayant pas la place de présenter ici toutes les études publiées ces derniers temps sur la question de l'Unité (citons simplement l'article suggestif de Dom Gribomont : *Du sacrement de l'Église et de ses réalisations imparfaites*, paru dans la dernière livraison d'*Irénikon*, 4e trimestre 1949), tournons-nous pour finir vers d'autres frères séparés que le Saint-Père nomme à la fin de son Invitation à l'Unité : « Ceux qui, dans une sincère mais vaine attente, l'adorent comme promis dans les prédications des prophètes, mais non encore venu. » Ici aussi, l'inquiétude des chrétiens séparés de leurs premiers frères ne laisse pas d'engendrer en eux la prière, la supplication fervente et la recherche passionnée de la Vérité là où, entre nos deux confessions, elle n'est pas encore claire.

Bien qu'il n'aborde pas de front la question des rapports entre Israël et les chrétiens, l'article que le P. de Ménasce intitule *Le problème religieux de l'État d'Israël* (*Cahiers sioniens*, 1er août 1949) nous apporte les éléments d'une méditation fé conde.

Après avoir analysé les origine diverses et mêlées du sionisme le P. de Ménasce se place devan le fait, aujourd'hui accompli, d nouvel État constitué, et se de mande quelle sera l'attitude de sympathisants du sionisme qu sont citoyens d'autres États. N risquent-ils pas de se trouver e conflit avec leur loyalisme natio nal ? — On a vu des Japonais ou des Allemands établis au États-Unis et qui ont pris le armes contre leur pays d'origin pour servir fidèlement leur patri d'adoption. On a vu des commu nistes aimer leur patrie et vou loir en même temps pour elle l'installation d'un régime qui ne pouvait être obtenu que par une victoire militaire de l'U. R. S. S On a vu des Allemands antinazi compter sur la défaite de leu pays pour la suppression de so régime de tyrannie. Tous ces ca ne sont donc pas chimériques Mais ils peuvent s'explique parce qu'

une solidarité d'ordre spirituel où doctrinal l'emporte, pour autan qu'elle représente un absolu, quas intemporel, en tout cas universel sur toute solidarité nationale d'or dre purement temporel.

Mais en Israël ? Comment distinguer entre le temporel e le spirituel ? Israël est un peupl (peuple saint, peuple élu, peupl

rêtre), non une Église. Que de-
endra dans l'État israélien le
idaïsme, comme religion, comme
i ou comme loi religieuse ?
uelle figure, ancienne ou neuve,
nouvel État va-t-il donner à
peuple ? Et d'abord est-il vrai
ue la vie sociale y continuera
'être informée par la vie reli-
ieuse ?

Jusqu'ici l'observance publique de
usage religieux était une affaire de
ct. On évitait de fumer dans la rue
samedi comme on évitait de par-
r yiddish tout haut dans les cafés.
ns doute appliquait-on le droit
ligieux matrimonial et successoral,
ais c'était parce que la puissance
andataire, héritière des vieilles tra-
tions musulmanes, respectait le sta-
t personnel des habitants du terri-
ire ; chacun ressortissait à la juri-
ction de la « communauté reli-
euse » à laquelle il était censé
ppartenir. Qu'en sera-t-il désormais
es Israéliens qui déclareraient n'ap-
rtenir à aucune religion ? Verra-
on apparaître un droit laïque qui
ajouterait aux droits religieux juif,
rétien et musulman actuellement
n vigueur ?

De fait, nous voyons poindre
eux tendances dont la conciliа-
on sera difficile : l'une est l'at-
chement des « orthodoxes » à
pratique religieuse (dont on
e peut passer sous silence l'in-
dence sociale et politique) et
autre est l'indifférentisme pro-
re à la plupart des États moder-
es. C'est ainsi que le nouvel
at a garanti « l'égalité des
roits civils et politiques à tous
les citoyens, sans considération de race, de religion, de langue ou de sexe » — Égalité ? Mais la tradition juive n'admettait pas qu'un non-Juif « ait autorité en Israël ».

Vers quelle sorte de compromis s'engagera alors l'État israëlien ? Le « libéralisme » croit avoir tout à gagner avec le temps, mais saura-t-il se préserver d'un extrémisme allant jusqu'à l'athéisme doctrinal ou militant ? Les « orthodoxes » s'obstinent dans leur archaïsme juridique, mais ils ont tout à y perdre, et ils s'aliènent encore « bien des âmes en quête de foi, et de foi juive ». Hanté par ces « masses, surtout de jeunes, entièrement détachées de toute pratique et de toute connaissance de leur religion » et auxquelles il faut présenter autre chose que des rites extérieurs et des observances cultuelles, Schalom Ben Chorin souhaite même pour Israël une « mission intérieure » en vue de la « conversion » des Israëliens, des juifs-païens, « pour faire d'eux les porteurs de l'héritage prophétique et de la tradition religieuse ».

Mais au terme ou au cours de la mission, vers quelle « religion » juive s'orientera Israël ?

On a parlé de reconstruire le Temple, de revaluer le sacerdoce, de reprendre les sacrifices. En bonne logique rien ne s'y oppose; mais il nous semble que le judaïsme israélien, tout en retrouvant le sens des fêtes commémoratives de l'Ancien Testament, et, par elles, une com-

munion plus intime avec les patriarches et les prophètes, répugnera à une application stricte des vieux codes sacrificiels. A la liturgie du Temple, il préférera sans doute celle de la Synagogue, moins « matérielle ». Mais ce choix, même implicite, même si les responsables s'imaginent entériner sans plus une tradition bien établie (mais qui est en réalité le résultat d'un accident, d'une circonstance tout extérieure) sera peut-être la plus profonde transformation que le judaïsme aura subie au cours de son histoire. Allons plus loin et risquons un pronostic : la réalisation temporelle de la prière d'Israël pour le retour à Jérusalem ne va-t-elle pas ôter à cette prière sa valeur cultuelle, et le centre de gravité de la piété, même la plus populaire, la moins ésotérique, ne va-t-il pas se reporter avec d'autant plus d'intensité sur l'attente du Messie ? Ainsi on verra le culte d'Israël s'intérioriser comme officiellement, et, d'autre part, son espérance se spiritualiser au moment même où la religion acquiert plus d'efficace terrestre et la vie juive plus de liberté d'action.

Ainsi « l'État israëlien » signifierait une intériorisation du culte, un passage des observances rituelles extérieures à une religion qui soit davantage en esprit et en vérité, et une spiritualisation de l'espérance temporelle et terrestre d'Israël. Pouvons-nous, nous chrétiens, rester insensibles à ce pronostic ?

Après l'appel à l'Unité, l'invitation au pardon. Le pape voudrait que cette année sainte vienne conseiller à tous « la dou[ceur], l'indulgence et le pardo[n] d'hommes à hommes ».

Quand en des temps récents, pr[e]nant pour motif une guerre ma[l]heureuse ou des fautes politiques, s[e] déchaînèrent des vagues de repré[s]sailles inconnues jusqu'alors dan[s] l'histoire au moins quant au nom[-]bre des victimes, Notre cœur fu[t] envahi d'une douleur amère, no[n] seulement pour le malheur qui mu[l]tipliait les malheurs et jetait dan[s] le deuil des milliers de familles innoc[en]tes, mais parce que nous voyions avec la plus grande afflic[-]tion le témoignage tragique qu[e] l'esprit chrétien était abandonn[é]. Qui veut être sincèrement chrétien doit savoir pardonner : *Serviteur mé[-]chant*, avertit la parabole évangé[-]lique, *ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon de ser[-]vitude, comme j'ai eu pitié de toi* (Mt., 18, 32, 33) (*Témoignage chré[-]tien*, art. cité).

Là encore les chrétiens ont un « témoignage de vie » à apporte[r] s'ils veulent entendre un jour l[a] parole du Christ : *J'étais en pri[-]son et vous êtes venus à mo[i]* (Mt., 25, 36). Beaucoup ont déjà fait quelque chose, et un groupe[-]ment est né qui s'appelle *Frater[-]nité Notre-Dame de la Merci*, e[t] dont j'ai sous les yeux le *Bulle[-]tin mensuel* de décembre 1949. La *Fraternité*, qui « n'a aucu[n] caractère ni obédience politi[-]ques », se propose, selon se[s] statuts,

de grouper le plus grand nombre d[e]

rançais et de Françaises pour une roisade de prière et d'action en fa- ur des dizaines de millions de pri- nniers politiques du monde entier in que l'angoisse des cruautés con- ntrationnaires reste la hantise des nsciences chrétiennes, avec la con- ction que cette plaie hideuse, mme celle de la guerre ne sau- it être guérie que par beaucoup l'amour — un amour qui ne se paie as de paroles.

Le bulletin de décembre pré- se que le monde compte aujour- 'hui de trente à quarante mil- ons de prisonniers politiques. t l'on sait par des enquê- s récentes que ces chiffres, hélas ! ne sont certainement pas exagérés.

Comment les chrétiens reste- raient-ils indifférents à une telle œuvre ? Ils pourront au moins s'associer au mouvement de prières suscité par la *Fraternité*, reprendre en eux-mêmes l'invocation que disent chaque soir les membres : « Notre-Dame de la Merci, soulagez et libérez les prisonniers du monde entier », et intensifier le mouvement de réprobation contre les abus les plus criants du pouvoir.

A.-M. H.

REVUES DE LANGUE ALLEMANDE

Théologie et sainteté
Pour une revision de la scolastique

Sous ce titre flamboyant que ous traduisons littéralement, le Hans Urs von Balthasar pro- se dans la revue *Frankfurter efte, Zeitschrift für Kultur und olitik* (avril 1949, pp. 311-323), rigée par Eugen Kogon, une ouvelle orientation de la théo- gie, appelée par d'amples et pides vues historiques.

L'auteur est frappé par le fait que depuis l'époque de la haute olastique il n'y a plus de saints héologiens ». Jusqu'à l'époque de la haute scolastique, les grands saints étaient aussi de grands dogmaticiens. On était beaucoup plus conscient de cette exigence de la vérité révélée qui demande à la théorie de se manifester dans la pratique, au savoir de se vérifier dans l'action. L'auteur s'appuie sur les célèbres textes de saint Jean : « Et voici par quoi nous savons que nous le connaissons : si nous gardons ses commandements. Celui qui dit le connaître et ne garde pas ses commande-

ments est un menteur, et la vérité n'est point en lui (1 Jn, 2, 2-4); « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour » (1 Jn, 4, 8).

Dans les perspectives de la révélation, l'Incarnation est le critère de « toute vérité réelle »; celle-ci doit toujours s'incarner dans une action, dans une « marche ». Cette unité du savoir et de la vie se révèle dans une fonction qui consiste à enseigner et à paître l'Église. « Nous ne nous étonnons donc point que, dans les premiers siècles, l'union personnelle, non seulement de l'érudition et de la sainteté, mais formellement de l'enseignement et de la charge pastorale (dans le sens de l'Épître aux Éph., 4, et de la 1 Cor., 12), soit la normalité. » La plupart des Pères de l'Église sont évêques, et ceux qui font exception témoignent du côté ascétique et monastique de l'unité dont on parle.

L'introduction de l'aristotélisme vient briser cet équilibre maintenu jusqu'au haut moyen âge. Toutes les démarches intellectuelles, qui auparavant partaient du cœur de la révélation, sont alors spécifiées. La vérité prend un aspect théorique. Sans doute le lien intime entre le vrai et le bien est maintenu dans l'unité de l'être, dont ils sont les propriétés transcendentales. Mais elles sont davantage considérées d'un point de vue anthropologique fondé sur la séparation de l'intelligence et de la volonté que d'un point de vue objectif, qui insiste sur l'inclusion réciproque, mieux sur l'identité de la vérité et de la bonté. (Le reproche « d'anthropologisme » oppose ici sans doute le point de vue humain de la scolastique au point de vue divin des Pères; car, dans les perspectives contemporaines, ce reproche fait à la scolastique serait à coup sûr inédit.)

En bref, un processus de rationalisation et de séparation s'instaure, que les grands maîtres comme Albert, Bonaventure, Thomas (nous suivons l'usage de l'auteur d'appeler les saints familièrement par leur prénom) éviteront de justesse par une inclusion organique d'un naturel enrichi dans le surnaturel; ils incarneront une dernière fois l'idéal unifié des Pères. Mais cet épanouissement n'éclate que pour annoncer un déclin. L'ère du théologien saint est close.

La pénétration de la philosophie mondaine au cœur de la théologie effarouche les grands saints qui s'en écartent. On voit naître bientôt, à côté de la dogmatique, une nouvelle science de la « vie chrétienne », qui, à partir de la mystique médiévale, trouve dans la *devotio moderna* son statut définitif.

On voit encore des docteurs de l'Église, mais ce ne sont plus des dogmaticiens. Jean de la Croix est un mystique, Canisius un vulgarisateur, et pas dans

l'ordre spéculatif, Bellarmin un controversiste et Alphonse de Liguori un moraliste. François de Sales, enfin, donne à la « spiritualité » son rang parmi les sciences ecclésiastiques.

Cette évolution à la longue sort tous ses fruits dans un ouvrage comme la *Métaphysique des saints* de Bremond, pour ne rien dire de son *Histoire littéraire du sentiment religieux*. L'enseignement ésotérique de « l'oraison pure » prend la place du contenu dogmatique.

La spiritualité et la mystique modernes ne sont plus une mystique objective au service de la révélation, comme celle de la Bible, mais une mystique subjective d'expérience et d'états psychologiques. La séparation entre les spirituels et les dogmaticiens est consommée. Ceux-ci abandonnent les saints à la spiritualité dont eux-mêmes ne s'occupent plus. Les spirituels, de leur côté, vivent de la Trinité de l'Évangile, mais ils ne s'y retrouvent plus dans l'entrelacs conceptuel des notions, des relations et des oppositions relatives, des propriétés et des attributs. On peut penser beaucoup de choses, mais toute pensée n'est pas fructueuse. On peut déduire à perte de vue, mais toute déduction n'est pas susceptible d'être incarnée dans « vie chrétienne » (p. 317).

Quel est le remède à cette situation ? C'est une forme de théologie, proposée par l'école d'Innsbrück (J. A. Jungmann, H. Rahner, Fr. Dander, Fr. Lakner), et qui est appelée théologie kérygmatique ou de la prédication (*Verkündigungstheologie*).

On ne peut plus, en effet, rien changer à cet écart entre une scolastique trop développée et la vie; d'autre part, la prédication actuelle de la révélation requiert une nouvelle structure théorique. On s'efforcera donc d'édifier, à côté de l'ancienne scolastique, et sans y toucher, une théologie plus neuve, secondaire et modeste, qui répond aux besoins immédiats du ministère. On pourrait même fonder cette double orientation de la théologie sur l'ontologie scolastique : la théologie du même nom sera une théologie de la vérité; la théologie kérygmatique, au contraire, prendra comme objet la bonté, c'est-à-dire la valorisation pratique de la vérité révélée en regard du ministère.

Quels seront les caractères de cette théologie? Surnaturelle dans sa structure et son élan, elle est attentive à la pensée contemporaine, qui surmonte le dualisme de la théorie et de la pratique, de l'esprit et de la vie, de l'idée et de l'existence, d'Apollon et de Dionysos (ce brusque rappel mythologique dans une théologie si près des sources étonne). Ensuite, une nouvelle signification est donnée à l'essence de la théologie. Son contenu sera la révélation elle-même. Le centre de la

dogmatique est le centre même de la révélation, c'est-à-dire le Christ. En lui tous les problèmes reçoivent leur solution concrète.

Une vraie théologie doit se proportionner étroitement à la révélation, ses articulations sont celles du donné révélé. Elle ne le traite pas d'un point de vue abstrait et formel, mais suit l'interpénétration des vérités divines les unes dans les autres et la réalité historique du développement du salut.

Ainsi se construit une théologie en laquelle il est possible de prier. Ce sera « *une théologie agenouillée* » et non « *une théologie assise* ». Par suite l'Église, dans son enseignement, manifestera ce qu'elle est : non une académie savante, mais une mère soucieuse de l'âme de ses enfants. Ainsi se rétablira l'unité entre la sainteté et la théologie.

Pour commenter adéquatement cet article, il faudrait en écrire plusieurs autres, car si l'auteur écrit avec vigueur et talent et avec une absence de conformisme qui est une marque de vitalité spirituelle, en raison de ces qualités mêmes l'éloquence et la « prédication » tiennent plus de place en son exposé que la précision. Le mode prophétique de l'article embrume plus qu'il ne les éclaire les différents problèmes auxquels l'auteur touche en passant.

La double évolution d'une théologie qui était devenue de plus en plus scolaire et se cantonnait e[n] des jeux formels que nulle ré[a]lité ne venait troubler et d'u[ne] spiritualité devenant de plus [en] plus étrangère à la dogmatique [a été maintes fois évoquée et appa[rt]ient en partie à l'histoire [ec]clésiastique.

On peut se demander si le r[e]mède que propose l'auteur, et q[ui] ne répond pas, nous semble-t-[il] exactement au problème qu[e] pose, ne porte pas en lui le germ[e] même de la déviation qu'il com[-]bat. La morale est tombée dan[s] la casuistique, précisément lor[s]qu'elle s'est séparée de la théol[o]gie spéculative. La piété a somb[é] dans un sentimentalisme navra[nt] pour la même raison. Il est [à] craindre qu'une théologie empir[i]que n'échoue tôt ou tard dan[s] la philosophie ou l'histoire re[li]gieuses, ou même dans l'él[o]quence. Imaginons-nous une thé[o]logie construite sur les sermon[s] des grands prédicateurs; on sa[it] ce que vaut une prédication qui [à] son tour s'abreuve à cette sourc[e]. Sans doute, on peut retourne[r] l'argument contre la théologie [et] l'accuser d'avoir abandonné l'am[-]plitude du donné divin et [la] main qu'elle devait éclairer.

Aussi, l'un et l'autre point d[e] vue doivent-il converger non ver[s] une nouvelle théologie, mais ver[s] une théologie toujours renouv[e]lée, consciente et fidèle à sa mi[s]sion. La solution réside probabl[e]ment dans une distinction d[es] fonctions ou d'instances de [la]

néologie qui respectent son unité ganique. Il est évident, en fet, qu'il ne peut y avoir qu'une néologie (nous ne disons pas un stème), comme il n'y a qu'une mière de foi. Mais si cette théogie est principalement spéculave, elle est aussi pratique, elle t toute ordonnée au *salut* de nomme et de l'univers. Chacun it que pour saint Thomas, et ir tout le monde, si Dieu se anifeste dans la foi comme vé absolue, il y apparaît aussi dissolublement comme le terme l'amour. Une distinction de ux théologies, fondées l'une sur vérité et l'autre sur la bonté, inconcevable (sinon comme ux systèmes de la même science éologique qui ont des différens d'accent, mais non comme ux sciences théologiques). Il a qu'une théologie qui est à fois spéculative et « kérygmaue ».

Mais il faut que cette théologie tombe pas dans les défauts 'on lui connaît et reste fidèle ce « réalisme de la foi qui de sa valeur mystique ».

Ceux qui la proposent ne s'endent d'ailleurs pas sur l'objet la méthode de la théologie kématique. Il s'agit habituellent d'une théologie systématiement organisée, immédiatent utilisable pour la prédican et intelligible aux non-ini. (il est hors de doute que cela ond aux vœux secrets ou forlés d'un grand nombre de professeurs, d'étudiants et de laïcs). Mais le même mot désigne encore la réflexion dans la foi sur la « proclamation de l'Évangile aux non-chrétiens ». Il s'agit alors d'une théologie de la *mission*, d'une théologie missionnaire qui recherche les principes, les moyens et la fin de l'apostolat aux non-chrétiens. (André Rétif, « Qu'est-ce que le kérygme ? » *Nouv. rev. théol.*, novembre 1949, pp. 910-922, donne une étude convaincante de la signification scripturaire du mot en ce dernier sens. On trouvera aussi dans cet article une bonne bibliographie de la question.) Sur le même problème, le P. A.-M. Hoffmann (« La relation contemporaine théologie-ministère », *Anima*, 1949, Heft 1, pp. 3-9) conclut à l'utilité de la théologie en sa forme traditionnelle pour le ministère en exprimant sa conviction que la théologie spéculative de la contingence (I, 44-46) traite de manière insurpassable le thème central de la philosophie existentielle. Le P. J. Hamer se livre à une excellente mise au point (« Théologie et prédication », *Évangéliser*, janvier 1950). Pour lui, « la théologie est l'instance critique de la prédication ». Elle reste *une* science spéculative, mais dont les développements techniques sont conditionnés par les nécessités vitales du salut.

A ces significations diverses, le P. von Balthasar ajoute l'identification de la théologie ké-

rygmatique à la théologie spirituelle, puisqu'il donne la première comme la solution des justes rapports entre la théologie et la sainteté. Or, à proprement parler, on l'a vu plus haut, ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans la théologie kérygmatique. On voit bien comment dans la perspective de l'auteur, une théologie à la fois théorique et concrète, à supposer qu'elle fût possible, pourrait être immédiatement règle d'action et objet de prédication. Il n'empêche que les deux choses restent distinctes. Certains mystères sont à prêcher qu'on ne peut pas immédiatement mettre en action, sinon de manière indirecte.

On se demande si, au fond de cette recherche d'une saisie unifiée de la réalité — esprit et vie, Apollon et Dionysos —, il n'y a pas un oubli de l'irrémédiable condition de l'esprit humain, à laquelle même l'intuition ne remédie pas. Car si l'intuition est plus unifiante, elle perd en clarté et en lumière intellectuelles ce qu'elle gagne en profondeur et en réalisme. Dans la contemplation, spécialement, l'intuition est obscure. On pourrait dire, en un certain sens, qu'elle est « vie », mais qu'elle n'est pas « esprit ». Elle suppose ou attend toujours une connaissance analytique qui explicite ce dont elle s'empare dans la nuit.

Que la sainteté doive être une source de théologie, et que celle-ci, à son tour, porte en elle u exigence de prière et d'action, q en doute ?

Mais pour pouvoir donner u véritable réponse à sa questi l'auteur aurait dû la divis S'agit-il de savoir si la vie sp tuelle peut devenir une sour un « lieu », et influencer l'éd cation de la théologie ? Un th logien « ancien » comme sa Thomas l'admet explicitement, le P. Marin-Sola, dans son li sur l'évolution homogène dogme catholique, a consacré chapitre à l'influence de l'ex rience religieuse ou, si l'on ve de la connaissance affective de foi, sur le développement dogme lui-même. Autre questi est-il possible de constituer u théologie spirituelle comme tell Les théologiens se partagent, c tains l'accordent (Maritain, monnyer), d'autres le nient (J man). Le P. Régamey, tout se prononçant pour la négative écrit ici même des articles (*Su plément*, décembre 1938, janv 1939) qui constituent la con bution la moins technique, m la plus complète, la plus pers cace et la plus nuancée à ce p blème. Mais les uns et les aut insistent, à l'encontre du P. v Balthasar, sur l'unité de la th logie.

Malgré les multiples soluti déjà données à ces problèmes, continueront toujours à se pos Le mérite d'un article com celui du P. von Balthasar est

, rappeler avec feu et — « à noux » —, et à inviter ainsi les tres à « s'asseoir » pour essayer y répondre.

réparation à la célébration du Jour du Seigneur.

En vue de ce but, le profes-ur J. Dillersberger professe quel-.s *Réflexions sur les vêpres du medi* (*Anima*, 1949, Heft 1;). 56-65).

Les vêpres du samedi préparent Jour du Seigneur. Tous les élé-ents de cet office le prouvent. ci retiendra l'attention du pas-ur aux fins de préparer son âme la charge dominicale. L'analyse s psaumes 143 et 144 et de leurs tiennes constitue la part impor-nte de l'article. Nous relevons ux fragments-types de cette ude :

En considération du dimanche ui, vraiment partout sur terre, umet à nouveau la masse du uple chrétien au Christ et à Église, quel magnifique sens end ce petit hémistiche : *Celui i m'assujettit mon peuple!* Un ré peut aussi se le rapporter rectement à soi en un sens très rétien : ce jour-là, s'assujettir à soi comme à son prêtre le peuple des croyants (p. 60).

Ici, la pièce maîtresse, ce sont les trois antiennes qui, franchement, semblent inspirées pour le Jour du Seigneur. Car déjà dans la courte introduction à chaque partie du psaume, on lit : *Magnus Dominus*, *Suavis Dominus*, *Fidelis Dominus*. Ainsi *le Seigneur* est toujours nommé ! Son grand Jour commence vraiment à poindre ! C'est pourquoi grondera, partie solennellement dans l'espace et le temps du Jour seigneurial, cette triple prière : *Le Seigneur est Grand* (et très digne de louange, et sa grandeur est insondable); *Le Seigneur est Bon* (envers tous, et ses compassions s'étendent sur toutes ses œuvres); *Le Seigneur est Fidèle* (dans toutes ses paroles) *et Saint* (dans toutes ses œuvres). Quelle trilogie du dimanche ! Comme ce Jour, vibrant de ce triple et puissant accord, est plein-de-Dieu, dans le sens le plus vrai du mot (p. 62) !

On devine, dans le dynamisme de ce commentaire, l'intérêt que présente, pour les liturgistes, la fréquentation de l'auteur de *Das Stundengebet*.

Aug. Léonard, O. P.

Les Livres

ÉCRITURE, PÈRES ET LITURGIE

Chanoine WERNER GOOSSENS : *L'Église, Corps du Christ, d'après saint Paul. Étude de théologie biblique.* « Études bibliques », Gabalda, Paris, 1949, 110 pp.

Dans l'abondante littérature sur le « Corps mystique du Christ », la « petite monographie » (p. 11) du chanoine Goossens se présente comme une étude de théologie biblique réduite, à juste titre, à saint Paul. Celui-ci est, en effet, « le premier et le plus grand théologien qui ait exposé la notion de l'Église » (p. 9); et le concept de l'Église Corps du Christ « ne se rencontre de façon formelle que chez l'Apôtre des Gentils ».

L'étude est bien ordonnée : tout d'abord la présentation des textes, soit des grandes épîtres (17-29), soit des épîtres de la captivité (30-37). Vient ensuite une synthèse doctrinale avec analyse des images, de la doctrine en elles contenue, de l'évolution de la pensée de Paul (38-77). Enfin, l'auteur examine les sources possibles de la formulation paulinienne (78-98). Quelques réflexions générales terminent l'ouvrage.

Dans ces cadres si bien posés un travail considérable eût pu s'insérer. Or, la présentation des textes est rapide. Elle se borne à ceux où il est formellement question du « Corps », éliminant par le f même les expressions différent d'une même idée, alors que le gén de Paul dans l'expression est esse tiellement polymorphe. Nomb d'interprétations demanderaient pl ample justification. Un seul cas 1 Cor., 12, 13 : « Car c'est aussi un seul Esprit que nous tous po (former) un seul corps, nous avo été baptisés, soit Juifs, soit Hellèn soit esclaves, soit hommes libres, tous nous avons été abreuvés d'u seul Esprit. » En 13 *b*, l'auteur r jette à juste titre la confirmatio (citant en faveur de cette hypothè Sickenberger et non point Coppens mais reconnaît l'Eucharistie, alo que la plupart des commentateu voient simplement le baptême. P contre, en 13 *a*, il suit l'opinion Cerfaux, pour qui « être baptisés un corps » ne signifie point « po former un seul corps », mais « Corps du Christ voué à la mort interprétation soulevant bien des d ficultés et en général refusée.

Mais c'est la construction de doctrine et de ses sources qui e gagné à une enquête plus larg S'il est exact que la comparaison Corps trouve sa source dans la co tatation de l'unité et de la diversi il eût fallu insister davantage sur thème de l'unité, fondamental da saint Paul. Unité de Dieu, unité

gneur, du Médiateur; mais aussi
ité profonde de la race humaine,
par son origine, son péché, son
oin de salut, sa vocation de ra-
tée. La doctrine du premier et
second Adam semble inséparable
la doctrine du « Corps mysti-
e ». L'idée de « récapitulation »
sort. Or, cette doctrine est pri-
tive dans Paul, et a très vraisem-
blement des attaches rabbiniques.
nouvelle création de l'humanité
is le nouvel Adam est une des
ies de pensée qui mènent à l'ex-
ession « Corps du Christ ». Celui-
est le fondateur du peuple nou-
u, de l'Israël de Dieu. En lui,
is sa « corporate personality » se
uve la source totale de ce monde
uveau, de cette création nouvelle.
L'incorporation à lui se fait par la
et le baptême. De la foi, l'auteur
parle pas et très peu du baptême
54 : 7 lignes, et p. 59), alors que
mbre de textes concernant le
corps » sont passages baptismaux.
baptême est sacrement constitutif
« Corps du Christ ». Et l'Esprit
t dans et par le baptême. Gal., 3,
n'est même pas cité.

À ces thèmes du nouvel Adam fon-
teur du peuple nouveau, de l'in-
rporation par l'Esprit, la foi et le
ptême, de l'union organique entre
rétiens par la participation à des
mes réalités s'ajoute enfin le
me de la souveraineté absolue du
rist à la fois sur les puissances et
l'Église. Ce sont là lignes de
nsée convergentes, dont il est
ut-être vain de chercher dans les
îtres une unification systématique.
La comparaison de l'État avec le
ps humain se trouve en monde
llénistique, mais avait certes plus
ge extension. La théorie du my-
gnostique de l'Anthrôpos-Sau-
r est bien abandonnée (l'auteur
consacre neuf pages sur cent dix).
contre, les sources possibles en
nde juif — lieu de la formation
Paul — eussent pu être au moins
liquées.
La bibliographie est sommaire.
Aucun ouvrage de langue anglaise n'est cité. Or, l'apport du monde anglo-saxon est, sur ce point, fort appréciable. Il en est de même de bien des théologies du Nouveau Testament, et du *Theologisches Wörterbuch* de Kittel. La *Théologie de saint Paul*, du P. Prat, a droit à une citation en note. Par contre, il eût été possible d'éviter de longues citations allemandes (v. gr., pp. 69, 75, 83, etc.).

Tel quel, cet essai rendra service. Il sera initiation biblique au problème. Il est point de départ possible pour une étude plus profonde et de première main.

A. Grail.

Paul of Tarsu, Fragments of an autobiography compiled by John Arendzen. Grail Publications, London, 1949; 52 pp.

Prendre les sections pauliniennes des Actes, les fragments biographiques des Épîtres, mettre tout cela à la première personne du singulier : voilà l'autobiographie. Le résultat : la conversion de Paul, fait majeur de sa vie, tient moins de place que l'épisode de Lystres. Quant à la doctrine de l'Apôtre, à sa vie intérieure telles qu'en témoignent ses lettres, cela ne semble pas avoir intéressé l'auteur.

A. G.

The holy Bible, translated by Ronald Knox : vol. II, Job-Machabees. London, Burns Oates, 21 s. od.

The Missal in latin and english, being the text of the *Missale Romanum* with english rubrics and a new translation. London, Burns Oates, 25 s. od.

La publication du second volume de l'Ancien Testament termine les traductions bibliques de Mgr Knox. Chacun pourra goûter ici encore les qualités de clarté, de limpidité, de simplicité qui font le charme des traductions de l'auteur.

Au même moment, paraît en Angleterre une nouvelle traduction du *Missale Romanum*. C'est un événement de quelque importance, car il n'y avait pas, jusqu'à aujourd'hui, de missels anglais comportant une version correcte de tout le texte liturgique de la messe. Le présent missel utilise les traductions bibliques de Mgr Knox. Le Rév. O'Connel a traduit les collectes et l'ordinaire de la messe, et M. H. P. R. Finberg, un distingué typographe, a particulièrement soigné la présentation.

On ne sent pas encore en Angleterre le désir de rendre les « mystères » liturgiques plus intelligibles aux fidèles : aussi n'y voit-on encore rien de comparable, par exemple, au brillant *Missel de l'Action catholique rurale* que nous avons en France.

Le nouveau missel anglais donne avec une scrupuleuse fidélité le texte exact du *Missale romanum*. Rien n'est omis, rien n'est ajouté. Il laisse sans solution le problème de savoir dans quelle mesure une foule de fidèles peut venir à bout de toute la technicité du missel et en même temps participer à la prière de l'Église. Mais, pour les initiés, cette nouvelle traduction sera précieuse. Elle laisse espérer que de meilleures adaptations et traductions pourront prendre ici leur inspiration. Elle est aussi un bel exemple d'imprimerie et de présentation dont tout mouvement liturgique aurait lieu d'être fier.

I. E et A.-M. H.

Abbé Ch. GRIMAUD : *Le Psautier pour tous*. Paris, Téqui, 1949; 284 pp.

Traduction faite sur la nouvelle version latine. C'est dire qu'on ne lui demandera pas de rendre la poésie de l'original; mais elle est précise, claire, et en outre de prix modique et de format maniable. A ces divers titres, on souhaite la voir se répandre largement pour aider chrétiens à réapprendre la gram prière des psaumes.

I.-H. Dalmais

Abbé R. POELMAN : *La Grande maine*. Édit. Universitaires, Bru les, 1949; 43 pp.

Diaire, joliment présenté, des é nements des derniers jours de la du Christ. Pas de discussions : fait, d'après la Synopse du P. grange, des citations nombreus des références; les points les p enrichissants pour la méditation so délicatement indiqués. A gliss dans la poche des jeunes, étudia ou routiers, qui veulent vivre plein la Grande Semaine.

I.-H. Dalmais.

Les Pères du Désert, textes choisis présentés par R. Draguet, pr fesseur à l'Université de Louvai Bibl. spirituelle du chrétien lettr Paris, Plon, 1949. In-8 de 333 p

M. R. Draguet a recueilli, pour bibliothèque spirituelle du chrétie lettré, les textes les plus significati des Pères du désert. Sans viser faire œuvre entièrement nouvell sans chercher directement à « éd fier » son lecteur (il semble vouloi surtout l'aider à « découvrir les tr sors d'humanité et de fine psychol gie » que recèlent ces textes, p. LX il donne dans les savoureuses tr ductions dues aux « Solitaires » d XVII^e siècle, Arnauld d'Andilly Soligny-Fontaine, le texte intégral la *Vie* de saint Antoine par sai Athanase, de celle de Paul de Thèb par saint Jérôme, des extraits *l'Histoire Religieuse* de Théodoret des *Conférences* de Cassien. Il a lu même traduit du copte la vie de sai Pachôme, et du grec des extraits l'*Histoire Lausiaque*, et sa traductio vaut beaucoup mieux que le littér lisme barbare de Lucot (Coll. Hen mer-Lejay, 1908).

L'introduction, qui ne va pas
is humour, voire sans ironie, ne
simule rien des problèmes que
se à l'historien et même au théolo-
en le monachisme ancien : rudesse
austérité de cette vie menée en
ein désert par des hommes qui
naient parfois du pire paganisme
qui en apportaient avec eux les
ilations les plus brutales, assauts
pétés des démons (qui donnent à
te vie un aspect merveilleux, voire
manesque, qui n'est pas sans
is déconcerter), organisation de la
monastique qui passe progressi-
ment de l'érémitisme absolu au
nobitisme, organisé par Pachôme,
oblème de la « contemplation »
e-même : M. Draguet n'est-il pas
en sévère pour le bon Cassien, dis-
ple d'Evagre et à travers celui-ci
Origène, coupable, au gré de notre
iteur, d'avoir hellénisé l'idéal mo-
stique primitif, et d'en avoir fait
e « gnose » (le vilain mot!) ? Le
oblème est réel, et nous nous en
mmes déjà expliqués ici même.
is si le réalisme un peu fruste des
ophtegmes donne un son assez
férent de celui des *Conférences*, il
ste que l'idéal de Cassien, qui va
spirer toute la mystique occiden-
e, n'est pas tellement loin de l'É-
ngile. Quoi qu'il en soit, on aimera
prendre ici contact avec ces textes
nérables, qui eurent un tel reten-
sement dans la conscience et dans
vie chrétienne. Le recueil de
Draguet ne fera pas double em-
oi avec celui qu'avait publié, voici
elque vingt ans, le P. J. Bremond,
c une étincelante introduction de
frère, l'académicien (*Les Pères*
Désert, coll. « Les moralistes
étiens », 1927). L'étude que pré-
e le R. P. Bouyer sur la vie de
nt Antoine apportera certaine-
nt de nouvelles lumières sur ces
stions qui ne sont pas encore
isées.

TH. CAMELOT.

SOUBIGOU : *Prière d'homme et louange dominicale*. Extrait de *Rayons* (septembre 1949), 27, rue Volney, Angers, 54 pp.

Traduction avec notes et commentaires des psaumes de Matines et Laudes du dimanche. Le nom de l'auteur en garantit la fidélité et le goût littéraire. Cette plaquette fournira de précieux éléments pour donner un caractère liturgique à des veillées de prière et les commentaires aideront à goûter quelques-uns des plus beaux psaumes, même si on ne reconnaît pas le plan logique que l'auteur suggère, sans illusion. Une bonne contribution à la Pastorale liturgique.

I.-H. D.

E. FLEG : *Nous de l'espérance*. Au Masque d'or, Angers, 1949; 106 pp.

On ne lira pas sans émotion ces pages où, dans un style nourri de la lecture des prophètes, l'auteur chante un hymne à la « Tsédéka », à cette Justice de Dieu à laquelle rend témoignage la millénaire subsistance d'Israël, porteur de l'invincible espérance de la venue sur terre du royaume de Dieu aux jours du Messie. L'horizon de l'auteur, non plus que celui des prophètes, ne distingue les plans historiques, et ce n'est pas sans quelque malaise qu'on voit chanter en des figures inspirées d'Isaïe l'alliance de l'Irgoum et de la Hagana dont l'État israélien, Messie nouveau-né, unit les mains. Hélas! le voile n'est pas encore tombé qui couvre les yeux d'Israël et le nouvel Exode ne dépasse pas les perspectives de l'ancien! Mais qui pourrait rester indifférent à cette invincible espérance par-delà les camps de concentrations et les crématoires ?

I.-H. D.

Manuale Rituum. 134 pp. Cartonné. *Le Baptême des enfants*, livret à l'usage des fidèles. Tours, Mame, 1949; 16 pp.

Livrets extraits du nouveau rituel. Le premier est une édition officielle

pour le baptême des enfants, la confirmation (avec texte de l'Indult du 14 septembre 1946), la communion des infirmes, l'extrême-onction, les prières des agonisants, les funérailles avec chants notés. On sait l'excellente présentation de ces éditions. Le second donne uniquement le te français; pour les parties non trad tes dans les éditions officielles la duction a été reportée en bas pages.

I.-H. Dalmai

LA SAINTE VIERGE

M. le chanoine Arthur MONIN : *Notre-Dame de Beauraing*, Bruges, Desclée de Brouwer, 1949, 225 pp.

L'auteur de cette publication est président, depuis 1936, de la commission doctrinale diocésaine chargée par Mgr l'évêque de Namur de mener l'enquête canonique sur les faits de Beauraing. C'est dire son exceptionnel intérêt. Sans être un document officiel de la curie épiscopale compétente, ce petit livre nous donne la clé des documents officiels concernant Beauraing, qui étaient demeurés jusqu'à ce jour assez peu connus hors de la région avoisinante. On aimera trouver ici, avec toutes les garanties d'objectivité que comporte la fonction d'un président de commission canonique, une histoire des faits (qui remontent déjà à 1932) et, en bref, de la procédure qui fut suivie jusqu'à l'autorisation et l'inauguration du culte public à Notre-Dame de Beauraing. En appendice, nous trouvons les documents officiels eux-mêmes et les lettres pastorales de Mgr l'évêque de Namur concernant toute cette affaire, celle notamment du 19 février 1943, qui porte à la connaissance des diocésains l'autorisation du culte public et leur expose les leçons du message de Beauraing, et celles de juillet 1946 et juillet 1947 annonçant l'inauguration du domaine marial de Beauraing et la bénédiction de la première pierre du sanctuaire.

Il est tout à fait intéressant que cela nous soit présenté hors du climat de polémique qui avait embruni notre première connaissance faits de Beauraing et qu'enfin no ayons, écrite par une plume aute sée, une relation objective et sereir

J'ai lu et relu avec une très pa culière attention le chapitre IV in tulé « le message de Beauraing Aussi bien, de toute la présente p blication, c'est celui où l'auteur pe vait le plus se livrer à une interp tation personnelle des faits. Il n'y pas manqué. Nul ne lui en fera gri Seule l'histoire nous dira si le mo vement issu des apparitions de Bea raing doit tenir dans la piété maria contemporaine une place analogue celle de Lourdes et de Fatima. U âme chrétienne sera prête, ici comm là, à se réjouir de tout ce qui abou à la gloire du Christ et de sa Mèr Dans les jugements portés sur les i terventions surnaturelles de cet sorte il faut joindre à une prudenc calquée sur celle de l'Église, la sir plicité d'une âme d'enfant capab d'admirer les conduites du Seigne sans y introduire aucun esprit système. L'interprétation notamme des paroles et des emblèmes rappo tés par les visionnaires doit laiss place à une respectueuse liberté.

Il est certain que la coïncidenc « Fatima-Beauraing » avec la dév tion récemment devenue universel au Cœur Immaculée de Marie frappante. Faut-il dire, avec M. chanoine Monin, que Beauraing le Paray-le-Monial de la dévotion Cœur de Marie ? Je n'ai aucune r son suffisante pour y contredir d'autant moins que la lettre past

le de Mgr l'évêque de Namur prend
casion, elle aussi, d'un emblème
l'apparition (la Vierge au cœur
or) pour développer l'idée de l'in-
mparable bonté, maternelle et
ute miséricordieuse, de Notre-Dame,
y voit le sens même du message de
auraing. Mais enfin, M. Monin
ut donner une précision que ne
nne pas la lettre pastorale, le rap-
ochement avec Paray-le-Monial.
Ces interférences de visions ou ré-
lations privées, même reconnues
suite et provoquant de nouvelles
rmes de culte public, avec un cer-
n progrès, réel ou apparent, dans
ou les dévotions de l'Église et dans
piété des fidèles, me paraissent tou-
urs d'un maniement bien délicat.
les constate. Je les respecte. Je me
rde aussi bien de les critiquer que
en tirer de hâtives conclusions. J'ai
ur d'y mettre de l'arbitraire quand
s'agit de trop éloquents rapproche-
nts. Où s'arrête ici l'esprit d'en-
nce ? Où la sagacité du spirituel et
théologien? Beaucoup préféreront
en tenir à la terre ferme de l'Écri-
re et du Magistère commun. D'au-
es, attentifs au jeu des messages
us contingents, trouveront des le-
ns et des sens spirituels en leurs
us menus détails et en leurs mysté-
eux apparentements. Jusqu'où me
nseille de les suivre ma filiale con-
nce en la conduite de l'Église ? Il
i appartient d'en juger.
Ce qui me porte à introduire ici
tte nuance, c'est le caractère de la
votion aux Sacrés-Cœurs, les dan-
rs qui leur sont propres, et, malgré
n bien-fondé et son évident succès
ns les temps modernes, une cer-
ne imprécision encore dans son
ntenu théologique. Il faut deman-
r au Seigneur le grand théologien
i mettra la pleine lumière dans le
urant si fort de cette dévotion mon-
nte, qui fermera la porte à ses
ieils et lèvera les doutes de ceux
i, dans une volonté de fidélité à
sprit, hésitent encore sur le sens
écis de ces surnaturelles manifesta-
ns.

Quoi qu'il en soit, il faut souhaiter au livre de M. le chanoine Monin, qui est d'une excellente venue, une très large expansion. Il deviendra très vite le livre classique sur les apparitions de Beauraing.

M. l'abbé Jean LADAME : *Manuel de la dévotion au Cœur douloureux et Immaculé de Marie.* Issoudun, Dillen et Cie, 1949.

Dirai-je que ce « douloureux et immaculé » fait une association de mots un peu lourde ? que les amateurs de beau langage s'acclimateront mal à une façon de dire qui leur semble pénible ? que ces deux épithètes, jumelées et conjointes de façon égale (« douloureux » ne concerne pourtant chez la Vierge qu'une situation passée, alors que « immaculée » vaut autant pour sa gloire actuelle que pour sa conception en grâce) peuvent donner le change et mettre les bonnes gens sur le chemin d'une interprétation erronée ? qu'adjoindre simultanément ces deux qualificatifs au Cœur de Marie, avec ce qu'implique déjà d'imprécis l'exégèse de cette dévotion (est-ce le cœur-métaphore ? est-ce le cœur-symbole ? est-ce le cœur-organe ? est-ce tout cela à la fois ?) n'aide pas à y mettre beaucoup de lumière ? qu'orienter les fidèles sur cette piste n'est pas une barrière à la menace de sentimental et de vague qui guette déjà quelques chrétiens mal éclairés en dévotion mariale et nombre de ceux qui se disent fidèles des Sacrés-Cœurs ?

En tout cas, tout cela réuni me conseille, jusqu'à plus ample informé, de me tenir à l'écart d'une certaine « croisade du Cœur douloureux et immaculée », à laquelle me convoque un appendice du présent manuel, et me retient de la juger, avec un tract qu'on m'y recommande, « nécessaire » et « d'urgente diffusion ». M. l'abbé Ladame, qui nous présente cette dévotion, précise sans doute le contexte doctrinal dans lequel elle est recevable, et j'ai peu de

chose à relever dans ses pages. Pourtant, s'il déclare nous donner une dévotion virile exempte de toute sentimentalité, pourquoi lui échappe-t-il des phrases comme celle-ci : « Votre Cœur, à l'image du Cœur de Jésus, c'est un Cœur tout cœur (*sic*)! Un Cœur Immaculé par excellence » (p. 23). S'il affirme s'appuyer sur l'Évangile et l'enseignement de l'Église (et il n'y manque pas), pourquoi accorde-t-il, en fait, une place considérable aux paroles prises à des révélations privées dont je ne conteste ni l'authenticité ni l'intérêt, mais en face desquelles, surtout si elles viennent de spirituels dont l'Église n'a encore rien dit, j'aime garder une certaine liberté de jugement ? Comment juger cette phrase de la Vierge à Berthe Petit citée en avant-propos : « Ce sont les cœurs qui doivent être changés; cela ne se fera *que* par la dévotion au Cœur douloureux et immaculé de Marie. » Un tel absolu me gêne. L'Évangile dit qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père. Si je voulais taquiner l'auteur, je lui demanderais aussi de nous épargner le cliché de « Marie, épouse de l'Esprit-Saint » (p. 31) dont les meilleurs théologiens semblent de nos jours avoir fait bonne justice.

Quant à la dévotion, désormais liturgique, au Cœur immaculé de Marie, il en présente la doctrine en liaison avec le dogme de l'Immaculée Conception. Si je comprends bien cette position (pp. 21-23), le cœur serait alors pris dans une acception symbolique. Peut-être en effet est-ce la meilleure interprétation de cette toute récente dévotion liturgique. Le choix des textes de l'office du 22 août incline à le penser. Mais si, décidément, nous devions orienter la piété des chrétiens vers le Cœur « douloureux *et* immaculé », je me demande si la conjonction des épithètes ne suggérerait pas plutôt de penser au cœur physique que ne transperça le fer d'aucun centurion, même à l'instant de la plus intense douleur, devant la mort accomplie du Fils de toute dilection. En tout cas, cette incertitude quant à l'objet précis d'une dévotion neuve me fait réticent. Ce n'est pas net. Il y a là une source de malaise. Et puis nous avons dans notre calendrier latin une fête de la Compassion. Nous avons celle de Notre-Dame des Sept Douleurs qui, quoi qu'on puisse en penser de bien, a l'apparence d'un doublet. Qu'ajoute à cela l'idée du Cœur « douloureux et immaculé » ? Faut-il que tout développement dans la piété mariale se traduise par des additions qui, quoi qu'on en veuille, aboutissent à dévaluer les positions acquises et, ici, au bénéfice d'on ne sait quoi ?

Que le cardinal Mercier et le cardinal Bourne aient indulgencié une invocation au Cœur « douloureux et immaculé », l'histoire nous dira s'il s'est agi d'un encouragement ferme en vue d'une dévotion à généraliser, bienveillance due à des circonstances locales ou occasionnelles. Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire des dévotions privées.

Quant à la pratique des premiers samedis du mois, je me garderais d'en penser du mal. A chacun d'avoir des préférences selon ses voies personnelles. Les mouvements liturgiques contemporains n'ont pas tort cependant quand ils demandent qu'on ne trouble pas les perspectives des chrétiens. Le jour consacré, c'est le dimanche.

Assomption de Marie, bulletin de la Société française d'Études mariales, 6e année, Vrin, 1949.

Très bonne livraison. Les quatre rapports donnés aux journées de Lyon (11-12 septembre 1948) de la Société française d'Études mariales forment un ensemble tout à fait intéressant et, par la précision de l'objet sur lequel ils portent leur effort (la croyance en l'Assomption), très supérieur à celui des cinq années qui avaient précédé. Et puis,

l'intérêt porté aujourd'hui par le magistère de l'Église au mystère de l'Assomption en fait une étude d'immédiate actualité théologique.

Je m'en voudrais de sembler porter un moindre intérêt au rapport du P. Dillenschneider, C.SS.R., qui dresse un tableau très fouillé des positions des théologiens contemporains (il en ressort même une note de tristesse : heureusement que l'Église, si elle doit nous donner bientôt une définition dogmatique, n'a pas à établir le commun dénominateur de la pensée des théologiens, leur diversité paraît ici tellement irréductible!), ou à celui du P. Rondet, S. J., qui applique au cas de l'Assomption des idées qui lui sont chères en méthodologie (j'ai remarqué la valeur qu'il reconnaît ici aux deux arguments scripturaires, tirés l'un de la Genèse, l'autre de l'Apocalypse; la force de son développement vaut d'être relevée), ou à celui de M. le chanoine Jouassard, qui nous convainc qu'au terme de l'âge patristique rien ne permet d'affirmer la croyance en l'Assomption comme vécue par l'Église ni émergée en sa conscience (il n'y a donc eu, entre l'âge apostolique dont nous savons mal quelle fut la croyance explicite, et l'âge de l'Assomption crue et fêtée, une zone certaine de complet silence, et qui dura plusieurs siècles).

Du point de vue de *La Vie Spirituelle*, le quatrième rapport est plus enrichissant. Dom Frénaud, O.S.B., nous présente d'une façon très vigoureuse un argument théologique tiré de la maternité divine de la Vierge. La condition d'âme séparée en la Vierge glorifiée mettrait cette maternité en position désavantagée qui répugne à une maternité divine. On ne peut concevoir celle-ci qu'intègre. Il y va de son lien avec l'ordre hypostatique. Toute cette argumentation, puisée dans le dogme de la *théotokos*, est prégnante des plus riches répercussions sur la vraie dévotion mariale et elle engage les positions spirituelles les plus fermes sur des questions aussi graves que celle du composé humain, son présent et son avenir, son rôle dans les desseins de Dieu, le caractère provisoire de la mort, et l'exemplarité, à côté de la Résurrection du Christ, de celle de sa Mère. Il faudra que de bons spirituels viennent nous monnayer ce que la densité de ce rapport réserve nécessairement à des spécialistes.

Je souhaite à la Société française d'Études mariales, dont les travaux de 1949 n'ont pas encore été publiés, de continuer dans la ligne de ce que promet son activité de 1948.

Joseph DUHR, S. J. : *La glorieuse Assomption de la Mère de Dieu.* Bonne Presse, Paris, 1948, 140 pp.

Excellent petit travail de théologien qui, en peu de pages, situe l'évolution de la croyance en l'Assomption de la Mère de Dieu et l'état actuel de cette croyance dans l'Église. Il opte résolument pour l'opportunité d'une définition dogmatique. Ce travail est à recommander à qui désirerait acquérir sur la question, avec un premier outillage théologique, une bonne vue d'ensemble. Il donne en appendice une très intéressante étude sur l'iconographie de l'Assomption.

J. Bonduelle, O. P.

Les Cahiers eudistes, n° 2 : *Le saint Cœur de Marie dans la Spiritualité eudiste*, publié par « Notre Vie », 1948, 128 pp., 13×18,5.

Les auteurs de ce deuxième Cahier eudiste ont su éviter l'écueil, plus dangereux du point de vue religieux ici qu'ailleurs, de vouloir tout considérer unilatéralement. C'est un traité du saint Cœur de Marie qui a été composé avec un souci d'objectivité et de compétence bien marqué. Une étude théologique du R. P. Arragain constitue le fond de ce numéro :

son but est de montrer que, dans le « christocentrisme mystique » de l'École française, « la dévotion au Cœur de Marie, telle que la présente saint Jean Eudes, est un moyen pratique, simple, génial de vulgariser la dévotion mariale de ses collègues » (p. 43).

Abbé F. GENEVOIS : *Mère, Médiatrice et Reine des Cœurs.* Édit. Dillen et Cie, Issoudun, 150 pp., 18 × 12.

Trop « pratique », cet ouvrage manque de la perspective doctrinale nécessaire pour que les âmes *comprennent* dans leur foi les directives qu'on leur impose. Pour être juste, notons en revanche que l'auteur a puisé aux meilleures sources théologiques.

H. RONDET, S. J. : *Mère de la Divine Grâce.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 156 pp., 19 × 12.

Commentaire simple, solide et d'une lecture facile des litanies de Lorette. Nous avons aimé particulièrement le commentaire de l'appellation « Rose mystique », avec une belle citation de saint Germain de Constantinople. Un regret : le titre n'indique pas directement qu'il s'agit d'un *commentaire*; un sous-titre eût pu le faire savoir.

R. P. François BARRAL, Missionnaire du Sacré-Cœur : *La Médiation de Marie.* Édit. Dillen et Cie, Issoudun, 200 pp., 18 × 12.

Cet ouvrage est composé presque uniquement de citations empruntées à de multiples auteurs : Pères, théologiens, spirituels. C'est ce qui en fait tout ensemble sa force et sa faiblesse. Il fournit, certes, de substantiels développements concernant la Médiation de Marie; mais il déçoit le lecteur qui a souci, en théologie mariale autant qu'ailleurs, d'une présentation plus critique. D'où une impression fâcheuse d'éclectisme.

Pierre CROIDYS : *Pas à pas avec Marie, Mère du Christ.* Édit. Spes, 315 pp., 20 × 13.

Cette histoire de la vie de la très Sainte Vierge nous est présentée comme une suite d'images hautes en couleurs, entrecoupées de méditations mariales. Le cadre est largement conçu et c'est la vie du Christ qui se déroule sous nos yeux avec ses scènes, familières ou graves, privées ou apostoliques. Les méditations, souvent véritables tableaux vivants, sont, elles aussi, très visuelles, très sensibles, un peu trop parfois. Le sens artistique de ce livre et la piété sincère qui s'en dégage seront profitables aux âmes chrétiennes.

Louis SOUBIGOU : *Marie notre aimable Reine.* (*Rayons*, publication trimestrielle.) Édit. de La Madone, Angers, juin 1949; 48 pp., 24 × 15,5.

Voici un mois de Marie fait spécialement pour les séminaristes. Riche de doctrine et fort bien adapté au sacerdoce, ce petit livre sera lu et surtout médité avec profit par les prêtres et les personnes consacrées à Dieu.

Abbé René WEHRLE : *Primogenita.* Édit. franciscaines, Paris; 150 pp., 16,5 × 12.

Dans le cadre d'un mois de Marie, on nous présente ici des « oraisons » et réflexions spirituelles concernant la Vierge « engendrée la première avant toute créature ».

Indépendamment de la valeur doctrinale de ce livre et des très pertinentes remarques théologiques qu'il contient, qu'il soit permis de protester contre cette manière de faire qui consiste à réduire une doctrine spirituelle à une thèse en face d'une autre thèse « rivale » (*sic*). Les âmes chrétiennes ont-elles quelque chose

à gagner de se trouver mêlées aux rivalités d'écoles ?

Mgr A. ANCEL : *La vraie dévotion à la Sainte Vierge.* Édit. Prado, Lyon, 1949; 38 pp.; 15,5 × 12.

Cet opuscule, dont la présentation ne laisse rien à désirer, sera certainement apprécié des prêtres et religieux, qui pourront le recommander autour d'eux comme introduction aux œuvres de saint Louis-Marie Grignion de Montfort. La facilité avec laquelle se lisent ces pages, la clarté de l'exposé ne peuvent qu'encourager ceux que les traités de Montfort ou les commentaires qu'ils ont suscités auraient découragés jusque-là.

Abbé MAURICE BESSODES : *Notre-Dame et la France* (t. XIII), *Mois de Marie et du saint Rosaire.* Édit. Bonne Presse du Midi, Vaison-La-Romaine, 1949; 224 pp., 19 × 14.

L'auteur rappelle les principaux pèlerinages des diocèses de France. Joints à d'intéressantes réflexions sur la « vie de Marie », ces multiples récits sont propres à éveiller dans l'âme chrétienne des sentiments de confiance envers Dieu par Marie, Reine de France. Ce livre est tout à la fois documentaire et édifiant. On le lit avec plaisir.

H.-M., MANTEAU-BONAMY.

ÉDUCATION

En marche vers le Sauveur. Histoire sainte. En collaboration : chan. EUG. CHARLES et RELIGIEUSES DU CÉNACLE. Spes, Paris; 2 vol. 316 et 260 pp. (14 × 29); 550 fr.

L'ouvrage est destiné aux adolescents, « à partir de onze ans », disent les auteurs; je dirais plutôt : douze ans au moins, et dans les milieux chrétiens, Car il faut une préparation d'âme pour pouvoir élargir sans cesse son regard des histoires de l'Histoire sainte jusqu'à Jésus-Christ. Dans les milieux moins bien préparés, cette étude serait passionnante pour les grands adolescents, à condition : 1° que l'intérêt des récits n'eût pas déjà été défloré; 2° que le maître se soucie d'y ajouter certaines mises au point, d'après les progrès de la science biblique récente, les mises au point étant d'ailleurs contre-indiquées à l'âge où les difficultés du texte sacré ne sont pas encore bien conscientes. Les esprits positifs de nos enfants d'école laïque rejettent le merveilleux de ces sortes de paraboles qu'ici on souligne : « la Bible raconte... » lorsqu'il dépasse la mesure habituelle (I, p. 203, Balaam; p. 215, Jéricho; II, p. 58, Élie nourri par un ange; etc.). La Bible raconte. Faut-il lire : la Bible affirme, ou la Bible exprime, ou la Bible fabule ? Pour apprendre à saisir les nuances, autre chose est nécessaire qu'une formation scientiste primaire. Bible : livre sacré, base de la foi. Que vaut la foi si le livre s'amuse avec la vérité ? Dans le peuple, la baleine de Jonas n'est pas une question liquidée, loin de là!

Mais le jeune chrétien cultivé — cultivé comme chrétien — entrera dans l'esprit de l'introduction, qui montre le caractère et le but des récits; il saisira la leçon donnée par chacun d'eux, guidé par ce beau travail, qui à ce point de vue ne me semble faire double emploi avec aucun autre.

Parti pris de trouver partout des « figures », dira-t-on. C'était l'écueil. Mais presque toujours on a su éviter l'artifice ou l'arbitraire. Nous relevons des « saint Augustin dit que... », « saint Ambroise compare... », qui montrent bien que les auteurs se sont méfiés et n'ont pas

voulu tomber dans certaines exagérations d'auguste origine. En tout cas, aucune puérilité.

Une très belle impression, ample et forte, se dégage de cette Histoire sainte, la véritable Histoire sainte n'étant pas, insistent les auteurs dans leur Introduction, « une juxtaposition d'histoires plus ou moins merveilleuses, mais *le cheminement ininterrompu* de l'humanité guidée par Dieu vers le Messie ».

A signaler l'intérêt tout particulier et la clarté du tome II : De Salomon à Jésus.

Pour une histoire sainte de cette importance, on eût aimé, au début ou à la fin des chapitres, des références aux livres de la sainte Écriture. Ou mieux encore, un petit guide du maître, contenant, avec ces références, quelques indications sur la manière de présenter les faits et de mettre en garde contre les difficultés d'interprétation.

M. F.

P. S. — Il vient de paraître au Secrétariat paroissial de Jemeppe-sur-Meuse (Belgique) des « Notes » polycopiées *pour servir à l'enseignement de l'Histoire sainte* (fascicule I, jusqu'à la mort de Salomon), qui utilisent les acquis récents des sciences bibliques.

On suivrait avec profit les études « Pour la formation biblique », dont la publication a commencé dans le nº 5 des précieuses *Fiches de Pédagogie religieuse*, éditées au Centre de Pédagogie chrétienne de Strasbourg (27, rue des Juifs; abonnement annuel, 45o fr.), par un article intitulé : « Vers la découverte du message religieux de l'Ancien Testament », et signé du spécialiste réputé abbé Joseph Dheilly.

Edouard FROIDURE : *Les sanctions en éducation. Récompenses et châtiments.* Desclée de Brouwer, Paris; 378 pp. (12 × 18).

L'ouvrage est un peu long, un peu lourdement écrit, mais consciencieux. Tous les cas sont envisagés et résolus avec une modération, un sentiment des nuances qui dénotent une longue expérience. Il est écrit pour les éducateurs professionnels surtout, mais sur plusieurs sujets (celui de l'argent par exemple), les parents sont plus spécialement visés.

L'auteur flétrit les méthodes de contrainte; je détache de l'introduction ces deux notes qui montrent bien de quel esprit il est : « Plus on connaît l'enfant, plus on devient sévère pour ses éducateurs » (p. 17). « La sanction révélera si deux âmes se sont resserrées dans l'amour ou sourdement opposées dans la haine » (p. 15). Or voit par là de quelle lumière rassurante sera éclairé le problème fondamental « autorité et liberté ».

Ceci dit, les communautés enfantines que ces pages évoquent à chaque instant sont des classes à la mode traditionnelle; l'auteur, qui connaît la pédagogie dite nouvelle et en parle avec bienveillance, néanmoins ne donne guère de place à l'éducation de l'enfant par lui-même et par ses égaux : c'est le maître qui tient les commandes. Avec prudence et dévouement, sans doute, mais sans s'effacer. Il est partout présent, juge et intervient sans cesse. Le contexte signale bien les excès à éviter; on voudrait cependant sentir davantage le souci de laisser un peu *vivre* les enfants sans les remettre tout le temps en face de leur conscience. Il faudrait à *tous* les maîtres tant de tact et de respect pour jouer utilement vis-à-vis de chacun un rôle si écrasant! Ne vaudrait-il pas mieux faire davantage confiance au Témoin intérieur, une fois l'âme ouverte à son influence? Plusieurs fois, à la lecture de ces pages, me revenait à l'esprit le dicton : « Le mieux est l'ennemi du bien »; si les éducateurs suivaient à la lettre tous les conseils de ce livre, ils réaliseraient, non certes une école nouvelle, mais une école traditionnelle *parfaite*; et ce serait très bien; mais cela n'arrivera pas, parce que les saints sont rares.

École traditionnelle... Faudrait-il admettre en corollaire, par exemple, que l'éducation commence par le dressage? Et c'est justement ce qu'on aimerait pouvoir discuter, quoique ici ce soit présenté comme une vérité de La Palisse : « Il saute aux yeux que tout ce qui est propre à l'éducateur : autorité, usage de sanctions, interventions de toutes sortes, doit aller en diminuant. » Que répondrait-il alors à cette affirmation : « L'adolescence est l'âge par excellence de l'éducation »? Que pense-t-il de Mme Montessori, qui veut qu'on intervienne le moins possible dans les expériences du tout-petit?

Mais si l'on admet que l'accent soit mis ainsi sur le rôle du maître, voici quelques indications de chapitres qui donneront le désir de puiser parmi ces richesses : Rôle des pré-punitions (remarques légères, observations, reproches, blâmes). — Le *châtiment* préféré à la *punition*, pour sa valeur plus éducative. L'art de ne pas punir. — La culpabilité. — Les châtiments corporels (à proscrire). — La compensation : « Le système des compensations — bons points, immunités — ... opère un retournement de vapeur; le cap est mis sur le bien, le travail... les énergies sont polarisées dans le but... de garder cette avance du bien sur le mal » (p. 213).

Louis SAINT-MARTIN : *Enfants de Dieu. Initiation à la religion catholique.* Édit. Xavier Mappus. 1 vol. 258 pp. (14 × 19); 360 fr.

Pourquoi croyons-nous? Parce que nous en avons besoin et que Dieu a parlé. L'importante introduction de ce catéchisme pour adultes pose ainsi la question. Dans les milieux mal informés de notre foi, l'authenticité des Évangiles, Parole de Dieu, est mise en doute, quelque sympathie qu'on éprouve pour leur héros et sa doctrine.

Suivent une partie dogmatique : *L'amour d'un Père*, où les sacrements sont traités dans cette perspective; et une partie pratique : *La vie d'un Fils*, où ils sont traités du point de vue de notre vie morale et surnaturelle. La partie dogmatique n'est rien autre que l'enseignement traditionnel assez traditionnellement ordonné; la partie morale est surtout positive. L'idée de *vie* est le fil conducteur de tout l'ouvrage : la religion, c'est Dieu qui nous donne sa vie et nous demande de vivre toujours dans la logique de notre dignité d'enfants de Dieu.

Il n'y a rien dans ce volume de hasardeux ou de si nouveau que personne puisse s'en trouver déconcerté, pourtant on ne l'eût pas écrit, il y a trente ans, dans cet ordre ni tout à fait dans cet esprit; c'est donc assez nouveau pour séduire et les hommes de bonne volonté et les prêtres qui ont affaire à eux; pour la majorité des cas, il semble difficile de trouver un catéchisme pour adultes mieux adapté. Il reste à le colorer de la chaleur de la voix.

Jaime CASTIELLO : *Une psychologie humaine de l'éducation.* Traduit de l'anglais par A. Derbaix. Castermann. 1 vol. 300 pp. (13 × 20).

Psychologie *humaine* : l'accent est mis ici sur humaine : une psychologie de l'homme n'est pas une psychologie animale. Sans nier le profit qu'on tire de l'observation clinique, ni la part de vérité qui est due à ces gloires de la pédagogie américaine : Dewey, Thorndike, Watson, le P. Castiello dénonce le monisme matérialiste qui les inspire.

En quoi la pensée diffère-t-elle, irréductiblement de l'instinct? Soixante-quinze pages d'analyse serrée aboutissent à définir la culture comme « l'habitude de lire dans les faits et la capacité d'assimiler d'une façon organisée *leur signification* ».

Parmi les données premières de la personnalité, tout de suite après la pensée, l'auteur place le pouvoir créateur (pp. 77-134), en étudie la

nature, les éléments psychologiques, les applications pédagogiques. Il faut lire ces pages substantielles et capitales, elles donnent la clef de l'éducation. L'art... « rend les choses faciles à contempler », ... « à partir du moment où un homme se met à embellir quelque chose, il cesse d'être égoïste », ... « après la religion, c'est l'art qui a la plus grande influence pour établir les standards nationaux du goût et même de la moralité » (pp. 129-132).

La première partie de l'ouvrage se termine sur une pertinente étude de *la formation du moi*.

La deuxième passe en revue *les discipline formatrices de la personnalité*; et l'on aime retrouver, à propos de l'histoire ou des langues, cette idée si féconde que l'éducation profonde se fait sous le signe de la beauté.

Enfin la troisième, *l'idéal de la personnalité*, donne prétexte à une attachante étude de celle du Christ.

L'ouvrage, adressé aux étudiants américains, en réalité intéresse tout public cultivé; la forme en est vigoureuse et élégante et le traducteur l'a allégée de tout ce qui n'intéresse guère que le public américain.

MARIE FARGUES.

J. VALLENTIN : *La foi des chrétiens*, préface de Mme M. DANIÉLOU. Alsatia, Paris, 1949; in-8° de 396 pp.

C'était faire œuvre utile, sinon absolument originale, que de grouper autour des thèmes essentiels de la foi chrétienne (Dieu, la Trinité, le Christ, l'Église...) de beaux textes empruntés aux grands croyants de tous les temps, Pères et Docteurs, théologiens ou apologistes, mystiques ou poètes, de saint Irénée à Paul Claudel. On peut toujours discuter un recueil de ce genre, se demander pourquoi tel auteur ou tel texte y ont trouvé place, plutôt que tels autres (il n'y a rien des grands théologiens du moyen âge qui furent sans doute aussi de grands croyants!). Mais plutôt que de se laisser aller à cette manie de chicane, le recenseur recommande chaudement ce beau livre à tous ceux qui veulent trouver dans leur foi cette nourriture forte et savoureuse dont ils ont faim. A côté de l'Écriture, dont ils trouveront d'ailleurs ici aussi quelques passages, ils seront heureux d'entendre cette « nuée de témoins ». Leurs enseignements, leurs méditations ou leurs « témoignages », révéleront aux chrétiens de nos jours toutes les richesses, trop souvent méconnues, dont ils sont porteurs.

P. C.

LIVRES REÇUS

ABD-EL-JALIL (Jean) : *Aspects intérieurs de l'Islam*. Édit. du Seuil, Paris, 1949; 235 pp.

Annuaire agenda catholique 1950, livre d'annonces paroissiales. Lethielleux, 1949; cart. 320 pp. (21 × 26); 200 fr.

BERNOVILLE (G.) : *Émilie de Villeneuve, fondatrice des Sœurs bleues de Castres*. Grasset, Paris, 1949; 283 pp.; 360 fr.

BLARER (Barbara Von) : *Thomas Morus*. Benziger, Ensiedeln, 1949; 1 vol. cart. 216 pp.

BOUVIER (R.) et MAYNIAL (Ed.) : *De quoi vivait Balzac?* Coll. « De quoi vivaient-ils? ». Édit. des Deux-Rives, Paris, 1949; 130 pp.; 175 fr.

CARUSO (Dr Phil. Igor A.) : « *Tiefenspsychologie* » *und Daseinswerte*. Herder, Wien, 1948; 24 pp.

CHIRAT (Henri) : *L'Assemblée chrétienne à l'âge apostolique*. Coll. « Lex Orandi ». Édit. du Cerf, Paris, 1949; 277 pp.; 400 fr.

Christlich-Pädagogische Blätter. 1949, Heft. 9.

CLAUDEL (Paul) : *Ausgewählte Prosa*. Benziger, Ensiedeln, 1949; 1 vol. cart., 374 pp.

COMBES (Abbé André) : *L'amour de Jésus chez sainte Thérèse de Lisieux*. Édit. Saint-Paul, Paris, 1949; 158 pp.

COPPENS (Jacques) : *Les harmonies des deux Testaments*, essai sur les divers sens des Écritures et sur l'unité de la Révélation. *Cahiers de la Nouvelle Revue théologique*. Casterman, 1949; 137 pp.; 50 fr. belges.

CORALLO (Gino) : *Libertà e Dovere nel probleme della Vocazione*. Società editrice internazionale, Roma, 1949; 50 pp.; 200 L.

CORDONNIER (Chanoine Ch.) : *Le cardinal Amette, Archevêque de Paris*. T. I. *Les origines, la formation, le vicaire général, l'épiscopat à Bayeux*. Édit. du Mortainais, Office Général du Livre, Paris, 1949; 329 pp.; 450 fr.

COURTOIS (Abbé G.) : *La bonne humeur*. Édit. Fleurus, Paris, 1949; nouv. éd., 48 pp.; 40 fr.

COURTOIS (Abbé G.) : *La charité*. Édit. Fleurus, Paris, 1949; nouv. éd., 48 pp.; 40 fr.

DAGHER (P. Georges, B. S.) : *Vers les cimes*. Couvent Saint-Sauveur, Saida, Liban, 1948; 142 pp.

DAL POZZO (Stefania) : *Una donna polacca da Pietroburgo a Roma, Madre Orsola Ledóchowska*. Édit. Morcelliana, Brescia, 1949; 256 pp.; 600 L.

DAVID (André) : *Du bagne français au bagne nazi* (*1941-1945*). Édit. Leclerc, chez Casterman, Paris, 1949; 188 pp.; 250 fr.

DOISY (Abbé Henri) : *Un grand curé de Paris sous la Restauration : M. Joseph Bernet, curé de Saint-Vincent-de-Paul, chanoine honoraire de Saint-Denis, futur évêque de La Rochelle, archevêque d'Aix et cardinal* (*1770-1827*). Essai biographique d'après des documents pour la plupart inédits. Chez R. Pasquier, 6, rue des Petits-Hôtels, Paris, 1949; 237 pp., nombreuses photos.

DONVEZ (J.) : *De quoi vivait Voltaire ?* Coll. « De quoi vivaient-ils ? ». Édit. des Deux-Rives, Paris, 1949; 178 pp.; 250 fr.

DUHAMELET (G.) : *Sainte Bernadette de Lourdes*. Librairie de l'Arc, Paris, 1949; 39 pp.

DUHAMELET (G.) : *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*. Librairie de l'Arc, Paris, 1949; 38 pp.

FERRIÈRE (A.) : *La Source de toute vie, le Christ et la jeunesse actuelle*. Coll. « Action en Pensée ». Édit. du Mont-Blanc, Paris, 1949; 268 pp.

Fiches de Pédagogie religieuse : « Vérité et Vie » (5). Centre de Pédagogie chrétienne, Strasbourg, octobre-décembre 1949.

GASBARRI (Carlo) : *Lo Spirito dell'Oratorio di S. Filippo Neri*. Édit. Morcelliana, Brescia, 1949; 183 pp.; 450 L.

GILLET (St.-M., O. P.) : *Thomas d'Aquin*. Coll. « Les constructeurs ». Dunod, Paris, 1949; 280 pp.; 360 fr.

GREEF (Dr Étienne DE) : *La nuit est ma lumière*. Édit. du Seuil, Paris, 1949; 460 pp.

GREEF (Dr Étienne DE) : *Ames criminelles*. Casterman, Paris, 1949; 258 pp.; 460 fr.

GUITTON (Jean) : *La Vierge Marie*. Coll. « Les religions ». Aubier, Paris, 1949. 221 pp.

HESNARD (Dr A.) : *L'univers morbide de la faute*. Préface par le Pr. Henri WALLON. Presses Universitaires de France, Paris, 1949; 464 pp.; 700 fr.

Lagache (Daniel) : *L'unité de la psychologie, psychologie expérimentale et psychologie clinique.* Presses Universitaires de France, Paris, 1949; 58 pp.; 150 fr.

Lambert (Th.) et Grisard (M.-L.) : *Vers une vie nouvelle.* Édit. Ignis Ardens, Liége, 1949; 530 pp.; 700 fr.

Ledre (Charles) : *L'Église de France sous la Révolution.* Laffont, Paris, 1949; 324 pp.; 600 fr.

Lenoble (Robert) : *Quand vous aurez quinze ans (la crise de l'adolescent).* De Gigord, Paris, 1949; 179 pp.; 225 fr.

Marcotte (Eugène, O. M. I.) : *La nature de la théologie, d'après Melchior Cano.* Édit. de l'Université, av. Laurier-Est, Ottawa, Ont. 1949; 211 pp.

Massin (Jean) : *Le rire et la croix.* Julliard, Paris, 1949; 290 pp.; 480 fr.

Mélanges Marcel Viller. Revue d'ascétique et de mystique. avril-décembre 1949. Paris, Beauchesne; 550 pp.; 800 fr.

Miscelanea Comillas, Colaboracion cientifica de los profesores y doctores de la universidad, XI y XII. Édit. Universidad Pontificia, Comillas (Santander), 1949; 460 pp.; 55 pesetas.

Nautin (Pierre) : *Hippolyte contre les hérésies.* Étude et édition critique. Édit. du Cerf, Paris, 1949; 282 pp.; 850 fr.

Optatus (P., O. F. M.) : *De spiritualiteit van de Capucijnen in de Nederlanden gedurende de XVII^e en XVIII^e eeuw.* Uitgeverij Het Spectrum, Utrecht, 1948; 187 pp.; 1 vol. cart.

Pastorale familiale, Congrès national de Rennes 1949. Union des Œuvres catholiques de France, Paris; 355 pp.; 350 fr.

Pepin (Adrien) : *La muse au clocher.* Poèmes, à la Ville-du-Bois (S.-et-O.), 1949; 200 pp.

Perfections de Dieu, anonyme d'Orléans; texte préparé avec préface et notes par Dom Hesbert, M. B. Édit. de Fontenelle, 1949; 168 pp.

Relation écrite par la Mère Angélique Arnauld sur Port-Royal. Grasset, Paris, 1949; 200 pp.

Richomme (Agnès) : *Méditations sur le Pater.* Édit. Fleurus, Paris, 1949; 64 pp.; 50 fr.

Roy (J.) : *Le chœur des anges.* Casterman, Paris, 1949; 288 pp.; 390 fr.

Russier (Jeanne) : *La foi selon Pascal* : I. *Dieu sensible au cœur,* 227 pp.; 600 fr.; II. *Tradition et originalité dans la théorie pascalienne de la foi,* 430 pp.; 500 fr. Presses Universitaires de France, Paris, 1949.

Saint-Yves (Claude) : *Reportage sur la vie de Jehanne d'Arc.* Bonne Presse, 1949; 245 pp., 8 hors-textes; 350 fr.

Valensin (Auguste) : *Maurice Blondel et la dialectique de l'action* (Extrait des *Études,* novembre 1949). *Les Études,* 15, rue Monsieur, Paris-VII^e; 162 pp.

Van Kersbergen (Dr. Lydwine) : *The normal school or sanctity for the laity.* Grailville, Loveland, Ohio, 1949; 21 pp.

Vieujean (Jean) : *Religion et vie* : 1. *La religion reine des activités humaines;* 2. *L'essence du christianisme et de l'Esprit chrétien;* 3. *Les défigurations de la religion chrétienne.* Aux éditions de l'A. C. J. B., Louvain, 1949; 84 pp., 79 pp., 78 pp.

Vivre l'Année sainte. Mignard, Paris, 1949; 34 pp.

Zundel (Abbé Maurice) : *Recherche du Dieu inconnu.* Édit. Ouvrières, Paris, 1949; 178 pp.; 300 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7^e.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 1^er trimestre 1950. — Impr., n° 529.